

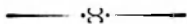
LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

1899



VEVEY  
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

---

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

---

## Nouvelle année

Un nouvel an ! Comme un léger nuage  
S'envole au loin, poussé par les autans,  
Telle la vie : elle est un court passage ;  
Nos jours s'en vont sur les ailes du temps.

Un an s'enfuit, un nouvel an commence :  
Que sera-t-il ? Nul de nous ne le sait ;  
Mais notre Dieu, dans sa grande clémence,  
Nous gardera comme Il l'a toujours fait.

Oui, nous pouvons, en humble confiance,  
Nous reposer sur son fidèle amour,  
Et mettre en Lui toute notre espérance  
Durant le temps du terrestre séjour.

Car Il nous aime ; Il l'a montré lui-même  
En nous donnant son cher Fils pour Sauveur,  
Puis Il promet, comme grâce suprême,  
Après la vie un éternel bonheur.

Mais Il demande, en retour de sa grâce,  
Que nous donnions à Jésus notre cœur,  
Que nous marchions humbles devant sa face,  
Obéissants, sages, pleins de douceur.

O mes enfants ! que cet an qui commence,  
Vous voie ainsi suivre le bon Berger ;  
Dans son amour, par sa toute puissance,  
Il saura bien toujours vous protéger.

Et pour l'instant où Jésus, de la gloire,  
Viendra ravir tous les saints près de Lui  
Et recueillir le fruit de sa victoire,  
Ah ! soyez prêts, oui, prêts, dès aujourd'hui.

Tel est le vœu pour la nouvelle année,  
Mes chers enfants, que je forme pour vous.  
Par le Seigneur qu'elle soit couronnée  
Des dons qu'Il aime à répandre sur nous.

Votre vieil ami A. L.



## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

SUITE DE L'HISTOIRE D'ÉLISÉE

(2 Rois IV, 38-44.)

SOPHIE. — Chère maman, nous avons commencé une nouvelle année, et comme papa l'a demandé au Seigneur, je désire bien que nous aimions toujours plus Jésus, le bon Berger, et que nous soyons des enfants dociles, et que nous écoutions bien la bonne parole de Dieu. Aussi j'espère que tu continueras à me raconter et à m'expliquer l'histoire intéressante du royaume d'Israël, car en même temps tu me rappelles beaucoup de passages qui m'instruisent de ce que Dieu a fait pour nous, et de ce que nous avons à faire pour Lui.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, s'il plaît à Dieu, nous continuerons cette histoire. Mais à cette époque elle n'est pas tant celle des faits que les rois et le peuple ont accomplis. Elle est essentiellement l'histoire de la bonté suprême et de la miséricorde infinie de

Dieu, se manifestant au milieu de son peuple coupable, et cela par le ministère d'Élisée dont nous avons vu quelques traits. Tu te rappelles qu'Élisée avait demandé une double mesure de l'esprit d'Élie (1), et cela lui fut accordé, comme son histoire le prouve. Il fit beaucoup plus de miracles qu'Élie.

SOPHIE. — C'étaient toujours des miracles de bonté, n'est-ce pas? Excepté quand il maudit les méchants garçons de Béthel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et encore dans cette occasion, c'est Dieu qui défendit l'honneur de son serviteur. Nous voyons aussi qu'Élisée parcourait le pays et instruisait les fils des prophètes et sans doute le peuple. On le trouve au Carmel, à Sunem, à Samarie, à Dothan, et même à Damas. Et ainsi, dans son ministère, il était un type du Seigneur Jésus qui allait de lieu en lieu faisant du bien, et enseignant ses disciples et le peuple dans les synagogues, à la maison, sur la montagne, ou au bord de la mer (2). Dieu, par le moyen d'Élisée, montrait à Israël sa bonté pour l'engager à Lui être fidèle, comme le dit le prophète Osée qui vivait après le temps d'Élisée : « Je les tirais avec des liens d'amour » (3). Aujourd'hui, nous allons voir Élisée au milieu des fils des prophètes. C'était là que, sans doute, il aimait à se trouver, et où certainement il était aimé. On se représente ces réunions de jeunes prophètes rassemblés autour de l'homme de Dieu et s'instruisant auprès de lui, dans un temps où les rois et la masse du peuple servaient les idoles.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me rappelle? C'est le Seigneur entouré de ses disciples, et aussi l'apôtre Paul avec Timothée, Tite, Trophime

(1) 2 Rois II, 9-12.

(2) Actes X, 38; Matthieu IV, 23; V, 12. — (3) Osée XI, 4.

et d'autres, qui étaient ses compagnons d'œuvre, qu'il instruisait et encourageait.

LA MÈRE. — Élisée, depuis Sunem, était retourné à Guilgal. C'était un temps de détresse pour le pays : il y avait une famine. Si Israël avait été fidèle à son Dieu, il n'aurait jamais connu la famine (1), mais étant infidèle, il n'était pas mieux traité que les autres nations. Les fils des prophètes souffraient sans doute aussi de la famine, mais ils avaient avec eux l'homme de Dieu qui s'occupait d'eux dans leurs besoins. Et un jour qu'ils étaient autour de lui, il dit à son serviteur (c'était peut-être Guéhazi, mais cela n'est pas dit) : « Mets la grande marmite, et cuis un potage pour les fils des prophètes. »

SOPHIE. — C'est parce qu'ils étaient très nombreux qu'Élisée dit de mettre la grande marmite, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Je le pense. Nous ne savons pas ce qu'était ce potage, mais nous pouvons bien supposer que c'était un mets très frugal. Pour lui donner plus de saveur et le rendre plus nourrissant, un des fils des prophètes sortit aux champs pour cueillir des herbes. Il trouva de la vigne sauvage et y cueillit des coloquintes sauvages, plein sa robe. Tout content de sa trouvaille, ne doutant pas que ces fruits fussent bons, car ils avaient une apparence agréable, il revint et les coupa en morceaux dans la marmite. Mais quand on eut servi du potage à chacun et qu'ils en eurent goûté, saisis par le goût affreux qu'ils lui trouvèrent et craignant d'être empoisonnés, ils s'écrièrent : « Homme de Dieu, la mort est dans la marmite ! » et ils n'en pouvaient manger. Quelle déception pour ces pauvres gens affamés !

SOPHIE. — Qu'étaient donc ces fruits, chère maman ?

(1) Lévitique XXVI, 3-5; Deutéronome XXVIII, 8.

LA MÈRE. — La coloquinte est une plante rampante dont les feuilles ressemblent à celles de la vigne, de là le nom de vigne sauvage qui lui est donné. Le fruit est une sorte de courge de couleur vert jaune, d'un aspect agréable, de la grandeur d'une grosse pomme, mais allongé comme un concombre. La forme et la couleur des fruits ont pu induire en erreur celui qui les avait cueillis. Le goût en est d'une amertume extrême et la plante est vénéneuse.

SOPHIE. — Pauvres fils des prophètes ! Mais Élisée était là, et leur vint en aide, je suis sûr. Il ne voulait pas les laisser affamés.

LA MÈRE. — Certainement pas. Dieu fit connaître à son serviteur le remède qui pouvait assainir le potage, comme autrefois il lui avait fait connaître celui qui rendit saines les eaux de Jéricho (1). Il dit : « Apportez de la farine. » Et il la jeta dans la marmite, puis il dit à son serviteur : « Verses-en à ces gens et qu'ils mangent. » Et il n'y avait plus rien de mauvais dans la marmite. Comment un peu de farine avait-il pu ôter l'amertume et le poison ?

SOPHIE. — Oh ! maman, c'était la puissance de Dieu qui le faisait.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et cette même puissance s'est montrée envers nous d'une manière bien plus excellente. Ces coloquintes à l'aspect agréable sont une figure du péché qui nous a empoisonnés, de sorte que la mort est notre partage. Mais Jésus qui se représente lui-même par le pur grain de blé dont on tire la farine (2), est descendu dans la mort, comme la farine dans ce potage empoisonné, et il a annulé la mort, et en a ôté l'amertume pour le

(1) 2 Rois II, 19-22.

(2) Jean XII, 24. Dans l'offrande de gâteau, la fleur de farine représente l'humanité pure et sans tache du Sauveur. (Lévitique II, 1-3.)

croyant. « Par la mort (c'est-à-dire en mourant), il a rendu impuissant celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le diable, et il a délivré ceux qui, par crainte de la mort, étaient assujettis, toute leur vie, à la servitude » (1).

SOPHIE. — Quel bonheur pour nous, chère maman !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Et nous ayant sauvés, le Seigneur nous nourrit du pain de vie, une nourriture céleste, c'est-à-dire de Lui-même. « C'est ici, dit-il, le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas. Moi, je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement » (2). C'est en croyant en Jésus que nous mangeons ce pain divin ; celui qui croit en Lui a la vie éternelle. Continuons l'histoire de la bonté de Dieu qui pourvoit richement aux besoins des siens. Pendant qu'Élisée était encore là, à Guilgal, un homme arriva d'un endroit nommé Baal-Shalisha, situé à environ 80 kilomètres de Guilgal. Il apportait à l'homme de Dieu du pain des premiers fruits, vingt pains d'orge et du grain en épi dans son sac.

SOPHIE. — C'était bien bon à cet homme de venir de si loin pour apporter du pain à Élisée. Il aimait le prophète.

LA MÈRE. — Oui, et il honorait l'Éternel en aidant son serviteur. Ces pains étaient des sortes de galettes plates et de petite dimension, comme on les fait encore en Orient, et le grain en épi était destiné à être grillé, ce qui est un mets encore en usage. L'orge est le premier grain qui soit mûr ; c'est pour cela qu'il est dit que c'était du pain des premiers fruits. L'homme qui les apportait les destinait au

(1) Hébreux II, 14, 15; 2 Timothée I, 10.

(2) Jean VI, 48-51.



prophète, et, en temps de famine, c'était un grand présent. Mais Élisée ne pensait pas à lui-même, et il regarda ces pains et ces grains comme envoyés de Dieu pour les besoins des pauvres fils des prophètes. Il dit donc à son serviteur : « Donne cela au peuple et qu'ils mangent. » Le serviteur fut tout surpris, car cela n'était qu'une petite provision. Et il dit à Élisée : « Comment mettrai-je ceci devant cent hommes ? »

SOPHIE. — Je vois, maman, que les fils des prophètes étaient nombreux. Ils avaient peut-être avec eux leurs femmes et leurs enfants. Je comprends aussi pourquoi il fallait la grande marmite. Mais la réponse du serviteur me rappelle celle que firent les disciples, quand Jésus leur disait de donner à manger aux cinq mille hommes, et qu'ils n'avaient que cinq pains et deux poissons : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? (1) »

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; nous sommes toujours prêts à oublier la merveilleuse puissance de Dieu. Le serviteur d'Élisée avait vu cette puissance annulant la mort, et il ne la voit pas capable de nourrir cent hommes avec un peu de pain ! Élisée se contente de répondre : « Donne-le au peuple, et qu'ils mangent ; car ainsi dit l'Éternel : On mangera, et il y en aura de reste. » Et il le mit devant eux, et ils mangèrent, et ils en eurent de reste, selon la parole de l'Éternel. Peux-tu me dire, Sophie, si ce miracle ressemble à un de ceux que fit Élie ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est quand l'huile et la farine de la veuve à Sarepta furent multipliés pendant tout le temps de la famine. Mais je pensais aux miracles qu'accomplit le Seigneur Jésus. Avec cinq pains et deux poissons, il nourrit cinq mille hommes

(1) Jean VI, 8-9

et des femmes et des enfants, et il y eut douze corbeilles de reste, plus que les cinq pains n'auraient fait. Et une autre fois il nourrit quatre mille hommes avec sept pains, et il y eut sept corbeilles de reste. C'est bien plus grand que le miracle d'Élisée.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais c'est la même puissance divine qui opérait dans tous ces cas. C'est la puissance infinie du Créateur à qui rien n'est impossible, et qui, durant quarante ans, a nourri tout un peuple dans le désert au moyen de la manne. Ainsi Dieu pourvoit surabondamment aux besoins des siens. Pourquoi nous soucier ? Le Seigneur Jésus a dit que le Père céleste, qui nourrit les oiseaux et revêt les fleurs des champs, donnera bien plutôt la nourriture et le vêtement à ses enfants (1). Et bien des chrétiens ont fait l'expérience de cette parole : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point » (2), lorsque n'ayant plus rien, ils se sont attendus à Lui.



## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### LE PAPISME

Il me reste à vous parler, mes jeunes amis, des trois derniers sacrements de l'église de Rome. Le premier est ce que l'on nomme *l'extrême onction*. C'est celui qu'on n'administre qu'aux malades qu'on estime être à la dernière extrémité, et comme après ce sacrement, il n'y en a plus d'autre, on lui donne

(1) Luc XII, 24-28. — (2) Hébreux XIII, 5, 6.

ce nom d'extrême onction. L'église romaine enseigne qu'il a pour effet de laver les derniers restes du péché, afin que le malade en mourant aille droit au ciel, et aussi pour le fortifier contre les angoisses de la mort. Si quelqu'un meurt sans avoir pu recevoir ce sacrement, ou s'il l'a refusé, il va droit en enfer.

Vous voyez encore par là quel terrible empire l'église romaine assume sur les âmes, car le prêtre seul peut administrer ce sacrement. Et remarquez aussi comme tout est calculé pour retenir les cœurs dans la crainte, et par conséquent quel Dieu terrible et sans compassion on leur présente. Voici en quoi consiste l'extrême onction. Le prêtre, revêtu d'une étole violette, arrive auprès du mourant et lui présente le crucifix qu'il doit baiser avec respect. Après une série de prières et d'aspersions avec de l'eau bénite, et après avoir entendu la confession du malade et lui avoir donné l'eucharistie (1), le prêtre procède à l'onction. Pour cela, avec son pouce trempé dans l'huile sainte, c'est-à-dire consacrée, il touche, en faisant le signe de la croix, les différentes parties du corps qui ont pu être des instruments de péché. Il commence par les yeux, en disant : « Que le Seigneur, en vertu de son onction sainte et par sa grande miséricorde, te pardonne tous les péchés que tu as commis par les yeux. » Et il continue de même pour les autres organes des sens, les oreilles, le nez, la bouche et les mains, puis enfin la poitrine et les pieds. Suivent encore des prières et des signes

(1) On donne à l'eucharistie administrée aux derniers moments le nom de *viatique*. Ce mot vient du latin *via*, chemin, et se dit en général des provisions de route. Dans le langage de l'église romaine, c'est la provision pour le dernier grand voyage, ce qui doit fortifier celui qui va le faire.

de croix, et ensuite on brûle le linge qui a servi à étendre l'huile sur les diverses parties du corps et à essuyer le pouce du prêtre. Le mourant peut alors s'en aller en toute sécurité ; le ciel lui est ouvert.

C'est dans le XII<sup>m</sup>e siècle seulement que cette cérémonie, dernier acte de la vie d'un bon catholique romain, a été introduite. Les docteurs romains citent à l'appui de l'extrême onction les passages suivants : « Et ils chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile beaucoup d'infirmes et les guérèrent » (Marc VI, 13) ; puis : « Quelqu'un d'entre vous est-il malade ? qu'il appelle les anciens de l'assemblée, et qu'ils prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur : et la prière de la foi sauvera le malade. » (Jacques V, 14, 15.) Qui ne voit que ces passages n'ont aucun rapport avec l'extrême onction ? Celle-ci a pour objet le salut de l'âme, et nullement la guérison du corps, puisqu'on ne la donne qu'aux mourants pour leur ouvrir le ciel. Tandis que dans ces deux passages, il s'agit de la guérison du corps, soit par voie miraculeuse, ou en réponse à la prière de la foi, sans laquelle l'onction même n'aurait aucun effet. Et pour aller droit au ciel, un mourant a-t-il besoin d'autre chose que de croire au Seigneur Jésus ? L'Écriture nous dit : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, » et : « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi. » (Actes XVI, 31 ; Jean III, 36 ; Éphésiens II, 8.) Où est-il question du ministère obligé d'un prêtre et de son onction ? Non ; celui qui croit en Jésus est lavé de tous ses péchés et propre pour la présence de Dieu. Il peut s'en aller en paix, car « absent du corps, il est présent avec le Seigneur. » (2 Corinthiens V, 8.) Le brigand sur la croix eut-il besoin de l'extrême onction pour être « aujourd'hui dans le paradis » avec Jésus ? Étienne, le premier

martyr, qui remettait à Jésus son esprit, ne l'a pas reçue, et tant d'autres, morts dans la foi, ne seraient donc pas sauvés, tandis que des hommes qui jamais n'ont été convertis et dont les péchés n'ont pas été effacés, iraient au ciel en vertu de cette onction faite par un homme ! Vous voyez, chers jeunes amis, combien ces ordonnances inventées par des hommes, d'une part sont propres à jeter les âmes dans une crainte superstitieuse et sans fondement, et d'une autre donnent une sécurité illusoire à des personnes qui, toute leur vie, ne se sont pas souciées de Dieu.

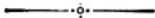
Les deux derniers sacrements sont l'ordination des prêtres, c'est-à-dire la cérémonie par laquelle celui qui veut être prêtre est consacré et revêtu de son caractère sacerdotal, et le mariage. Pour ordonner un prêtre, l'évêque lui impose les mains, l'oingt de l'huile sainte, et lui donne la communion avec la coupe. Le prêtre ainsi consacré adésormais la puissance de consacrer le vrai corps du Seigneur dans la cène, c'est-à-dire, comme je vous l'ai dit, d'opérer ce soi-disant miracle qui transforme le pain et le vin dans le corps et le sang de Christ, et il reçoit aussi le pouvoir de remettre les péchés au confessionnal. Le caractère conféré par l'ordre est indélébile, c'est-à-dire ne peut être effacé, de sorte que celui qui abandonne la prêtrise est regardé comme un apostat. A cela l'église romaine ajoute le célibat obligatoire pour les prêtres ; il leur est interdit de se marier.

Vous pouvez voir aisément, mes jeunes amis, que tout cela n'a aucun fondement dans l'Écriture, et même y est entièrement opposé. D'abord, nulle part nous n'y voyons qu'il y ait une classe de sacrificeurs à part des autres chrétiens. Chez les Juifs cela existait. Mais tous les vrais croyants maintenant sont sacrificeurs pour offrir à Dieu, non le corps

de Jésus-Christ qui a été offert une fois pour toutes sur la croix, mais des sacrifices de louanges et d'actions de grâces. (1 Pierre II, 5; Hébreux XIII, 15; Apocalypse I, 6.) Ensuite, nous ne voyons pas que ni les anciens ou surveillants, ni les diacres ou serviteurs, fussent oints. Les apôtres ou quelque envoyé d'un apôtre leur imposaient les mains et en même temps on priait le Seigneur. (Actes VI, 6; XIV, 23.) Et quant au célibat, nous lisons que Pierre était marié; que Paul revendique pour lui et Barnabas le droit de pouvoir l'être, et que Paul recommande que les surveillants ou anciens, et les serviteurs, soient maris d'une seule femme. De plus, le même apôtre, par le Saint-Esprit, dit « qu'aux derniers temps plusieurs apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie, *déendant de se marier.* » (1 Corinthiens IX, 5; 1 Timothée III, 2, 12; IV, 1-3.)

Je ne vous dirai rien du mariage, que Dieu a établi dès le commencement, sinon que la parole de Dieu ne le présente jamais comme un sacrement, bien qu'elle donne beaucoup de précieux enseignements aux maris et aux femmes.

De quels terribles liens l'église de Rome enlace ceux qui sont placés ou se placent sous son influence ! Partout et en tout, elle mêle le prêtre à la vie des laïques, et par les sacrements elle tend un piège sous les pas de chacun de ses membres. Car s'ils manquent d'y satisfaire, les voilà accusés de mépriser l'Église, d'être des hérétiques, et il fut un temps où, comme nous le verrons, une semblable accusation avait de terribles conséquences.





### Il est mort pour moi

L'incident suivant m'a profondément intéressé. Un étranger passait auprès de la tombe d'un soldat qui avait trouvé la mort dans un combat livré pendant la guerre de la sécession aux États-Unis. Il vit un homme qui couvrait de fleurs cette tombe, et lui demanda avec un accent de sympathie : « Est-ce votre fils qui est enterré là ? » — « Non, » fut la réponse. — « Est-ce un frère ou quelque proche parent ? — « Non. » — « Oserai-je donc vous demander quel est celui dont vous chérissez tellement la mémoire ? »

Pendant un moment, l'émotion empêcha l'homme de répondre ; enfin il dit : « Lorsque la guerre éclata, je fus appelé à rejoindre l'armée, et j'étais hors d'état de me procurer un remplaçant. Comme j'étais sur le point de partir, un jeune homme que je connaissais vint me trouver et me dit : « Vous avez une nombreuse famille, qui la soutiendra quand vous

serez loin ? Moi, je suis seul ; et je ne manquerai à personne. Je partirai pour vous. » Et il partit. A la bataille de G., il fut dangereusement blessé et envoyé à l'hôpital où, après avoir languï quelque temps, il mourut et fut enterré ici. J'avais toujours désiré visiter sa tombe, et dès que j'eus épargné assez d'argent, je me rendis ici. Arrivé hier, j'ai réussi aujourd'hui à trouver l'endroit où a été déposé son corps. »

Sa touchante histoire terminée, il acheva de planter ses fleurs, puis il enfonça en terre au pied de la tombe une planche grossièrement taillée, sur laquelle il avait écrit ces simples paroles :

« IL EST MORT POUR MOI. »

Chers jeunes amis, votre cœur n'est-il pas touché en voyant l'affection généreuse et dévouée de ce noble jeune homme se sacrifiant pour son ami ? Et qu'éprouvez-vous en pensant à Celui qui est mort pour vous ? De même que ce soldat mourut pour sauver la vie de son ami, ainsi Jésus a donné sa vie pour que vous ne périessiez pas. Mais quelle différence ! Ce jeune homme eût pu échapper à la mort et revenir sain et sauf, mais Jésus savait que, pour vous sauver, il fallait qu'il passât par les souffrances et la mort. (Luc IX, 22.) De plus, le jeune soldat sauvait son ami de la mort du corps, mais Jésus sauve de la seconde mort, de l'étang de feu et de soufre. Eh bien, chers jeunes lecteurs, qu'avez-vous fait de l'amour de Jésus ? Votre cœur brûle-t-il au dedans de vous, lorsque vous y pensez ?

Peut-être croyez-vous que, parce qu'il était le Fils de Dieu, il ne sentait pas la peine et la douleur comme nous ? Mais écoutez-le. Il dit : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort. » — « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de



moi ! » Et il est mort, d'une mort cruelle et ignominieuse, entouré de ses ennemis, d'une foule impie qui se moquait de Lui. Ah ! chers jeunes amis, combien Jésus a souffert, réellement souffert !

« Celui qui n'avait pas connu le péché, » fut alors « fait péché pour nous ; » Dieu cacha sa face de Lui, lorsqu'il était fait malédiction pour nous. Et c'est là la coupe qu'il but sur la croix, celle de la colère et du jugement que nous avons mérités et qu'il subit pour nous, à notre place ; c'est là ce qui brisa son cœur et le fit s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ah ! combien Jésus vous a aimés ! Combien il L'a aimé, mon jeune lecteur ! C'est pour toi qu'il a tant souffert. Peux-tu dire, à ce moment, avec un cœur plein de gratitude :

IL EST MORT POUR MOI ?

---

### Prière exaucée

Un serviteur de Dieu nous racontait dernièrement qu'une œuvre remarquable avait été opérée récemment dans une contrée de l'Allemagne parmi les enfants ; vingt-cinq avaient été convertis dans un endroit et cinquante-deux dans un autre. N'avons-nous pas sujet d'en bénir Dieu ; mais cela ne parle-t-il pas au cœur de mes jeunes lecteurs qui ne sont pas encore au Seigneur, et les chrétiens ne doivent-ils pas, émus par un tel exemple de la grâce divine, adresser au Seigneur d'instantes prières pour que nous ayons la joie de voir aussi de semblables réveils ?

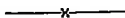
Dieu entend et exauce les prières ; en voici un exemple frappant qui nous présente ce qui eut lieu à l'égard de l'un des enfants dont nous parlait le

serviteur du Seigneur. Étant encore très jeune, à la suite d'une maladie violente, il avait perdu la parole ; il ne pouvait plus faire entendre un son et aucun remède n'avait pu le guérir. C'est à l'âge de treize ans qu'il fut converti au Seigneur avec plusieurs de ses camarades. Ceux-ci prenaient plaisir à lire ensemble la parole de Dieu, à s'en entretenir, et à chanter les louanges du Sauveur. Notre jeune ami pouvait bien jouir de ce qu'il entendait, mais non y prendre part de bouche, et il s'en affligeait. Son père qui connaissait le grand désir de son garçon de pouvoir parler, lui dit un jour : « Le Seigneur est puissant, mets-toi à genoux ce soir, et demande-Lui de te rendre la faculté de parler. » Le jeune garçon suivit ce conseil, pria instamment le Seigneur de le guérir, et plein de confiance en sa bonté et sa puissance, il se mit au lit et s'endormit. Dans la nuit il eut une forte quinte de toux, et lorsqu'elle fut passée, quelle ne fut pas sa surprise et sa reconnaissance envers Dieu : il pouvait parler, se faire entendre. Vous comprenez combien ses parents furent heureux avec lui de cette délivrance. Dieu entend les prières et les exauce. Le Seigneur Jésus nous l'a dit : « Demandez et il vous sera donné » (Matthieu VII, 7) ; et aussi : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. » (Marc XI, 24.)

Mais ce n'est pas tout. Qui fut bien étonné le matin à l'école, quand notre jeune ami ouvrit la bouche et parla à haute voix ? Ses camarades, sans doute, mais encore plus le maître. « Comment une telle chose t'est-elle arrivée ? » lui demanda-t-il. Et le jeune garçon lui raconta simplement la grâce qui lui avait été faite, après qu'il l'eut demandée. Le maître n'était pas un croyant, mais frappé de ce qu'il venait d'entendre, il dit : « Vraiment le temps des miracles

n'est pas passé ! » Espérons qu'il en reçut pour son âme une impression salutaire.

« Toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. » (Jean XVI, 23.)



## Réponses aux questions du mois de décembre

Quelles personnes répondent à ce qui est dit en Hébreux XI, 33-35.

1° *Josué* subjuga des royaumes. (Josué VI-XII.)

2° *Abel, Noé, Abraham*, accomplirent la justice. (Hébreux XI, 4, 8 ; Genèse XV, 6 ; VI, 9.)

3° *Abraham* obtint ce qui lui avait été promis, c'est-à-dire Isaac. (Hébreux VI, 12-15 ; Genèse XV, 4-6 ; XVII, 19 ; XXI, 1-7.)

4° *Daniel* ferma la gueule des lions. (Daniel VI, 20-23.)

5° *Shadrac, Méshac et Abed-Négo* éteignirent la force du feu. (Daniel III, 19-28.)

6° *David* entre autres échappa à l'épée, lorsque Saül le poursuivait. (1 Samuel XVIII, 10, 11, 25, 27 ; XIX, 8-19, etc., et voyez Psaume CXLIV, 10.)

7° *Gédéon*, de faible qu'il était fut rendu vigoureux. (Juges VI, 11-16.)

8° *Samson* fut fort dans la bataille. (Juges XV, 7-16.) On peut encore citer *David* contre Goliath ; *Abishai*, qui frappa un géant, et les autres compagnons de David qui accomplirent des exploits semblables. (1 Samuel XVI, 31-54 ; 2 Samuel XXI, 15-22 ; XXIII, 18-21.)

9° *Asa* et *Josaphat* firent ployer les armées des étrangers. (2 Chroniques XIV, 9-15 ; XX, 1-30.)

10° *La veuve de Sarepta et la Sunamite* recouvrèrent leurs enfants par la résurrection. (1 Rois XVII, 17-24 ; 2 Rois IV, 32-35.)

### Questions pour le mois de janvier

1<sup>o</sup> Quel est le roi qui méprisa la parole de l'Éternel, et qui brûla ce qu'un prophète avait écrit ?

2<sup>o</sup> Qui est ce prophète et à quoi compare-t-il la parole de Dieu ?

3<sup>o</sup> Quel est le roi qui s'humilia en entendant lire la loi de l'Éternel, et à quelle occasion lui fut-elle lue ?

4<sup>o</sup> Quel est le jeune garçon qui, dès son enfance, fut instruit dans les saintes lettres ?

---

### Questions importantes au commencement de l'année

Cher jeune lecteur, chère jeune lectrice, où en êtes-vous avec le Seigneur ?

Avez-vous cru de cœur au Seigneur Jésus ; êtes-vous sauvé ? (Actes XVI, 31.) Vous étant tourné vers Dieu, aimez-vous, suivez-vous et servez-vous Jésus ? (1 Thessaloniens I, 9 ; Jean XII, 26 ; XIV, 15, 21, 23.)

Attendez-vous des cioux le Seigneur Jésus qui a dit : « JE VIENS BIENTOT » ? (1 Thessaloniens I, 10 ; Philippiens III, 20, 21 ; Apocalypse XXII, 20.)

---



## La Bible

Chers jeunes amis,

Quand nous élevons nos yeux vers le ciel, ou quand nous considérons l'univers qui nous entoure, nous y découvrons la grandeur, la puissance et la sagesse de cet Être infini qui a créé toutes choses et que nous appelons Dieu. « Les cieux racontent la gloire du Dieu Fort, » dit le Psalmiste (Psaume XIX, 1), et l'apôtre Paul déclare que « ce qui se peut connaître de Dieu est manifeste parmi les hommes... car, depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites. » (Romains I, 19, 20.) C'est donc un insensé celui qui nie l'existence du Dieu suprême, selon ce qui est écrit : « L'insensé a dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu. » (Psaume XIV, 1.)

Mais, mes jeunes amis, si par notre intelligence nous pouvons savoir d'une manière évidente qu'il y a un Dieu tout-puissant, une Intelligence infinie qui a conçu et exécuté le plan de la création, de la volonté duquel tous les êtres tirent leur existence, et sans lequel rien ne serait (Jean I, 3), il est tout

aussi certain que, par nous-mêmes, nous ne pouvons le connaître, ni dans son essence, ni dans son caractère, et que nous ignorons ses plans, ses pensées, ses desseins à notre égard et à l'égard de toute la création sortie de ses mains. C'est ainsi qu'en voyant une machine, dont toutes les parties sont ingénieusement agencées, je me dis : « Un ouvrier habile l'a construite ; » mais elle ne me dit rien du caractère et des dispositions morales de l'artisan. Jésus déclare : « Personne ne vit jamais Dieu » (Jean I, 18), ce qui veut dire : ne l'a connu dans la profondeur de son Être, car, dit l'apôtre, « Il habite la lumière inaccessible, Lui qu'aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir. » (1 Timothée VI, 16) Pour que nous puissions le connaître, il faut que Lui-même se révèle à nous.

Et c'est ce qu'il a fait dans sa bonté, mes chers enfants. Il n'a pas voulu que l'homme, sa créature ignorante, et, qui plus est, sa créature dont l'intelligence a été obscurcie par le péché, restât dans les ténèbres à l'égard de ce qu'il y a de plus important pour elle. Dieu nous a donc donné une révélation de ce qu'Il est, aussi bien que de ses desseins et de ses voies à l'égard du monde et des hommes, et cette révélation est la BIBLE, mot qui veut dire le livre, parce qu'il est le *Livre* par excellence, puisqu'il est de Dieu.

Je ne veux pas dire, vous le comprenez bien, que Dieu ait envoyé ce Livre du ciel, tout écrit et tout d'une pièce. Non ; ce sont des hommes qui l'ont écrit en divers temps et de diverses manières. Mais Dieu leur avait mis au cœur d'écrire ce qu'Il voulait communiquer aux hommes, puis Il les a éclairés, guidés et gardés par son Esprit, de manière que tout ce qu'ils écrivaient vint de Lui et fût de Lui. La Bible, mes jeunes amis, est donc un Livre donné de

Dieu, tout entier inspiré par Lui, sans quoi, si excellents que fussent ses auteurs, elle serait une œuvre d'homme, et ne pourrait nous faire réellement connaître Dieu et ses pensées. Elle est, d'un bout à l'autre, dans toutes ses parties, la PAROLE DE DIEU. C'est pourquoi elle est aussi nommée « les saintes lettres » (2 Timothée III, 15) ; « l'Écriture » ou « les Écritures » par excellence. (Jean X, 35 ; V, 39 ; Jacques IV, 5 ; 1 Corinthiens XV, 3, 4 ; 2 Pierre III, 16, etc.)

En maints endroits, les écrivains sacrés rendent le témoignage que ce qu'ils disent sont les paroles de l'Éternel, les paroles de Dieu. « Ainsi dit l'Éternel, » se rencontre à chaque page des prophètes, ou bien : « La parole de l'Éternel vint à moi. » Dans les livres de Moïse, nous lisons souvent : « L'Éternel parla à Moïse, » et Moïse devait répéter au peuple les paroles de Dieu. L'apôtre Paul déclare, en parlant des « saintes lettres, » que « toute Écriture est divinement inspirée. » (2 Timothée III, 16.) Pierre dit : « La prophétie » (et par là il faut entendre les livres de l'Ancien Testament) n'est jamais venue par la volonté de l'homme, mais de saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit Saint. » (2 Pierre I, 21.) Et les Écritures de l'Ancien Testament sont appelées « les oracles de Dieu. » (Romains III, 2.) Le Seigneur Jésus nomme les Écritures « la parole de Dieu » (Jean X, 35), et en appelle toujours à elle comme étant l'autorité suprême, celle de Dieu, qui décide en dernier ressort.

Pour ce qui est du Nouveau Testament, Paul, parlant de lui et des autres apôtres, dit à l'égard de la sagesse divine, de ce qui est caché en Dieu : « Dieu nous l'a révélée par son Esprit ; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu... Personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est

l'Esprit de Dieu. Mais nous, nous avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données de Dieu; desquelles aussi nous parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit. » (1 Corinthiens II, 10-13.) Autre part, le même apôtre dit : « J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné; » « nous vous disons ceci par la parole du Seigneur; » « les choses que je vous écris sont le commandement du Seigneur. » (1 Corinthiens XI, 23; XIV, 37; 1 Thessaloniens IV, 15; II, 13.) Et il faut nous rappeler que le Seigneur Jésus, avant son départ de ce monde, avait promis à ses disciples de leur envoyer l'Esprit Saint qui devait les conduire dans toute la vérité, leur enseigner toutes choses, leur rappeler tout ce que Jésus avait dit, et leur annoncer les choses qui vont arriver. (Jean XIV, 26; XVI, 13.)

La Bible est donc, mes jeunes amis, une révélation de Dieu, les Écritures inspirées par Lui, le guide infailible pour nous conduire dans la vérité, car le Seigneur Jésus a dit : « Ta parole est la vérité. » (Jean XVII, 17.) Et ce sont elles qui nous font connaître la vie éternelle et qui nous disent comment nous pouvons la posséder. Appliquez-vous donc à l'étude de cette précieuse Parole; comme le dit le Seigneur : « Sondez les Écritures. » (Jean V, 39.)

Vous savez, mes jeunes amis, que bien que formant un tout, un ensemble parfait, dont toutes les parties se relient les unes aux autres, de sorte qu'on ne saurait rien en retrancher, ni rien y ajouter, la Bible comprend deux grandes divisions composées chacune de plusieurs livres différents. Elles se rapportent à deux époques distinctes : l'une avant la venue du Seigneur Jésus — c'est l'Ancien Testament; l'autre après sa venue — c'est le Nouveau



Testament. Le verset suivant (Hébreux I, 1) indique clairement ces deux parties de la Révélation : « Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes (voilà l'Ancien Testament) ; à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils » (c'est le Nouveau Testament). Ainsi *Dieu a parlé*, voici de nouveau, mes jeunes amis, une affirmation que la Bible est sa parole ; Il a parlé aux pères, c'est-à-dire aux Juifs par les prophètes, puis *dans* le Fils : Jésus le Fils de Dieu, Dieu Lui-même, venant parler aux hommes. Quelle merveilleuse grâce !

L'Ancien Testament renferme trente-neuf livres écrits par plusieurs auteurs, les uns connus et les autres ignorés, durant une période de plus de mille années. Moïse, le plus ancien, écrivit les livres qui portent son nom, vers l'an 1450 avant Jésus-Christ, et Malachie, le dernier prophète, vécut environ 420 ans avant la même date. Je ne saurais trop vous engager, mes jeunes amis, à apprendre soigneusement par cœur les noms et l'ordre de tous les livres de la Bible, et surtout de l'Ancien Testament, afin de les retrouver aisément au besoin.

Les trente-neuf livres de l'Ancien Testament se rangent sous trois divisions bien distinctes. On y trouve d'abord une partie historique, comprenant les livres depuis la Genèse jusqu'au livre d'Esther. Ensuite viennent les livres de Job, des Psaumes, des Proverbes, de l'Écclésiaste et du Cantique des cantiques. On leur donne le nom d'Hagiographes ou écrits sacrés. Ils renferment des expériences, des prières, des cantiques, des préceptes et des exhortations. Puis viennent les livres des prophètes, au nombre de seize, ou dix-sept en comptant à part les Lamentations de Jérémie. On a l'habitude de les distinguer en grands prophètes : ce sont les quatre

premiers, Ésaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel; et en petits prophètes. C'est surtout l'étendue et la portée des prophéties qui ont conduit à faire cette distinction. Je vous ferai aussi remarquer, mes jeunes amis, que si l'on considère les prophéties comme étant la révélation des choses à venir, les livres historiques et les Psaumes en renferment aussi, et de même certains livres des prophètes présentent des récits historiques. Tels sont Ésaïe, Jérémie et Daniel.

Si nous passons au Nouveau Testament, nous voyons qu'il se compose de vingt-sept livres écrits par huit auteurs différents et dans un espace de temps assez court, environ de l'an 50 à l'an 96 après Jésus-Christ. L'apôtre Jean est le dernier des écrivains du Nouveau Testament. De même que dans l'Ancien Testament, nous y trouvons des livres historiques, les Évangiles et les Actes des apôtres; puis des livres d'enseignement et d'exhortation, ce sont les Épîtres, et un seul livre prophétique, l'Apocalypse. Ici encore, j'engage mes lecteurs à apprendre l'ordre des livres, surtout des épîtres.

Je ne puis pas, mes jeunes amis, vous dire ici, même en abrégé, ce que contient chaque livre de la Bible. C'est à vous à lire le saint Livre avec ordre, avec suite et avec persévérance. Rappelez-vous que chaque livre a un objet spécial dont il traite, et que dans l'ensemble il y a une pensée et un plan unique. Jésus-Christ, le Fils unique et bien-aimé de Dieu, est le grand, le suprême Objet que Dieu a en vue dans sa Parole. Si vous désirez acquérir la connaissance des Écritures, il ne vous faut pas seulement lire un chapitre ici, un chapitre là, mais lire un livre entier à la suite, chapitre après chapitre, en vous demandant : Qu'est-ce que Dieu a voulu m'enseigner dans ce chapitre et dans ce livre ? Commencez l'Ancien Testament par la Genèse, puis continuez jus-

qu'au bout, et faites de même pour le Nouveau Testament. Et lisez chaque jour une portion de l'un et une portion de l'autre.

Ensuite, mes jeunes amis, comme votre intelligence naturelle ne saurait vous faire comprendre, ni surtout appliquer à votre conscience et à votre cœur, les vérités divines contenues dans les Écritures, demandez humblement à Dieu de vous éclairer par son Esprit, de vous ouvrir l'intelligence pour les comprendre. (Luc XXIV, 45.) Soumettez votre esprit et votre cœur à ce qu'elles vous disent, quand même vous n'en comprendriez d'abord que peu. Les écoliers n'apprennent pas en un jour ce qui leur est enseigné. D'ailleurs Dieu ne nous a pas donné sa Parole pour faire de nous des savants, mais pour nous conduire au salut et à la vie, pour sanctifier nos voies sur la terre, afin que nous le glorifions. « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? » demande le Psalmiste. Et voici la réponse : « Ce sera en y prenant garde selon *la parole*. » (Psaume CXIX, 9.) Dieu nous l'a donnée cette précieuse Parole, afin que par elle nous apprenions à le connaître, Lui seul vrai Dieu et son Fils Jésus-Christ, et c'est là la vie éternelle. (Jean XVII, 3.) Il nous l'a donnée pour que, par elle, nous nous connaissions nous-mêmes comme étant des pécheurs perdus, et nous faire sentir le besoin urgent que nous avons de sa grâce. Il nous l'a donnée pour nous révéler le grand salut que son amour a préparé pour le pécheur, et le sort final et éternel réservé à l'homme suivant qu'il aura reçu ou refusé ce salut. Quel n'est donc pas le prix et l'importance de cette Parole ! C'est « la parole de la vérité, l'évangile de votre salut » (Éphésiens I, 13) ; c'est « la parole de vie » (Philippiens II, 16) ; c'est « la parole de la grâce du Seigneur. » (Actes XIV, 3.) Aimez donc cette parole,

qui, reçue dans le cœur, « a la puissance de sauver vos âmes » (Jacques I, 21) ; cette « vivante et permanente parole de Dieu, » qui régénère, qui produit en nous une nouvelle vie, et dont les effets demeurent éternellement. (1 Pierre I, 23-25.) Comme Timothée, étudiez les saintes lettres qui vous rendront sages à salut par la foi dans le Christ Jésus. (2 Timothée III, 15.) Et puissiez-vous dire comme le Psalmiste : « J'ai caché la parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi, » et aussi : « Combien j'aime la loi ! Tout le jour je la médite, » et encore : « Ta parole est une lampe à mon pied, une lumière dans mon sentier. » (Psaume CXIX, 11, 97, 105.)



## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

---

#### HISTOIRE DE NAAMAN LE SYRIEN

---

Que mes jeunes amis lisent avec soin le chapitre V du second livre des Rois.

---

LA MÈRE. — Aujourd'hui, Sophie, nous arrivons à une bien belle et touchante histoire. Nous y verrons la grâce de Dieu s'exercer, par le moyen d'Élisée, non pas seulement envers Israël, mais envers un païen. En cela encore, Élisée est une figure du Seigneur Jésus qui, en plus d'une occasion, fit du bien à des personnes qui n'appartenaient pas au peuple juif.

SOPHIE. — Oui, maman ; je me rappelle entre au-

tres que Jésus guérit la fille d'une pauvre femme cananéenne (1). Mais quelle histoire est celle dont tu veux me parler ?

LA MÈRE. — C'est celle de Naaman le Syrien.

SOPHIE. — Oh ! maman, je la connais. On nous l'a racontée à l'école du dimanche, et elle m'a beaucoup intéressée, surtout parce qu'il y est question d'une petite fille. Mais je serai bien aise que nous l'étudions ensemble. Cela me rappellera ce qu'on nous a dit.

LA MÈRE. — Tu peux donc me dire qui était Naaman.

SOPHIE. — Oui, maman. Naaman était le chef de l'armée du roi de Syrie. Son seigneur l'estimait beaucoup, et il était très honoré, parce qu'il avait remporté des victoires sur les ennemis des Syriens. C'était un homme fort et courageux ; mais avec tout cela il n'était pas heureux, car il était lépreux.

LA MÈRE. — En effet, il ne pouvait pas être heureux. Toute sa gloire et ses richesses ne pouvaient rien contre sa maladie, ni non plus la science des médecins les plus renommés. Et cela ne nous rappelle-t-il pas une maladie plus terrible encore que la lèpre et dont tous les hommes sont atteints ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est le péché.

LA MÈRE. — Tu dis bien. C'est le péché qui est la cause de toutes les souffrances ici-bas, qui gâte toutes les joies, qui produit tous les maux, et qui, bien plus, souille l'homme et le rend impropre pour la présence de Dieu, car ses yeux sont trop purs pour voir le mal (2). Il nous est dit aussi qu'il n'y a pas de juste, pas même un seul, et que tous ont péché (3). Et de même qu'il n'y avait pas de médecin,

(1) Matthieu XV, 21-28 ; voyez aussi Luc VII, 1-10.

(2) Habacuc I, 13. — (3) Romains III, 10, 19, 23.

ni de remède, capables de guérir Naaman, ainsi il n'y a personne qui ait trouvé un moyen de guérir la maladie mortelle du péché.

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; mais il y un grand médecin pour nous, c'est Jésus, et il a un remède souverain, c'est son précieux sang qui nous purifie de tout péché (1). On nous l'a dit, et tu me l'as répété souvent, et je suis heureuse de le croire. Pour Naaman, il y avait aussi un moyen de guérison, mais il ne le connaissait pas, et ce fut une pauvre petite fille qui fut un messenger de Dieu pour le lui faire connaître.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et nous voyons par là comment « Dieu choisit les choses faibles du monde » (2) pour accomplir ses desseins de grâce. Mais tu ne m'as pas dit ce qu'était cette petite fille, et comment elle put parler au puissant Naaman ?

SOPHIE. — Fauvre petite ! Elle était Israélite. Une bande de soldats syriens était entrée dans le pays où elle demeurait et l'avait emmenée captive. Peut-être son père et ses frères avaient-ils été tués en combattant. En tout cas, elle était maintenant privée de ses parents. Et elle avait été donnée à la femme de Naaman pour qu'elle fût sa petite servante. C'était bien triste pour elle, n'est-ce pas ? Elle avait sans doute beaucoup pleuré quand les soldats l'avaient prise et emmenée loin de son pays et de sa parenté.

LA MÈRE. — Mais penses-tu, Sophie, qu'elle n'avait rien pour la consoler ? N'était-elle pas dans la riche demeure de Naaman, où elle avait sans doute tout en abondance ?

SOPHIE. — Oh ! maman ; cela ne me consolerait pas du tout d'être dans un beau palais avec toutes sortes de belles choses, si j'étais loin de toi et de

(1) 1 Jean I, 7. — (2) 1 Corinthiens I, 27.

papa et de mes frères et sœurs. Mais la petite fille avait quelque chose qui la consolait ; elle possédait un trésor plus précieux que toutes les richesses de Naaman. C'était la connaissance du vrai Dieu en qui elle avait foi, et du prophète de Dieu qui avait accompli de si merveilleux miracles.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Pour nous aussi, connaître vraiment Dieu et sa Parole qui nous le révèle, est le plus grand trésor et la source du vrai bonheur. Nous pouvons voir aussi que la connaissance de Dieu produisait un effet béni dans le cœur de la petite fille israélite. Est-ce qu'elle murmurait, est-ce qu'elle en voulait aux Syriens de l'avoir emmenée captive ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Elle avait bien vu que Naaman était malade, et que sa maîtresse en était affligée, et elle en avait compassion, et elle désirait les tirer de peine.

LA MÈRE. — Elle pratiquait déjà ce que le Seigneur Jésus nous a enseigné, c'est-à-dire d'aimer nos ennemis (1). Lorsque l'on connaît vraiment Dieu et sa bonté, on sympathise avec ceux qui souffrent, quels qu'ils soient. Et c'est la preuve qu'on est enfant de Dieu (2). Et que fit la petite fille ?

SOPHIE. — Elle n'osait sans doute pas parler au grand capitaine, son maître. Mais étant souvent avec sa maîtresse, elle prit courage, et un jour elle lui dit : « Oh ! si mon seigneur était devant le prophète qui est à Samarie ! Alors il le délivrerait de sa lèpre. »

LA MÈRE. — Nous voyons par ces paroles que la petite fille avait foi en la puissance de l'Éternel, le Dieu d'Israël, qui s'exerçait par le moyen d'Élisée. Celui qui avait ressuscité un mort pouvait certes

(1) Matthieu V, 44 ; Romains XII, 20.

(2) 1 Jean III, 14, 16, 17.

guérir un lépreux. C'est ainsi que la petite fille devient une messagère de bonnes nouvelles. Elle annonce qu'il y a quelqu'un qui peut délivrer de la lèpre. Et c'est ainsi que chaque croyant, et même une petite fille comme toi, peut dire à un pauvre pécheur : « Croyez au Seigneur Jésus, venez à Lui, et il vous sauvera. »

SOPHIE. — Je désire bien le faire, comme cette fillette dont j'ai lu l'histoire et qui demandait à une personne avec qui elle se trouvait : « Aimez-vous le Seigneur Jésus ? » C'est bien plus important d'être sauvé que d'être guéri d'une grave maladie (1).

LA MÈRE. — La petite fille israélite devait être heureuse d'avoir pu rendre témoignage à la puissance du Dieu d'Israël devant les Syriens, dont les dieux ne pouvaient rien pour un lépreux. Et le chrétien est heureux de rendre témoignage au Sauveur qui délivre du péché et donne la vie éternelle. Nous voyons aussi dans cette histoire les voies merveilleuses de Dieu. L'Éternel voulait se glorifier Lui-même devant les Syriens qui, victorieux des Israélites, méprisaient eux et leur Dieu. Et il se sert d'une pauvre petite captive pour dire à leur vaillant capitaine que c'est le prophète du Dieu d'Israël qui seul peut le guérir (2). « Dieu choisit les choses viles du monde et celles qui sont méprisées » (3), pour mettre à néant ce dont l'homme se glorifie, et pour manifester sa gloire à Lui. Peux-tu maintenant me dire ce que fit la femme de Naaman ?

SOPHIE. — Elle alla raconter à Naaman ce qu'avait dit la petite fille, et celui-ci, tout heureux de l'espoir d'être guéri, vint le rapporter au roi. Le roi dit à Naaman : « C'est bien ; va, j'écrirai au roi d'Israël. »

(1) Lisez Matthieu XVI, 26.

(2) Voyez Paul devant Agrippa, Actes XXVI.

(3) 1 Corinthiens I, 28.



Aussitôt Naaman alla se préparer, prit avec lui beaucoup d'or et d'argent et de beaux vêtements, et partit pour Samarie. Étant arrivé, il donna au roi d'Israël la lettre du roi de Syrie. Et cette lettre disait : « Je t'envoie mon serviteur Naaman, pour que tu le guérisses de sa lèpre. » Mais, maman, ce n'était pas ce qu'avait dit la petite fille. Elle n'avait pas parlé du roi, mais du prophète.

LA MÈRE. — C'est vrai ; le roi de Syrie avait sans doute mal compris Naaman et croyait que c'était le roi d'Israël qui devait guérir le lépreux. Et que dit le pauvre Joram ?

SOPHIE. — Il fut cruellement embarrassé et saisi. Il déchira ses vêtements et dit : « Suis-je Dieu pour que celui-ci envoie vers moi pour délivrer un homme de sa lèpre ? Il cherche certainement une occasion de me faire la guerre. » Il en avait peur, parce que les Syriens étaient très puissants.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il était loin d'avoir la foi toute simple de la petite fille. Elle lui fait honte. Il aurait dû se souvenir de la délivrance que l'Éternel avait accordée aux trois rois mourant de soif avec leurs armées dans le désert, et il devait savoir qu'Élisée était à Samarie. Mais je pense que le roi Joram avait une mauvaise conscience, parce qu'il servait toujours les faux dieux et qu'il n'aimait pas s'adresser au prophète pour être repris par lui (1). On est bien malheureux quand on vit loin de Dieu ; on s'abat, on désespère quand la détresse vient, et l'on ne sait de quel côté se tourner. Mais l'Éternel prit soin de sa propre gloire, sans s'inquiéter du roi autrement que pour le reprendre de son manque de foi. Te rappelles-tu ce qui eut lieu après que Joram eut déchiré ses vêtements ?

(1) Lisez 2 Rois III, et surtout les versets 13, 14.

SOPHIE. — Oui, maman. Élisée apprit ce qui était arrivé, et il envoya dire au roi : « Pourquoi as-tu déchiré tes vêtements ? Qu'il vienne vers moi, et il saura qu'il y a un prophète en Israël. » Je ne comprends pas bien, maman, pourquoi Élisée ne dit pas : « Il saura qu'il y a un Dieu en Israël. » N'était-ce pas comme s'il se vantait ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. L'homme de Dieu n'avait pas la pensée de se faire valoir. Mais, comme prophète, il était le représentant de l'Éternel, et sa présence dans le pays d'Israël était une preuve que l'Éternel n'avait pas encore abandonné son peuple et opérait, dans sa grâce, par le moyen de son serviteur le prophète. C'est comme s'il avait dit : « Naaman saura qu'il y a en Israël quelqu'un qui sert le seul Dieu vivant et à qui ce Dieu a fait connaître le moyen de guérir le lépreux. » Nous verrons une autre fois, s'il plaît au seigneur, comment Naaman fut guéri. En attendant, tu liras avec soin dans la Bible la suite de cette histoire de la grâce de Dieu envers un pauvre lépreux syrien. Naaman n'avait aucun droit à cette faveur, n'étant pas du peuple choisi ; mais, tout ignorant du Dieu d'Israël qu'il était, il crut la bonne nouvelle qu'il pouvait être délivré de sa lèpre, et il vint vers Élisée et fut guéri. C'est pour cela que le Seigneur Jésus, en parlant de lui, dit à ses compatriotes incrédules : « Il y avait plusieurs lépreux en Israël du temps d'Élisée, le prophète ; et aucun d'eux ne fut rendu net, sinon Naaman, le Syrien. » Les autres lépreux ne vinrent pas vers le prophète avec la foi, et ils ne furent pas guéris ; Naaman vint avec foi et il fut rendu net. L'apôtre dit : « Vous êtes sauvés par la foi, » et sans la foi on ne peut plaire à Dieu (1).

(1) Éphésiens II, 8 ; Hébreux XI, 6.

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### LE PAPISME

J'ai encore à vous parler, mes jeunes amis, d'autres doctrines funestes et contraires à l'Écriture que l'église romaine impose aux âmes placées sous son joug. La première est le culte rendu à la Vierge Marie, aux saints et aux anges, chose complètement étrangère à la parole de Dieu. Ainsi s'est trouvée introduite une idolâtrie pire que celle du paganisme, dont elle est une imitation en bien des points.

C'est vers le milieu du quatrième siècle, à une époque où la vraie piété avait beaucoup décliné, pour faire place à bien des pratiques superstitieuses, que l'on commença à vénérer la Vierge Marie d'une manière spéciale, comme le modèle des vierges, c'est-à-dire de ceux ou celles qui avaient fait vœu de célibat. Bientôt après, il devint habituel de lui donner le nom de *mère de Dieu*, ce qui donna naissance, vous vous le rappelez, aux luttes du nestorianisme. Malgré la forte opposition qu'il rencontra d'abord, le culte de Marie s'établit et s'étendit peu à peu. Déjà au cinquième siècle, on pouvait voir dans toutes les églises, nombre de représentations de la Vierge tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Le peuple ignorant, sorti des ténèbres du paganisme, peu et mal instruit des pures et saintes vérités des Écritures, amené à un christianisme de formes et de cérémonies, ayant un culte célébré avec une pompe empruntée au judaïsme et au paganisme, n'eut pas de peine à remplacer l'une ou l'autre des déesses qu'il

adorait, par la Vierge Marie qu'on lui présentait toujours plus comme occupant une place élevée auprès de Dieu dans le ciel. On en vint, à la fin du sixième siècle, à adopter la légende de son *Assomption*, d'après laquelle, au moment de sa mort, Marie aurait été portée au ciel par des anges. L'église romaine a consacré cette prétendue ascension, et dans l'office de la fête instituée pour la célébrer, on dit ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur en célébrant le jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, de l'Assomption de laquelle les anges se réjouissent et louent le Fils de Dieu. » Et plus loin : « Marie est montée au ciel ; l'armée des anges se réjouit. » En même temps, l'église romaine prenant des passages des Psaumes et des prophètes qui ont rapport à Israël et à Jérusalem, les applique à la Vierge qui n'est plus l'humble Marie que l'Écriture nous présente, mais est devenue une déesse que l'on honore comme « la reine du ciel, » car tel est un des noms que lui donne l'église romaine. Cela ne nous rappelle-t-il pas le culte que les Israélites, abandonnant le vrai Dieu, rendaient à la déesse Astarté, la reine des cieux ? L'Éternel le dit à Jérémie : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ? Les fils ramassent le bois, et les pères allument le feu, et les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine des cieux. » Et ces malheureux Juifs descendus en Égypte, persistant dans leur idolâtrie, disent au prophète : « Nous ne t'écouterons pas... en brûlant de l'encens à la reine des cieux. » (Jérémie VII, 17-20 ; XLIV, 15-19.) Et voilà l'idolâtrie qui a été transportée dans le christianisme, avec cette aggravation terrible de mal, qu'on l'associe aux saints noms du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

Marie devint ainsi toujours plus un objet direct

d'adoration, et le pape Urbain II, au concile de Clermont, en l'an 1095, confirma le service journalier établi pour honorer la Vierge, ainsi que les jours et les fêtes qui lui étaient spécialement consacrés. Des églises lui furent dédiées sous le nom de « Notre Dame, » et dans toutes se trouve une chapelle qui lui est consacrée. A la doctrine de l'Assomption de la Vierge, on ajouta peu à peu celle de son « *Immaculée conception*, » par où l'on entend qu'elle naquit sans péché, elle à qui l'ange dit : « Tu as trouvé grâce auprès de Dieu, » et qui dit elle-même : « Mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur. » (Luc I, 30, 47.) Si elle était sans péché, avait-elle besoin de trouver grâce et d'avoir en Dieu son Sauveur ? La doctrine de l'immaculée conception se trouve déjà en germe dès le huitième siècle, et se répandit bientôt dans l'Église, non sans lutte. Elle fut enfin définitivement consacrée par le pape Pie IX, en 1854, mais la fête en était depuis longtemps célébrée. Et c'est dans l'office de cette fête que sont appliquées à la Vierge les paroles d'Ésaïe LXI, 10, et celles des Proverbes VIII, 22-35. N'y a-t-il pas là quelque chose de blasphématoire, d'appliquer la parole de Dieu à soutenir une erreur mortelle ? C'est aussi dans le même office qu'on dit ces paroles : « Tu es toute belle, ô Marie, la tache originelle n'est pas en toi. » Et plus loin : « Aujourd'hui est sortie une branche des racines d'Isaï, aujourd'hui Marie a été conçue sans aucune tache de péché. » Vous remarquerez que les premières paroles se trouvent dans la prophétie d'Ésaïe relative au Seigneur Jésus, lorsqu'il vient régner pendant le millénium. (Ésaïe XI, 1.) Et l'église romaine les applique à la Vierge ! Puis il est dit encore : « Aujourd'hui est écrasée par elle la tête du serpent ancien, » paroles qui, vous le savez, se trouvent en Genèse III, 15, et se rapportent à Celui

qui est la semence ou la postérité de la femme, c'est-à-dire Jésus, et non Marie. Quelle chose terrible de se servir ainsi de la parole de Dieu, de la tordre pour établir une idolâtrie réelle ?

Que voit-on maintenant, en effet ? Dans toutes les églises du culte romain, dans les chapelles, comme aussi dans les maisons, se trouvent des représentations en statues, en tableaux, en gravures, de la Vierge et de l'enfant Jésus, devant lesquelles on se prosterne, on prie et l'on adore. Que devient l'adoration et le culte du vrai Dieu, en esprit et en vérité ? (Jean IV, 23, 24.) Où trouve-t-on, dans les Écritures, une seule ligne pour justifier une telle chose ? Voici ce qu'elle dit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, et de ce qui est sur la terre en bas, et de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne *l'inclineras* point devant elles, et tu ne les *serviras* point. » (Exode XX, 4, 5.) Et Jean, à la fin de sa première épître, donne aux chrétiens cette solennelle injonction : « Enfants, gardez-vous des idoles. » Chose frappante, mes jeunes amis, il en était de même à Babylone. On y adorait une mère déesse et son fils représenté dans les tableaux ou les statues, comme un petit enfant dans les bras de sa mère. C'est de là que le culte de la mère et de l'enfant se répandit partout, et est venu s'implanter dans la Babylone moderne. Au Thibet et en Chine, les missionnaires jésuites furent surpris de trouver le pendant de la Madone romaine et de son enfant aussi dévotement adorés que dans la Rome papale. Shing Moo, la sainte mère, en Chine, était représentée avec un enfant dans ses bras et la tête entourée d'un nimbe ou auréole, absolument comme si c'eût été l'œuvre d'un artiste catholique romain. J'aurai encore à vous parler de cette idolâtrie qui attribue

à la Vierge ce qui n'appartient qu'à Dieu et au Seigneur Jésus, mais n'est-il pas profondément douloureux de voir Satan, l'ennemi de Christ, avoir réussi à faire passer dans la chrétienté, le culte rendu autrefois à Babylone à de fausses divinités? Chers jeunes amis, plus que jamais, attachez-vous à la Parole, l'Écriture de vérité.



### A une mère déjà éprouvée et frappée d'une nouvelle et terrible épreuve

Non, en traversant la flamme,  
Ne demande pas « pourquoi? »  
C'est Dieu qui l'a fait : pauvre âme,  
En silence, incline-toi.

Si les pleurs mouillent ta couche,  
Garde-toi de murmurer  
Et mets ta main sur la bouche,  
Mais, sur SON cœur, va pleurer.

Comme une mère console  
L'enfant pressé sur son sein,  
Par une douce parole,  
Les caresses de sa main,

De même vers toi se penche  
Celui qui prit nos douleurs,  
Pour que dans son cœur s'épanche  
Le flot amer de tes pleurs.

A l'âme dans la détresse,  
Seul Il sait comment parler;  
Par sa divine tendresse  
Ah! laisse-toi consoler.

## Réponses aux questions du mois de janvier

1° Le roi qui méprisa la parole de l'Éternel et qui brûla ce qu'un prophète avait écrit, est Jéhoiakim, fils de Josias. (Jérémie XXXVI, 4, 22-25.)

2° Le prophète est Jérémie, et voici ce que l'Éternel dit par sa bouche : « Ma parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise le roc ? » (Jérémie XXIII, 29.)

3° « Hilkija, le grand sacrificateur, dit à Shaphan, le scribe : J'ai trouvé le livre de la loi dans la maison de l'Éternel. Et Hilkija donna le livre à Shaphan, et il le lut... Et Shaphan, le scribe, raconta au roi, disant : Hilkija, le sacrificateur, m'a donné un livre. Et Shaphan le lut devant le roi. Et il arriva que quand le roi entendit les paroles du livre de la loi, *il déchira ses vêtements.* » (2 Rois XXII, 8-14.)

4° C'est Timothée. « Dès l'enfance, » lui écrit Paul, « tu connais les saintes lettres. » (2 Timothée III, 15.)

## Questions pour le mois de février

Trouver le mot qui exprime : 1° que Christ fut *choisi* de Dieu ; 2° le nom sous lequel il était *attendu* des Juifs ; 3° le mot qui nous dit ce qu'il est *entre Dieu et nous* ; 4° le mot qui exprime qu'il prend *notre cause* en mains ; 5° le terme de *mépris* qu'on Lui appliquait ; 6° ce qu'il a été *sur la croix* (en changeant *v* en *u*) ; 7° le nom qui lui est donné pour exprimer son caractère céleste et comme *brillant* dans le cœur des croyants ; 8° le nom qu'il porte comme *éclairant* tous les hommes.

Les initiales de ces mots écrits dans leur ordre forment le nom béni du Seigneur venu au milieu des hommes. On indiquera avec soin les passages.





## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

---

HISTOIRE DE NAAMAN LE SYRIEN

---

(2 Rois V.)

LA MÈRE. — Nous allons continuer l'histoire de Naaman, le Syrien. J'espère que ma chère fille a relu le chapitre qui la renferme.

SOPHIE. — Oui, maman. Nous en étions à l'endroit où Naaman va trouver le prophète Élisée. Il arriva devant l'entrée de la maison de l'homme de Dieu, avec son char, ses chevaux et toute sa suite de serviteurs. Il pensait qu'Élisée sortirait vers lui, un si grand seigneur. Mais Élisée resta dans la maison et envoya simplement un messenger dire au fier capitaine : « Va, et te lave sept fois dans le Jourdain, et tu seras guéri. » Cela mit Naaman fort en colère. Je pense, maman, que son orgueil fut blessé de ce que le prophète ne se fût pas même dérangé pour venir à sa rencontre.

LA MÈRE. — Je le crois aussi. Mais de plus, il

trouvait humiliant le remède que lui indiquait Élisée. Tu te rappelles ce que Naaman dit en recevant le message d'Élisée ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il dit : « Voici, je pensais : Il sortira sans doute, et se tiendra là, et invoquera le nom de l'Éternel, son Dieu, et il promènera sa main sur la place malade et guérira le lépreux. L'Abana et le Parpar, rivières de Damas, ne sont-elles pas meilleures que toutes les eaux d'Israël ? »

LA MÈRE. — Ainsi Naaman aurait voulu un moyen où l'homme fût mis en évidence et agit. Cela lui paraissait plus grand et plus beau. Mais l'Éternel dit : « Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies » (1), et Dieu veut sauver d'après ses pensées qui mettent l'homme de côté, afin de faire ressortir sa gloire à Lui. Pour cela, il se sert même des choses méprisées du monde, « afin que nulle chair ne se glorifie devant Lui. » (2). Naaman méprisait le Jourdain qui coulait dans le pays d'un peuple faible, humilié, et que les Syriens avaient vaincu. Et se plonger dans ce fleuve sept fois pour être pur, lui paraissait une honte. Les rivières de Damas lui auraient semblé bien meilleures pour cela. Mais le Jourdain était le fleuve choisi de Dieu, et s'y plonger sept fois, pas une de moins, ni une de plus, était la condition de guérison. Et l'orgueil de Naaman se révoltait et il s'en allait tout en colère, et avec sa lèpre. Qu'aurait-il dû faire ?

SOPHIE. — Croire le prophète et faire ce qu'il disait.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Lorsque le pauvre géôlier, tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas, dit : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Paul lui dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » C'était le moyen de salut, simple, mais

(1) Ésaïe LV, 8. — (2) 1 Corinthiens I, 27-29.

unique. Et le geôlier crut et se réjouit (1). Naaman aurait dû tout de suite faire comme lui. Et, ma chère enfant, il y a bien des personnes qui sont comme le capitaine syrien. Elles savent qu'elles ont péché et voudraient être sauvées, mais quand on leur dit que, pour être sauvé, il faut simplement croire en Jésus crucifié pour ôter nos péchés, elles trouvent que c'est trop facile et qu'il faut bien qu'elles aussi fassent quelque chose, ou que quelqu'un agisse pour elles. Elles s'attachent à des cérémonies, à des prières, à des œuvres, à des pénitences, à la messe, à la confession, et gardent leur péché sur elles, car le sang de Jésus seul purifie de tout péché. Ah ! comme le pauvre geôlier était plus sage ! Il crut Dieu et fut rempli de joie, parce que tous ses péchés étaient lavés dans le sang de Jésus.

SOPHIE. — Mais heureusement pour Naaman qu'il avait de bons et sages serviteurs. C'étaient de vrais amis, n'est-ce pas ? Ils lui disent : « Mon père, si le prophète l'avait dit quelque grande chose, ne l'aurais-tu pas faite ? Combien plus lorsqu'il l'a dit : Lave-toi, et tu seras pur. » C'était bien simple.

LA MÈRE. — Oui, et Naaman le comprit. Il était un homme dont les impressions étaient vives ; il y avait cédé, mais maintenant Dieu lui fait la grâce d'écouter un sage avis. « La sagesse est avec ceux qui se laissent conseiller » (2). Et Dieu voulait accorder à Naaman une bénédiction plus grande encore que la guérison de sa lèpre, comme nous le verrons. Que fit donc Naaman ?

SOPHIE. — Il laissa tout son orgueil de côté, et alla docilement se plonger sept fois dans le Jourdain, et sa lèpre disparut.

LA MÈRE. — Il nous est dit que « sa chair devint

(1) Actes XVI, 29-34. — (2) Proverbes XIII, 10.

comme celle d'un jeune garçon, et il fut pur. » Il était comme un homme nouveau, et l'horrible souillure de la lèpre était lavée. Combien il devait être heureux ! Il pouvait se réjouir comme le géolier. C'est ainsi, mon enfant, qu'en croyant au Seigneur Jésus, nous sommes purifiés de nos péchés et nous entrons dans une nouvelle vie pour servir Dieu (1). Mais veux-tu me dire ce que fit Naaman après sa guérison ?

SOPHIE. — Il revint vers l'homme de Dieu avec toute sa suite, et cette fois il put voir Élisée, puisqu'il n'était plus lépreux. Et la première chose qu'il fit, fut de dire au prophète : « Voici, je sais qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre, sinon en Israël. » Il était converti, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il s'était tourné des idoles vers le Dieu vivant et vrai (2), et, comme nous le verrons, il voulait aussi le servir. C'était une bénédiction plus grande que celle d'être guéri. Il nous rappelle ce lépreux samaritain qui, guéri par le Seigneur Jésus, et envoyé au sacrificeur, revint sur ses pas en glorifiant Dieu, et se jeta aux pieds de Jésus, lui rendant grâces (3).

SOPHIE. — Élisée devait être bien heureux.

LA MÈRE. — Nous n'en pouvons douter. Naaman voulait faire un présent à Élisée, mais l'homme de Dieu le refusa. Dieu donne gratuitement sans argent et sans prix (4). Il en est ainsi du salut, mon enfant. « Nous sommes justifiés gratuitement par sa grâce » (5). Naaman pressa encore Élisée, mais en vain, et alors il fit au prophète une demande : « Si cela ne se peut, » dit-il, « qu'on donne, je te prie, de cette terre à ton serviteur la charge de deux mu-

(1) Lisez 1 Pierre I, 2, 18, 19, 23 ; Romains VI, 11, 13.

(2) 1 Thessaloniens I, 9. — (3) Luc XVII, 11-19.

(4) Ésaïe I.V, 1. — (5) Romains III, 24.

lets ? Car ton serviteur n'offrira plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux, mais seulement à l'Éternel. » N'est-ce pas une étrange demande ? Que penses-tu que Naaman voulût faire de cette terre ?

SOPHIE. — Eh bien, maman, je crois qu'il estimait que la terre d'Israël était sainte, et que c'était avec cette terre seulement qu'il pouvait bâtir un autel digne de l'Éternel, pour Lui offrir ses sacrifices.

LA MÈRE. — Je pense que tu as raison, Sophie. Naaman était bien revenu de son mépris pour ce qui était d'Israël, et il montrait par là et par sa résolution de ne plus offrir de sacrifice qu'à l'Éternel, qu'il était réellement converti. Il se séparait résolument du paganisme. Et c'est ainsi, mon enfant, que lorsque nous sommes vraiment convertis au Seigneur, nous nous séparons du monde pour Le servir, Lui seul (1). Mais Naaman fait une autre demande à Élisée. Te la rappelles-tu ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il lui dit : « Que l'Éternel pardonne à ton serviteur en ceci : quand le roi, mon seigneur, entrera dans la maison de Rimmon pour s'y prosterner, et qu'il s'appuiera sur ma main, et que je me prosternerai, que l'Éternel me le pardonne. » Rimmon était le dieu des Syriens, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Naaman venait de dire qu'il n'offrirait plus de sacrifice, sinon à l'Éternel, et, tout à coup, il se rappelle qu'un des devoirs de sa charge était d'accompagner le roi dans le temple de l'idole. Et comme le roi s'appuyait sur lui (2), il était obligé de se prosterner en même temps que son seigneur. Il n'adorerait plus l'idole, mais il en aurait l'apparence, c'est pour cela qu'il demande que l'Éternel lui pardonne. Si Naaman avait eu plus de

(1) 2 Corinthiens VI, 14-18 ; VII, 1. — (2) Voyez 2 Rois VII, 2.

lumières, comme nous en avons, il aurait refusé, coûte que coûte, de se prosterner, comme les premiers chrétiens refusaient au péril de leur vie, d'adorer les dieux. Mais Naaman était un pauvre païen qui venait de passer des ténèbres à la lumière. L'Éternel ne voulait pas lui imposer une charge trop lourde. Penses-tu, Sophie, que l'Éternel lui pardonnât ?

SOPHIE. — Je le crois, maman, car Élisée lui dit : « Va en paix. » C'est comme s'il lui disait : Aie confiance en l'Éternel.

LA MÈRE. — C'est ainsi que Paul recommandait aux chrétiens plus avancés de recevoir ceux qui étaient faibles dans la foi (1). Élisée avait la confiance que Dieu aurait compassion de Naaman, et lui donnerait plus de lumières. La bonne œuvre que Dieu commence dans une âme, il l'achève (2). Élisée alla plus tard à Damas (3). Peut-être revit-il Naaman et pût-il l'instruire davantage. Cela ne nous est pas dit, mais nous pouvons être sûrs que Dieu n'abandonna pas le capitaine syrien envers qui il avait montré une si grande grâce.

SOPHIE. — Comme la femme de Naaman dût être heureuse de revoir son mari guéri ! La petite fille israélite s'en réjouit sans doute aussi.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Elle avait été un humble instrument pour faire beaucoup de bien. Sa fidélité avait été bénie. Telles sont les pensées et les voies de Dieu. Il se glorifie dans la faiblesse (4). Puissions-nous être aussi dans ses mains des instruments de bénédiction !

(1) Romains XIV, 1.

(2) Philippiens I, 6. — (3) 2 Rois VIII, 7.

(4) 2 Corinthiens XII, 9.



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

## LE PAPISME

Vous savez, mes jeunes amis, que la parole de Dieu nous apprend qu'il n'y a qu'un « *seul Médiateur* entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme. » (I l'imothée II, 5.) Pour être ce Médiateur, le Fils éternel de Dieu est devenu un homme (Jean I, 14), et comme tel, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché. (Hébreux IV, 15 ; II, 18.) Il a pris connaissance de nos douleurs, de nos langueurs, de nos peines, de nos infirmités, et y est entré dans un profond amour, une tendre compassion, une vraie sympathie ; un amour, une compassion, une sympathie divines en même temps qu'humaines. (Matthieu VIII, 17.) C'est ce que nous voyons dans toute sa vie sur la terre. Et maintenant qu'il est monté au ciel, il est le même ; son cœur n'a pas changé. Il sympathise à nos infirmités ; il intercède sans cesse pour nous ; il est notre Avocat auprès du Père. (Hébreux IV, 15 ; VII, 25 ; Romains VIII, 34 ; I Jean II, 1.) Il nous invite à demander nous-mêmes au Père, et le Père, en son nom, nous exauce. (Jean XIV, 13 ; XVI, 24, 26.) Ainsi nous pouvons nous approcher de Dieu par Lui, entrer dans le sanctuaire même de Dieu, en vertu de son sacrifice, et venir directement avec confiance au trône de la grâce. (Hébreux VII, 25 ; X, 19 ; IV, 16.) Quel parfait et précieux Médiateur nous avons en Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous, qui nous aime et nous aimera toujours du même amour ! Quel

besoin aurions-nous d'un autre, et qui saura mieux connaître tous nos besoins que Lui, et pourra mieux y répondre. Il est venu sur la terre pour cela. Il est notre salut, notre vie, notre paix.

Eh bien, mes jeunes amis, l'église romaine, dans son enseignement, n'a nullement tenu compte de ce que dit la parole de Dieu à cet égard. Non contente d'avoir donné à Marie la place que nous avons vue, elle en a fait une médiatrice toute puissante, et un Avocat dans le ciel ! Elle a prétendu que Dieu était trop grand, et Jésus trop élevé, pour que nous approchions directement, soit du Père, soit du Fils, mais que Marie, par sa bonté, par sa douceur et sa tendresse, et à cause de l'amour que lui porte son Fils, est tout à fait propre à être Médiatrice et Avocat auprès de Lui. Le Fils, dit l'église romaine, ne peut rien refuser à sa mère. Et elle oublie les paroles du Seigneur à sa mère : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » (Jean II, 3.) Écoutez ce que dit Saint-Bernard, un des grands docteurs de cette église au XII<sup>m</sup>e siècle, et qui semble pourtant avoir été un homme vraiment pieux : « Tu craignais de l'approcher du Père ; comme Adam, tu le cachais à sa voix : il l'a donné Jésus pour Médiateur auprès de Lui. Mais peut-être es-tu effrayé de la majesté de ce Jésus, qui, bien qu'il se soit fait homme, est toujours Dieu. Il te faut auprès de Lui un avocat : recours à Marie. » Le pape Pie IX, en 1849, dans une encyclique (lettre circulaire adressée aux évêques), dit : « Vous savez bien, vénérables frères, que *toute notre confiance* est placée dans la très sainte Vierge, puisque Dieu a placé en Marie *la plénitude de tout bien*. S'il y a quelque espoir pour nous, quelque grâce, quelque salut, cela nous vient de Lui par elle. » N'est-ce pas blasphématoire d'attribuer à une créature ce qui n'appartient qu'à Dieu et à son Fils ?



Écoutez encore ce qui est dit dans une des antiques à la Vierge : « Salut, ô Reine, mère de miséricorde, douceur et espérance de notre vie, salut ! Nous crions à toi, nous fils d'Ève exilés, vers toi nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. Toi, notre Avocat, tourne vers nous tes regards de miséricorde. » S'adresserait-on autrement à Dieu ou au Seigneur ? Sans aller plus loin, vous voyez dans quelle idolâtrie monstrueuse l'église romaine entraîne ceux qui l'écoutent. Elle assimile la Vierge à la Sagesse éternelle de Proverbes VIII, à l'Épouse du Cantique. Elle lui dit : « Broyez les fers des coupables, donnez la lumière aux aveugles... montrez que vous êtes notre mère. » Elle la nomme « la porte du ciel, » « le refuge des pécheurs, » « l'étoile du matin ; » et que devient Christ, notre unique et précieux Sauveur ? Croirait-on qu'un de leurs docteurs a été jusqu'à dire : « Toutes choses sont soumises à la Vierge, Dieu lui-même, » parce que, dit-il, la mère a la prééminence sur le fils. N'est-ce pas un blasphème horrible ? Plaignons, mes jeunes amis, les pauvres catholiques romains que l'on conduit dans de telles voies ; prions pour eux afin que Dieu les éclaire par sa Parole, et pour vous, restez attachés de tout votre cœur, à cette Parole de vérité, et demandez au Seigneur que, par elle, son Esprit vous conduise et vous garde dans la vérité. Car « par de douces paroles et un beau langage, ils séduisent les cœurs des simples. » (Romains XVI, 18.)

---

### Dieu le Créateur

Dieu, mes jeunes amis, nous a donné la Bible, sa parole, afin que par elle, nous apprenions à le con-

naître. La première chose qu'elle nous enseigne, c'est qu'il est l'Auteur, le *Créateur* de tout ce qui existe. « Au commencement, » nous dit-elle, « Dieu *créa* les cieux et la terre. » C'est par ces mots que s'ouvre le saint Livre. *Créer* veut dire faire quelque chose de rien, et chacun de nous comprend que cela n'appartient qu'à Dieu seul : c'est l'acte de la toute-puissance. L'homme avec toute sa science, non plus que l'ange le plus grand, ne peut créer même un grain de sable.

Dieu créa les *cieux*, est-il dit, non pas seulement la voûte bleue qui nous couvre, mais tout ce qui est au-dessus de nous ; les astres innombrables, soleils brillants qui peuplent l'espace immense, et les myriades de myriades d'anges qui se tiennent devant Lui. C'est ce que l'Écriture appelle les armées des cieux, soit les astres (Jérémie XXXIII, 22), soit les anges. (1 Rois XXII, 19.) Et il créa la terre, bien petite, et qui n'est que comme un point imperceptible dans la vaste étendue qui l'entoure, mais grande en ce que Dieu l'arrangea pour être l'habitation de l'homme et le lieu où son Fils bien-aimé devait paraître un jour, et où devaient s'accomplir des choses merveilleuses, les desseins éternels de Dieu.

Le saint Livre, mes jeunes amis, revient souvent sur cette vérité fondamentale qui démontre la toute-puissance de Dieu. Ainsi, lorsque Dieu annonce à Jérémie une chose qui semble impossible, le prophète s'écrie : « Ah, Seigneur Éternel ! voici tu as fait les cieux et la terre par ta grande puissance et par ton bras étendu ; aucune chose n'est trop difficile pour toi. » (Jérémie XXXII, 17.) Les fidèles à Jérusalem, en face de l'opposition qu'ils rencontraient, invoquent le tout-puissant Créateur : « O Souverain ! tu es le Dieu qui as fait le ciel et la terre

et toutes les choses qui y sont. » (Actes IV, 24.) Paul, parlant aux pauvres païens qui voulaient adorer lui et Barnabas comme des dieux, s'écrie : « Hommes, nous vous annonçons que vous vous tourniez vers le Dieu vivant, qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et toutes les choses qui y sont. » (Actes XIV, 15.) Les Lévites, au temps de Néhémie, après que les murailles de Jérusalem eurent été achevées par le secours de l'Éternel, le Dieu tout-puissant, le célébrèrent ainsi : « Tu es le Même (Celui qui ne change pas), toi seul, ô Éternel ; tu as fait les cieux, les cieux des cieux, et toute leur armée, la terre et tout ce qui est sur elle, les mers et tout ce qui est en elles. Et c'est toi qui fais vivre toutes ces choses, et l'armée des cieux t'adore. » (Néhémie IX, 6.) Et dans l'Apocalypse, nous voyons les saints glorifiés se prosterner devant Celui qui vit aux siècles des siècles, en jetant leurs couronnes devant son trône, et dire : « Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance ; car c'est toi qui as créé toutes choses, et c'est à cause de ta volonté qu'elles étaient, et qu'elles furent créées. » (Apocalypse IV, 11.) Ainsi toutes choses, les visibles et les invisibles, doivent leur existence à la volonté toute-puissante de Dieu. Adorons ce Dieu créateur, mes jeunes amis, en nous souvenant qu'il est aussi le Dieu Sauveur. (Lisez Ésaïe XLV, 18 et 21.) « De lui, et par lui, et pour lui sont toutes choses ! A lui soit la gloire éternellement ! Amen. » (Romains XI, 36.)

La Bible nous apprend aussi que c'est par sa parole, expression de sa volonté, que Dieu a appelé toutes choses du néant à l'existence. « Les cieux, » dit David, « ont été faits par la *parole* de l'Éternel ; et toute leur armée par le souffle de sa bouche... Il a *parlé*, et la chose a été ; il a *commandé*, et elle

s'est tenue là. » (Psaume XXXIII, 6, 9.) L'épître aux Hébreux nous dit aussi : « Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par *la parole de Dieu*. » (Hébreux XI, 3.) Et si mes jeunes lecteurs lisent avec attention le premier chapitre de la Genèse, ils entendront par *sept fois* la parole divine exprimer la volonté du Créateur, et la chose surgir instantanément. Par exemple : « Et Dieu dit : Que la lumière soit ; et *la lumière fut*. » (Genèse I, 3.) Combien cela est beau et grand, n'est-ce pas ? Que de peines et de travail ne faut-il pas pour établir une seule de nos pauvres lumières artificielles ? Mais pour faire paraître la lumière répandue dans tout l'univers, condensée pour ainsi dire dans notre soleil et dans les millions d'étoiles, soleils plus grands et plus brillants que le nôtre (1), il n'a fallu qu'une parole de la bouche de Dieu ! Il en est de même de tous les ouvrages des hommes comparés aux œuvres de Dieu. Il faut bien du temps et du labeur à un artiste pour peindre un paysage, mais lorsque Dieu veut orner la terre de la verdure des prés, des riantes couleurs des fleurs, du feuillage des arbres donnant leur frais ombrage, il n'a qu'à dire un mot : « Et Dieu dit : Que la terre produise l'herbe, la plante portant de la semence, l'arbre fruitier produisant du fruit selon son espèce, ayant sa semence en soi... et il fut ainsi. » (Genèse I, 11.) En pensant à cette puissance merveilleuse de Dieu, ne dirons-nous pas avec le roi David : « Éternel, notre Seigneur ! que ton nom est magnifique par toute la terre ; tu as mis la majesté au-dessus des cieux ! » (Psaume VIII, 1.)

(1) Mes jeunes lecteurs savent, sans doute, que si les étoiles ne nous apparaissent que comme des points brillants dans la voûte du ciel, c'est à cause de leur immense éloignement.

Le Nouveau Testament, mes jeunes amis, nous révèle, relativement à la création, une autre chose non moins digne de notre attention. Au premier chapitre de l'évangile de Jean, nous lisons : « Au commencement était la *Parole*, et la *Parole* était auprès de Dieu, et la *Parole* était Dieu .... *Toutes choses furent faites par elle*, et sans elle pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait. » Qui est cette Parole éternelle, cette Personne distincte de Dieu, qui est Dieu, et qui a fait toutes choses ? Le même chapitre nous le dit : « Et la Parole devint chair (fut faite homme), et habita au milieu de nous (et nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un *Fils unique* de la part du Père) pleine de grâce et de vérité. » Et plus loin : « La grâce et la vérité vinrent par *Jésus-Christ*. » Ainsi cette Personne divine, la Parole éternelle, apparue sur la terre comme un homme, c'est le Seigneur Jésus, mes jeunes amis. Et c'est Lui qui a fait toutes choses ; c'est par cette Parole vivante que Dieu a créé les mondes. Le petit enfant couché dans la crèche, l'homme lassé du chemin qui s'assit sur le bord du puits à Sichar, et demanda un verre d'eau à une misérable Samaritaine, c'était le Créateur de l'univers ! Quelle merveille de grâce ! Toutes choses furent faites par la Parole, qui est le Fils unique de Dieu. Cela nous fait comprendre mieux les passages qui nous disent que, par sa parole, Dieu a créé les cieux et la terre. C'est la voix de cette Parole que nous entendons dans le premier chapitre de la Genèse. Qu'elle est grande la gloire du Fils unique du Père ! Il est le Créateur tout-puissant, et nous le connaissons aussi comme notre précieux Sauveur, comme Celui qui nous aime, qui est descendu du ciel pour nous apporter la grâce et la vérité.

Il y a encore deux beaux passages qui nous montrent cette gloire du Seigneur Jésus. « Dieu, » dit l'é-

pître aux Hébreux, « nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi *il a fait les mondes.* » (Hébreux I, 2.) Et dans l'épître aux Colossiens, l'apôtre Paul écrit : « Par lui (le Fils bien-aimé de Dieu) ont été *créées toutes choses*, les choses qui sont dans les cieux, et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles. » (Colossiens I, 16.) Et dans l'épître aux Hébreux, l'apôtre dit que le Fils soutient toutes choses par la parole de sa puissance. Non seulement il les a créées, mais il les maintient en existence ; sans Lui elles retourneraient au néant. Oh ! qu'elle est grande la gloire de Jésus !

Je ne vous parlerai pas au long des six jours durant lesquels la toute-puissance de la parole de Dieu disposa et arrangea tout sur la terre qui devait être l'habitation de l'homme. Palais magnifique, où rien ne manquait : un dôme d'azur pour couvrir cette riche demeure ; des eaux pour la rafraîchir et pour l'arroser ; des plantes diverses pour l'ornier et fournir à la nourriture du maître ; des lampes splendides pour l'éclairer ; des serviteurs nombreux pour tout animer, les uns pour le charmer par leurs concerts, les autres pour obéir aux ordres du roi de ce domaine et le servir. Quelles merveilles la création renferme ! Qu'il est grand et sage, Celui qui les a faites ! Nous pouvons bien, en les contemplant, dire avec le psalmiste : « Mon âme, bénis l'Éternel ! Éternel, mon Dieu, tu es merveilleusement grand ; tu es revêtu de majesté et de magnificence !... Que les œuvres sont nombreuses, ô Éternel ! tu les as toutes faites avec sagesse, et la terre est pleine de tes richesses. » (Psaume CIV, 1, 24.)

Lorsque le Créateur eut achevé son œuvre, de même qu'un ouvrier examine l'ouvrage qu'il a fait pour voir si rien ne manque, « Dieu vit tout ce qu'il

avait fait, et voici, cela était *très bon*. » Comment en eût-il été autrement ? Un Ouvrier divin ne saurait rien faire d'imparfait. Mais cette œuvre très bonne a été gâtée et ruinée par le péché de l'homme pour qui elle avait été faite, et qui a tout entraîné dans sa chute. Nous pouvons bien encore admirer la magnificence et les merveilles de la création, mais les traces du mal s'y font voir partout ; la douleur et la mort, la stérilité, les ronces, les épines, et bien d'autres choses attestent la chute, et, comme le dit l'apôtre Paul, « toute la création ensemble soupire, » en attendant la délivrance de la corruption à laquelle elle est assujettie. (Romains VIII, 19-22.)

Que doit devenir cette création gâtée par le péché de l'homme. Dieu veut-il la rétablir ? Une première fois, comme vous le savez, mes jeunes amis, la terre « corrompue devant Dieu, et pleine de violence, » par le fait de la méchanceté de l'homme (Genèse VI, 5, 11, 12), fut détruite par les eaux du déluge. C'est ce que rappelle l'apôtre Pierre : « Par la parole de Dieu, des cieux subsistaient jadis, et une terre tirée des eaux (voyez Genèse I, 2, 6-10) et subsistant au milieu des eaux, par lesquelles le monde d'alors fut détruit, étant submergé par de l'eau. » Et vous savez aussi qu'après le déluge, sur une terre pour ainsi dire nouvelle, les hommes ne se sont pas montrés meilleurs. La parole de Dieu ne nous dit pas que le monde s'améliorera ; au contraire, le mal ira croissant. Qu'arrivera-t-il donc ? Le même apôtre le dit : « Les cieux et la terre de maintenant sont réservés *par sa parole* pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies... Dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement. » (2 Pierre III, 5-7, 10.)

Voilà la fin de cette création si belle au commencement, où tout était très bon, mais que les péchés des hommes et toutes leurs iniquités et leurs crimes, ont souillée. Quand je dis cette création, vous comprenez, mes jeunes amis, que je ne parle que de ce qui nous en est présenté dans le premier chapitre de la Genèse, depuis le verset 6. C'est la terre des versets 1 et 2, mais arrangée par la parole de Dieu pour être le domaine de l'homme, et ce qui se rattache immédiatement à cette terre, le ciel atmosphérique, où volent les oiseaux et dont il est parlé au verset 8. Puisque la terre doit disparaître avec toutes les œuvres du génie et de la science de l'homme, qu'avons-nous à faire ? Ah ! mes jeunes amis, il faut nous attacher à Dieu et à sa parole qui demeure éternellement, et vivre en sainte conduite et piété.

Mais, mes chers jeunes amis, la parole de Dieu ne reste pas sur cet effrayant et solennel tableau de la dissolution de toutes les choses qui nous entourent. Elle nous annonce une *nouvelle création*. Dans le merveilleux livre de l'Apocalypse, le dernier de la Bible, nous lisons : « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel ; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux. » (Apocalypse XX, 11.) L'apôtre Pierre nous a dit comment aura lieu cette disparition du ciel et de la terre. Après cela, mes jeunes amis, vient le redoutable jugement des morts, la destruction des impies. (Lisez le même chapitre, versets 12 à 15.) Qui est, demanderez-vous, Celui qui est assis sur le trône de jugement ? C'est Jésus, à qui le Père a donné toute autorité de juger, Jésus, le Créateur, le Sauveur, mais le Juge aussi de ceux qui n'ont pas cru Dieu. Quel terrible moment pour eux. Il n'y a plus de salut possible. Ils sont jetés dans l'étang de feu et de soufre.



Mais après cela, Celui qui était assis sur le trône, dit : « Voici, je fais *toutes choses nouvelles*. » Et Jean vit « un nouveau ciel et une nouvelle terre, » terre bénie où le mal ne se trouvera plus, et où il ne pourra jamais entrer, car Satan aura été précipité dans l'étang de feu et de soufre d'où il ne pourra sortir ; terre heureuse, car Jean entendit « une grande voix venant du ciel et disant : Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées. » (Apocalypse XXI, 1-5.) Et ce sera, mes jeunes amis, pour l'éternité. Les desseins éternels de Dieu seront accomplis. L'apôtre Pierre aussi, après avoir parlé de la destruction des cieux et de la terre d'à présent, dit : « Selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. » (2 Pierre III, 13.)

Qu'elle sera belle, cette nouvelle création ornée par la glorieuse et ravissante et éternelle présence du Dieu qui est lumière et amour, qui habitera avec les hommes sauvés et prendra son plaisir en eux ! Quels fleuves de félicité pure et permanente couleront dans l'âme des rachetés ! Qui ne voudrait habiter sur cette terre heureuse, sous ce ciel sans nuage, semblable à celui d'un radieux matin ? (2 Samuel XXIII, 4.) Quels sont ceux qui jouiront de cet indicible bonheur ? Ce sont ceux, mes jeunes amis, qui, sur cette terre, ont cru Dieu, ont été justifiés par la foi en Lui, et ont été purifiés de leurs péchés par le sang de Jésus. Ceux-là appartiennent déjà à la nouvelle création, car il est dit : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses

vieilles sont passées ; voici toutes choses sont faites nouvelles. » (2 Corinthiens V, 17.) Le Seigneur les ressuscitera ou les changera, afin que, dans des corps incorruptibles, ils puissent vivre éternellement avec leur Dieu. Quelle perspective glorieuse ! A qui les saints devront-ils cette place bénie sur cette scène de bonheur ? A « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » (Jean I, 29), et qui pour cela a été immolé. (Apocalypse V, 6, 9.) Que le nom du Seigneur Jésus soit béni !

J'espère, mes jeunes amis, que nous nous retrouverons tous sur cette nouvelle terre et sous ce nouveau ciel, pour y adorer Dieu et y chanter les louanges de l'Agneau.



### Cantique

Je chanterai, Seigneur, tes œuvres magnifiques,  
Ton auguste pouvoir, ta suprême grandeur.  
Aux concerts de tes saints j'unirai les cantiques  
Que ton Esprit met en mon cœur.

Oh ! que du Tout-puissant la Parole est féconde !  
L'univers fut jadis l'ouvrage de sa voix.  
Il dit : les éléments, le ciel, la terre et l'onde  
Sortent du néant à la fois.

Ce monde passera : ce superbe édifice  
Un jour s'ébranlera jusqu'en ses fondements.  
Ta sagesse, ô mon Dieu ! ta bonté, ta justice,  
Subsisteront dans tous les temps.

Et tu promets, Seigneur, une terre nouvelle,  
Où, sous un ciel nouveau, ton peuple habitera ;  
Là, toujours avec Toi, d'une joie éternelle  
Ta présence le comblera.

« Jésus appela auprès de Lui un petit enfant »

La petite Elsie n'avait que quatre ans, et était très malade. « Si je ne vais pas mieux, » disait-elle, « et que je meure, j'irai au ciel, et quand je verrai Jésus, je Lui dirai : Tu as dit : Laissez venir à moi les petits enfants, et me voici. »

Et le Seigneur Jésus prit dans ses bras la petite Elsie, et la porta au ciel. Elle n'avait pas peur ; elle savait que Jésus l'aimait.

Petits enfants, êtes-vous venus à Jésus ? Il vous aime si tendrement ; il veut vous bénir et vous rendre heureux ; et si vous venez à Lui maintenant, il vous conduira aussi un jour, comme Elsie, dans la maison de son Père, où vous serez heureux éternellement.

Viens à Jésus, petit enfant !  
Si tu savais combien il t'aime !  
Viens dans ses bras, viens maintenant,  
Il te le dit Lui-même.



Réponses aux questions du mois de février

- 1<sup>o</sup> ÉLU : « Voici mon élu. » (Ésaïe XLII, 1 ; Matthieu XII, 18).
- 2<sup>o</sup> MESSIE : « Jusqu'au Messie. » (Daniel IX, 25.) « Nous avons trouvé le Messie. » (Jean I, 42.)
- 3<sup>o</sup> MÉDIATEUR : « Il y a un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus. » (1 Timothée II, 5.)
- 4<sup>o</sup> AVOCAT : « Nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste. » (1 Jean II, 1.)

- 5° NAZARÉEN (de Nazareth) : « Peut-il venir quelque chose de bon de *Nazareth* ? » (Jean I, 47 ; Matthieu II, 23.)
- 6° VICTIME : « Il s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice (ou victime) à Dieu. » (Éphésiens V, 2.)
- 7° ÉTOILE : « Je suis *l'étoile* brillante du matin. » (Apocalypse XXII, 16 ; 2 Pierre I, 19.)
- 8° LUMIÈRE : « La vraie *lumière* était celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme. » « Je suis la *lumière* du monde. » (Jean I, 9 ; VIII, 12.)
- EMMANUEL, c'est-à-dire DIEU AVEC NOUS.  
(Matthieu I, 23.)

### Questions pour le mois de mars

- 1° Le nom du disciple que Jésus aimait.
- 2° Le nom d'un roi de Juda qui fut malade des pieds.
- 3° Le nom d'un homme qui, à 85 ans, était aussi fort qu'à 40, et qui avait été fidèle à l'Éternel.
- 4° Le nom de la sœur de Ruth.
- 5° Le nom du faux dieu qui avait quatre cent cinquante prophètes.

Les initiales de ces noms lus dans l'ordre indiqué, forment le nom d'un patriarche. Dites de quelle personne les dernières lettres lues de bas en haut, forment le nom et quelle relation existait entre cette personne et la première ; et enfin, de quel homme les dernières lettres lues de haut en bas forment le nom, et quel était le caractère de cet homme. Indiquez les passages.

## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

---

HISTOIRE DE GUÉHAZI

---

(2 Rois V, 20-27.)

LA MÈRE. — L'histoire de Naaman est bien touchante et bien belle, n'est-ce pas, Sophie ? Elle nous montre la puissance, la bonté et la grâce de Dieu. Non seulement Naaman fut guéri de la lèpre, mais il abandonna ses idoles et se convertit à l'Éternel, le Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu. Mais nous avons maintenant à voir une triste histoire qui nous montre ce qu'est le méchant cœur de l'homme.

SOPHIE. — Je sais ce que tu veux dire, maman. C'est l'histoire de Guéhazi, le menteur.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; mais le mensonge ne fut pas le seul péché de ce malheureux Guéhazi. Il mentit pour commettre et pour essayer de cacher une autre mauvaise action. C'est, hélas ! ce que l'on voit souvent chez des enfants et même chez des grandes personnes. Tu te rappelles ce que fit Guéhazi, mais peux-tu me dire comment il fut conduit à agir comme il l'a fait ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il avait entendu Élisée refuser les présents que Naaman voulait lui faire, et il trouva que c'était bien dommage. Il avait vu l'or, et l'argent, et les beaux vêtements, et il se dit qu'il aimerait bien les avoir. Et alors il chercha comment il pourrait se les procurer.

LA MÈRE. — Était-ce une bonne pensée ? Et peux-tu me dire comment l'on appelle le désir du cœur pour les biens de ce monde ?

SOPHIE. — C'était mal, maman. Puisque son maître, l'homme de Dieu, avait refusé ces choses, Guéhazi avait tort de les vouloir. Je crois que ce mauvais désir du cœur s'appelle la convoitise.

LA MÈRE. — Tu as raison. En général, la convoitise est le désir d'une chose défendue, et elle se trouve dans le cœur de tout homme, et même du plus jeune enfant. Elle est la racine du péché. Lis dans l'épître de Jacques, chapitre I, aux versets 14 et 15.

SOPHIE (*lit.*) — « Mais chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise ; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort. » Oh ! maman, on voit bien cela dans l'histoire d'Ève (1). Elle convoita le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et elle désobéit à Dieu. Je me rappelle aussi qu'à la prise de Jéricho, Acan convoita un beau manteau, de l'or et de l'argent, et les prit, quoique ce fût défendu (2).

LA MÈRE. — Et dans ces deux cas, la mort fut le fruit du péché. Voyons maintenant ce que la parole de Dieu nous dit de Guéhazi. Lis toi-même au verset 20 de notre chapitre.

SOPHIE (*lit.*) — « Et Guéhazi, le jeune homme d'Élisée, homme de Dieu, dit : Voici, mon maître a épargné Naaman, ce Syrien, en ne prenant pas de sa main ce qu'il avait apporté ; l'Éternel est vivant, si je ne cours après lui, et si je ne prends de lui quelque chose. » Le jeune homme veut dire le serviteur, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tu peux remarquer comment l'Écriture mentionne le fait qu'il est le serviteur de l'homme de Dieu, pour faire ressortir

(1) Genèse III, 6. — (2) Josué VII, 21.

l'odieux de ce qu'il va commettre, lui qui avait eu sous les yeux l'exemple d'Élisée et avait entendu ses enseignements.

SOPHIE. — C'est que Guéhazi avait un cœur incrédule, n'est-ce pas? Et il aimait l'argent comme Judas (1).

LA MÈRE. — On le voit bien; et cependant il ose, pour ainsi dire, prendre l'Éternel à témoin de ce qu'il va faire. Et il semble aussi mépriser Naaman, qu'il appelle *ce Syrien*. Il pensait qu'un Israélite pouvait bien prendre quelque chose à un païen, à un homme des nations. Et enfin tu vois qu'il blâme son maître d'avoir épargné Naaman. Quel triste caractère montre Guéhazi! Que de mauvais sentiments ressortent de ses paroles! Maintenant que fera-t-il? Lis le verset 21.

SOPHIE (*lit.*) — « Et Guéhazi poursuivit Naaman : et Naaman vit qu'il courait après lui ; et il descendit de son char à sa rencontre, et lui dit : Tout va-t-il bien ? » Naaman n'était pas encore très loin, je suppose.

LA MÈRE. — Non ; il n'avait fait « qu'un bout de chemin, » est-il dit (2). Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à Guéhazi pour former son dessein. Les « mauvaises pensées » qui « viennent du cœur » (3) surgissent vite dans l'esprit et s'emparent de nous, si nous ne les repoussons pas. Guéhazi ne délibéra pas longtemps. L'action accompagna la pensée. Oh ! mon enfant, dès qu'une pensée de mal se présente, aie bien soin de la chasser, sans quoi elle conduit au péché en action.

SOPHIE. — Oui, maman. Je le désire, et je demande au Seigneur Jésus de m'en donner la force. Et en pensant à Lui, la mauvaise pensée s'en va (4). Naa-

(1) Jean XII, 6. — (2) Verset 19. — (3) Matthieu XV, 19.

(4) Jacques IV, 7, 8.

man était bien bon de descendre de son char pour aller à la rencontre de ce méchant Guéhazi.

LA MÈRE. — Il ne connaissait pas sa méchanceté, et honorait l'Éternel dans la personne du serviteur de l'homme de Dieu. Alors Guéhazi, qui avait mûri son mensonge, profita de la bienveillance du capitaine syrien. Il n'osait rien demander pour lui-même, mais il pensa que Naaman ne refuserait rien à Élisée. Lis maintenant le verset 22.

SOPHIE (*lit.*) — « Mon maître m'a envoyé, disant : Voici, dans ce moment, deux jeunes hommes d'entre les fils des prophètes sont venus vers moi, de la montagne d'Éphraïm ; donne-leur, je te prie, un talent d'argent et deux vêtements de rechange. » Quelle imagination, et quel tissu de choses fausses !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Son maître ne l'avait pas envoyé, et nul fils des prophètes n'était venu. Mais c'était bien inventé. Le prophète ne demandait rien pour lui-même ; c'était pour d'autres. Cela n'avait rien de contraire à son refus de prendre ce que Naaman lui avait offert. Mais tu as parlé d'imagination. On nomme ainsi la faculté de se représenter les choses, et aussi d'inventer. Mais il faut être bien en garde contre l'imagination qui se représente souvent des choses fausses, ou qui travestit les vraies, ou encore qui invente des choses contraires à la vérité, comme le fit Guéhazi. Toutes nos pensées, mon enfant, doivent être vraies (1), et être occupées de choses vraies. C'est un fait remarquable que la parole de Dieu ne mentionne l'imagination que sous un mauvais jour. Elle dit : « L'imagination des pensées du cœur de l'homme n'est que méchanceté en tout temps, » et « l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse » (2.)

(1) Philippiens IV, 8. — (2) Genèse VI, 5 ; VIII, 21.



Mais revenons à Guéhazi. Que lui dit Naaman ? Lis le verset 23.

SOPHIE (*lit.*) — « Et Naaman dit : Consens à prendre deux talents. Et il le pressa avec insistance, et il lia deux talents d'argent dans deux sacs, et deux vêtements de rechange, et il les donna à deux de ses jeunes hommes ; et ils les portèrent devant Guéhazi. » On voit, chère maman, que Naaman était tout heureux d'avoir fait quelque chose pour Élisée.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et Guéhazi alla ensuite cacher son bien mal acquis. Mais l'Éternel avait tout vu, et le moment du jugement était tout près pour le misérable menteur. Il congédia les serviteurs de Naaman, « et lui, il entra et se tint devant son maître, » comme si de rien n'était.

SOPHIE. — Comme il devait être mal à l'aise !

LA MÈRE. — Nous ne le savons pas, mais il le fut bientôt lorsqu'Élisée lui parla et lui dit : « D'où viens-tu, Guéhazi ? Et il dit : Ton serviteur n'a été nulle part ? »

SOPHIE. — C'est un nouveau mensonge, maman, et il le fait pour essayer de cacher sa faute. Et cela me rappelle celui de Cain, quand Dieu lui dit : « Où est Abel, ton frère ? » Il répond : « Je ne sais » (1). Et puis aussi les mensonges d'Ananias et de Sapphira (2), qui voulaient faire croire qu'ils donnaient tout leur bien.

LA MÈRE. — Ce sont, en effet, des exemples bien sérieux. Mais peux-tu me dire, Sophie, qui est le premier menteur, et quand fut prononcé le premier mensonge sur la terre ?

SOPHIE. — C'est le diable qui est menteur et le père du mensonge. Et il a menti en disant à Ève : « Vous ne mourrez point, » alors que Dieu avait dit le contraire (3).

(1) Genèse IV, 9. — (2) Actes V, 1-11.

(3) Genèse III, 4 ; Jean VIII, 44.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais que sont alors les menteurs ? Le Seigneur dit aux Juifs : « Vous avez pour père le diable, » parce qu'ils n'aimaient pas la vérité, mais écoutaient les mensonges du diable qui leur persuadait de ne pas écouter Jésus (1). Il nous est dit aussi : « Ne mentez point l'un à l'autre » (2) Dieu est un Dieu de vérité, il ne peut souffrir le mensonge : les lèvres menteuses lui sont en abomination (3). Aussi la parole de Dieu déclare que ceux qui font le mensonge n'entreront pas dans la cité céleste, et que « tous les menteurs auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre » (4).

SOPHIE. — C'est bien terrible, maman ! Oh ! comme je désire aimer la vérité et la dire toujours !

LA MÈRE. — En suivant Jésus, mon enfant, on hait le mensonge et on pratique la vérité. Lorsque Élisée eut entendu Guéhazi, il lui dit : « Mon cœur n'est-il pas allé, quand l'homme s'est retourné de dessus son char à ta rencontre ? » Comme le malheureux Guéhazi dut être confondu ! Dieu avait éclairé l'esprit du prophète, et celui-ci avait ainsi pu suivre le coupable et voir toutes ses actions !

SOPHIE. — C'est bien sérieux, maman, de savoir que Dieu voit tout ce que nous faisons, même dans l'obscurité et dans les endroits les plus secrets.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et même nos pensées Lui sont toutes connues. David exprime d'une manière admirable cette toute-science de Dieu. « Éternel, » dit-il, « tu m'as sondé, et tu m'as connu.... Où irai-je loin de ton Esprit ? et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà... Les ténèbres même ne sont pas obscures pour me cacher à toi » (5).

(1) Jean VIII, 43-45. — (2) Colossiens III, 9 ; Éphés. IV, 25.

(3) Prov. XII, 22. — (4) Apoc. XXI, 27 ; XXII, 15 ; XXI, 8.

(5) Psaume CXXXIX, 1-12.

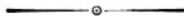
SOPHIE. — Guéhazi n'eut rien à répondre, je pense.

LA MÈRE. — Non. Élisée continua en lui dévoilant aussi le motif qui l'avait fait agir. « Est-ce le temps, » lui dit-il, « de prendre de l'argent, et de prendre des vêtements, et des oliviers, et des vignes, et du menu et du gros bétail, et des serviteurs et des servantes? » Guéhazi, au lieu de rester l'humble, mais heureux serviteur du prophète, avait voulu devenir riche, et occuper dans le monde une belle position. Ce n'était pas le temps de jouir de ces choses, quand le peuple de Dieu était dans un misérable état. D'ailleurs les richesses sont le plus souvent un fardeau et un piège. L'apôtre Paul nous donne à cet égard un salutaire enseignement. Lis dans 1 Timothée VI, les versets 9 et 10.

SOPHIE (*lit.*) — « Or ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent. »

LA MÈRE. — Et Paul nous dit aussi que « la piété avec le contentement d'esprit est un grand gain, et qu'ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits » (1). Guéhazi avait voulu devenir riche, et que lui arrive-t-il? Il entend cette terrible sentence sortir de la bouche d'Élisée : « La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à la semence pour toujours! » Voilà le châtement de sa convoitise et de ses mensonges; il le portera partout avec lui. Il est riche, mais lépreux, et tout le monde le voit et peut savoir comment il l'est devenu. A quoi lui servent ses richesses?

(1) 1 Timothée VI, 6-8.



## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### LE PAPISME

Je vous dirai encore quelques mots, mes jeunes amis, touchant le culte que l'église romaine rend à Marie. Le *Bréviaire* est un livre de dévotion à l'usage des prêtres, qui, chaque jour, doivent en lire une partie, en public comme en particulier, quand l'heure en est venue. Il renferme des Psaumes pour les différentes heures du jour, des fragments des Écritures, des prières adaptées aux fêtes des saints, l'office de Marie, etc. Les prêtres ne feraient-ils pas mieux de lire journalièrement et uniquement toutes les Écritures inspirées de Dieu, propres pour enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice, et rendre l'homme de Dieu accompli pour toute bonne œuvre? (2 Timothée III, 16, 17.) C'est ce que faisait Timothée, qui n'avait pas besoin de Bréviaire, et ne savait rien du culte de Marie, qu'il eût sans doute rejeté avec horreur comme une idolâtrie des plus coupables.

Or, voici une des exhortations que renferme le Bréviaire : « Quand se lève la tempête des épreuves et que tu es jeté contre les rochers des afflictions, regarde en haut vers l'étoile, invoque Marie. Quand tu es ballotté çà et là, sur les vagues de l'orgueil, de l'ambition, de la passion et de l'envie, regarde vers l'étoile, invoque Marie. Quand la colère, ou la cupidité, ou les désirs de la chair, troublent ton âme, regarde vers Marie. Si tu es tourmenté en voyant la grandeur de tes péchés, et plein d'effroi à la pensée du jugement, si tu commences à l'enfon-

cer dans l'océan de la tristesse et l'abîme du doute, pense à Marie. Dans les dangers, les difficultés, les doutes, pense à Marie, invoque Marie ! » Que devient Christ, le divin et souverain Intercesseur, le grand Souverain sacrificateur de la vraie profession chrétienne, Celui qui sympathise à nos infirmités, qui nous appelle ses amis, qui est avec nous au milieu des tribulations que nous rencontrons dans le monde ? L'église romaine le met de côté et le remplace par une créature, bénie sans doute, mais dont la parole de Dieu ne nous parle nulle part autrement que pour nous la montrer, sauvée par grâce, ignorante et faillible comme nous. Remarquez, mes jeunes amis, qu'après le premier chapitre des Actes, où elle est mentionnée comme se trouvant avec les disciples, Marie n'est plus jamais nommée dans la suite du Nouveau Testament. Il y a seul Médiateur, notre Avocat auprès du Père, notre Intercesseur tout puissant auprès de Dieu, et dont l'amour pour nous est immense et immuable. Il nous suffit. Dans les épreuves, les tentations, les difficultés et les dangers, c'est vers Lui, la vraie Étoile du matin, le vrai et seul refuge, qu'il faut regarder, Lui qu'il faut invoquer. Marie n'a rien fait pour nous, Lui a donné sa vie pour nous sauver.

Une des formes superstitieuses qui se rattache au culte de Marie, est le *Rosaire*. On nomme ainsi un cordon terminé par une croix, et dans lequel sont enfilés des grains ou perles de deux différentes grosseurs. Il y a quinze dizaines des plus petits grains, et, devant chaque dizaine, se trouve un plus gros grain. Ces grains, que l'on fait passer entre les doigts, servent à compter le nombre de prières que l'on a récitées. Aux gros grains, on récite un *Pater* (la prière que le Seigneur enseigna à ses disciples), aux petits grains on récite un *Ave Maria*, qui est la

salutation de l'ange à Marie. Les catholiques la rendent ainsi : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. » Comparez, mes jeunes amis, ces paroles avec Luc I, 28 et 30, et vous verrez tout de suite la différence entre la parole inspirée et la version que donne l'église romaine. A cette première partie de l'Ave Maria, elle ajoute : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort. » Mais vous savez que nous avons en Christ l'unique Sauveur des pécheurs, qu'en croyant en Lui nous possédons la vie éternelle, qu'ainsi nous sommes sauvés maintenant, et pour l'heure de notre mort, et pour l'éternité. Quelle différence entre la doctrine de Christ qui nous assure d'un salut parfait, actuel et éternel, et la doctrine de Rome qui laisse toujours dans le doute si l'on est sauvé. Elle veut que l'on ait recours à l'intercession d'une créature qui devait trouver grâce pour elle-même, et qui maintenant ne peut assurément rien pour nous, car, selon l'Écriture, Dieu ne lui a conféré aucune autorité, aucune puissance ! C'est le Seigneur Jésus à qui toute autorité a été donnée dans le ciel et sur la terre. (Matthieu XXVIII, 18.) C'est Lui qui tient les clefs de la mort et du hadès. (Apocalypse I, 18.) C'est Lui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira. (Apocalypse III, 7.)

Je vous ai dit ce qu'est le Rosaire. Le chapelet en est un abrégé. Il ne contient que cinq dizaines d'Ave Maria séparées par un Pater. A quoi servent le Rosaire et le chapelet ? A compter le nombre de prières que l'on a récitées à la suite l'une de l'autre. Répéter ainsi, avec ou sans attention, 150 Ave et 15 Pater, ou 50 Ave et 5 Pater ; dire ou répéter plusieurs fois

le Rosaire et le chapelet, constitue un acte méritoire aux yeux de Dieu, selon l'église romaine. Le prêtre l'impose comme pénitence, pour expier des fautes. On récite le Rosaire ou le chapelet, pour abrégier la durée des peines du purgatoire pour soi ou pour les autres. Nous ne trouvons rien de semblable dans l'Écriture ; ce sont des pratiques superstitieuses inventées par les hommes. Que dit le Seigneur ? « Quand vous priez, n'usez pas de *vaines redites*, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Ne leur ressemblez donc point. » (Matthieu VI, 7, 8.) « Comme ceux des nations, » dit Jésus. Cela ne vous rappelle-t-il pas les prêtres de Baal, qui, depuis le matin jusqu'à midi, répétaient : « O Baal, réponds-nous ! » (1 Rois XVIII, 26.) Et de nos jours, les pauvres Bouddhistes ignorants ont aussi leurs chapelets et même leurs moulins à prières ! Les prêtres romains imposent ces répétitions de prières pour expier des fautes, et la parole de Dieu nous dit simplement : « Si nous *confessons* nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. » (1 Jean I, 9.) Et il n'est question d'aucun rosaire, ni de répétition de prières. Nous venons à Dieu, nous Lui confessons (et non au prêtre) humblement nos péchés, et en vertu de l'œuvre parfaite de Christ, Dieu nous pardonne, et nous purifie. Quelle grâce précieuse !

Le Rosaire, comme nous le voyons, est consacré à la Vierge. L'église romaine a institué une fête du très Saint Rosaire, comme elle dit, et c'est toujours la Vierge qui y est glorifiée. Dans le service de cette fête, voici ce que nous lisons : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, nous qui célébrons ce jour de fête en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, » et ensuite. « O Dieu ! faites, nous vous en

prions, qu'honorant dans ces mystères le Saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils renferment, et nous obtenions ce qu'ils promettent. » Honorer un chapelet de grains, y voir des mystères à imiter, (et quels sont ces mystères !) associer les noms de Dieu et du Seigneur à l'idolâtrie envers une créature, n'est-ce pas une profanation ?

Si je vous dis au long ces choses, chers jeunes amis, c'est pour que vous sachiez bien ce qu'enseigne cette prétendue église apostolique qui prétend être la seule vraie, afin que vous soyez en garde contre ses séductions. « Enfants, gardez-vous des idoles, » disait l'apôtre Jean en terminant sa première épître. (I Jean V, 21.) Déjà le mal commençait ; l'Église se détournait de Jésus-Christ, le Dieu véritable et la vie éternelle (I Jean V, 20), et l'Esprit Saint avertissait solennellement les chrétiens, à l'égard de ce qui allait s'introduire dans l'Église et corrompre la vérité.



## Les noms sous lesquels Dieu se fait connaître dans sa Parole

Nous avons vu précédemment, mes jeunes amis, que Dieu se fait d'abord connaître à nous comme le Tout-puissant Créateur de toutes choses. Dans sa parole, il se révèle sous différents noms qui ont chacun une signification particulière, et nous disent ce qu'il est. Au premier chapitre de la Genèse où il est présenté comme le Créateur, il est nommé *Élohim*, que nous traduisons par le mot *Dieu*. Ce nom le désigne comme l'Être suprême. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce mot est pluriel dans la



langue originale, bien que le verbe qui s'y rapporte soit au singulier. Ainsi, au premier verset de la Genèse, c'est comme s'il y avait : « Au commencement *les dieux* créa ; » il y a la pluralité dans l'unité. Nous en verrons la raison. Quelquefois l'Écriture emploie le mot « *Éloah*, » qui est le singulier d'Élohim et qui est aussi traduit par l'expression Dieu. (Deutéronome XXXII, 15 ; Job III, 4.) On trouve aussi très souvent le mot *El*, qui veut dire « le Fort, » et que nous rendons également par le mot Dieu. Nous n'avons donc qu'un seul mot pour rendre ces trois expressions qui désignent l'Être suprême. Jacob, lorsqu'il dressa un autel près de Sichem, le nomme El-Élohé-Israël, c'est-à-dire Dieu, ou le Fort, le Dieu d'Israël. (Genèse XXXIII, 20.) Au commencement du Psaume I, nous avons aussi : « Le (Dieu) Fort, Dieu, l'Éternel, a parlé. » Nous ne pouvons douter que ces diverses expressions rendues par le mot Dieu n'aient chacune son application spéciale, bien que nous ne la voyions peut-être pas toujours. Ainsi, l'expression le Dieu *Fort* dans certains passages, est employée en rapport avec l'idée de secours, d'aide pour l'homme, par exemple : « Notre Dieu est un Dieu de salut, » ou « notre (Dieu) Fort est un (Dieu) Fort de salut » (Psaume LXVIII, 19, 20), ou en rapport avec l'idée de puissance, de force (même Psaume, verset 35.)

Élohim, Éloah, El, désignent donc l'Être suprême, Celui qui est au-dessus de toutes choses. Mais lorsque ce Dieu suprême entre en relation avec l'homme, il prend le nom de *Jéhovah* ou *Éternel*. C'est celui sous lequel nous le voyons si souvent désigné dans l'Ancien Testament. Vous remarquerez, mes jeunes amis, que dans le premier chapitre de la Genèse, nous ne trouvons que le mot « *Dieu*, » Élohim. Mais dès le verset 4 du second chapitre, et dans tout le

troisième, c'est toujours l'Éternel Dieu, Jéhovah Élohim. C'est le même Dieu, le Dieu créateur, que dans le premier chapitre ; mais comme dans le second chapitre, il est en relation avec l'homme qu'il a créé, il ajoute à son nom celui de Jéhovah, l'Éternel. Que signifie ce nom ? Ce n'est pas seulement qu'il a toujours existé et qu'il vit à jamais, mais ce nom exprime que Dieu ne change pas dans ses desseins, qu'il accomplit ce qu'il a résolu, et que, s'il a fait une promesse, il la tiendra. Dieu prend spécialement ce nom dans ses rapports avec le peuple d'Israël qu'il a choisi et avec lequel il a traité alliance. C'est sous ce nom qu'il veut être connu, adoré et servi par Israël, comme étant son Dieu. « Dieu dit à Moïse : Tu diras ainsi aux fils d'Israël : L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous ; c'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération. » (Exode III, 15, 16.) Et plus loin : « Dieu parla à Moïse, et lui dit : Je suis l'Éternel (Jéhovah). Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob, comme le Dieu (l'ort) Tout-puissant, mais je n'ai pas été connu d'eux par mon nom d'Éternel (Jéhovah). » (Exode VI, 2, 3.) Et dès lors, vous voyez fréquemment dans Moïse et les prophètes, lorsqu'ils s'adressent à Israël, l'expression : « L'Éternel, ton Dieu, » pour leur rappeler ses délivrances, sa fidélité, ce qu'ils sont pour Lui, et ce qu'ils Lui doivent.

Dans la Genèse, le nom d'Éternel est habituellement employé ; nous y lisons : « L'Éternel apparut, parla, bénit, etc., » mais c'est toujours dans ses relations avec les hommes que Dieu prend ce nom. Lorsqu'il paraît comme Dieu suprême, maître des créatures, il est nommé Élohim. Ainsi, en Genèse VI, 11, et d'autres passages de ce chapitre, nous lisons :

« La terre était corrompue devant Dieu ; » mais quand il s'agit de Noé, il est dit : « Noé trouva grâce devant l'Éternel. » (Verset 8.) Et au chapitre VII, au verset 16 : « Et ce qui entra, entra mâle et femelle, de toute chair, comme Dieu le lui avait commandé. » C'est le Dieu de la création. Mais ensuite, il est dit : « Et l'Éternel ferma la porte sur lui ; » c'est Dieu en relation avec Noé, l'homme juste, qui a trouvé grâce devant Lui. Un autre exemple remarquable de l'emploi bien distinct de ces deux termes, se trouve, mes jeunes amis, dans les Chroniques. Josaphat, dans la bataille à Ramoth de Galaad, est entouré par les Syriens qui le prennent pour le roi d'Israël. En danger de périr, « Josaphat cria, et l'Éternel le secourut ; et Dieu les porta à s'éloigner de lui. » (2 Chroniques XVIII, 31.) L'Éternel, c'est Dieu en relation avec son serviteur Josaphat ; Dieu, c'est Celui qui a puissance sur toutes ses créatures, et qui agit sur les Syriens pour les éloigner de Josaphat.

Je vous ai cité les paroles de l'Éternel qui dit à Moïse : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob, comme le Dieu Fort Tout-puissant (El-Shaddai), » c'est un troisième nom sous lequel Dieu s'est révélé aux patriarches. « Je suis le Dieu Fort Tout-puissant, » dit-il à Abraham, « marche devant ma face et sois parfait ; et je mettrai mon alliance entre moi et toi. » (Genèse XVII, 1, 2.) Isaac et Jacob connaissaient aussi Dieu sous ce nom. (Genèse XXVIII, 3 ; XXXV, 11 ; XLIII, 14.) A ces patriarches, qui marchaient dans une terre étrangère, isolés au milieu de nations idolâtres, Dieu disait ce qu'il était, le *Tout-puissant*, capable de les garder et de les protéger au milieu de tous les dangers qui les entouraient. N'était-ce pas bien précieux pour eux de se savoir sous l'aile du Tout-puissant ? (Psaume XCI, 1.) Ne voyons-nous pas en cela la bonté de Dieu ?

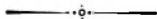
Ainsi les trois noms sous lesquels Dieu se révèle dans l'Ancien Testament, sont : *Élohim* (ou *Eloah* et *El*), c'est-à-dire *Dieu* ; puis *El Shaddai*, le *Dieu Fort Tout-puissant*, et *Jéhovah*, l'*Éternel*. Nous trouvons ces trois noms rappelés dans l'Apocalypse : « Nous le rendons grâces, Seigneur (ou Éternel), Dieu, Tout-puissant. » (Apocalypse XV, 3 ; XI, 17 ; I, 8 ; voyez 2 Corinthiens VI, 18.) Il y a encore un autre nom donné à Dieu dans l'Ancien Testament. C'est celui de *Très-haut*. C'est ainsi que l'on traduit le mot *Élion*. Il se trouve pour la première fois dans la Genèse (chapitre XIV, 18-22), et fréquemment dans les Psaumes. (Psaume XCI, 1 ; XLVI, 4 ; XLVII, 2 ; LXXXVII, 5.) Ce nom exprime surtout comment Dieu sera reconnu quand son règne sera établi sur la terre, dans les temps bienheureux du millénium. Alors il sera révééré de tous comme « le possesseur des cieux et de la terre. »

Le Nouveau Testament, mes jeunes amis, n'a pas plusieurs mots pour désigner Dieu. Mais il nous le fait connaître sous un nom bien doux pour le cœur, et qui nous fait pénétrer dans sa nature morale, dans ses affections. Ce nom est celui de *Père*. Sans doute qu'il est appelé ainsi comme Celui dont les créatures tirent leur origine. Ainsi Paul dit : « Il y a un seul Dieu et Père de tous » (Éphésiens IV, 6), et ailleurs : « Le Père des esprits. » (Hébreux XII, 9.) Ésaïe dit aussi : « Toi, Éternel, tu es notre Père » (LXIII, 16 ; LXIV, 8) ; mais ici, c'est Israël qui parle comme étant le peuple que Dieu a formé. Mais ce titre de Père a un sens plus profond et plus intime, et, dans ce sens, il ne se trouve que dans le Nouveau Testament. Dieu est le Père de Jésus-Christ, son Fils unique. C'est une relation éternelle qui existe entre Dieu le Père et Dieu le Fils. Il nous est dit que « la Parole était au commencement, que la Parole

était auprès de Dieu, et que cette Parole était Dieu. » (Jean I, 1.) Puis nous apprenons que cette Parole, qui devint chair, qui fut faite homme, est le *Fils unique*, Jésus-Christ, et que le Fils unique est dans le sein du Père. (Jean I, 14, 17, 18.) Mais Dieu est aussi le Père du Seigneur Jésus comme homme, né sur la terre de Marie. (Luc I, 32, 35.) Et c'est ainsi que Dieu est appelé le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Le Fils unique et bien-aimé du Père et qui est dans son sein, nous a fait connaître Dieu sous un nom et dans une relation que ni les patriarches, ni les prophètes, n'ont connus. La révélation de Dieu comme Père ne pouvait être donnée que par son Fils. Partout, et surtout dans l'évangile de Jean, Jésus, en parlant à Dieu ou en parlant de Lui, le nomme *Père*, ou *mon Père*. Dieu reste toujours Élohim, Jéhovah, El-Shaddaï, mais ce Dieu suprême, Tout-puissant, Éternel, nous le connaissons comme *Père*. Quel privilège, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Mais nous apprécions encore bien plus cette grâce, quand nous savons que le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ a voulu être aussi le Dieu et Père de tous ceux qui ont reçu son Fils unique et bien-aimé, c'est-à-dire qui ont cru en Lui. A ceux-là est échu le droit d'être « enfants de Dieu » (Jean I, 12), et par l'Esprit Saint, ils disent à Dieu « Abba, Père ! » (Romains VIII, 15, 16.) La première chose que fait notre adorable Sauveur, lorsqu'il est ressuscité, après avoir accompli la rédemption, c'est d'introduire ses chers disciples dans cette relation bénie d'enfants auprès du Père. « Va vers mes frères, » dit-il à Marie de Magdala, « et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean XX, 17.) *Père* est donc le nom que Dieu prend à l'égard de ceux qui croient en son Fils. Ils sont ses enfants, ils sont nés de Lui,

ils forment sa famille bien-aimée. C'est son nom de grâce, le nom chrétien de Dieu. En est-il un plus doux, un plus précieux ? Quel privilège, n'est-ce pas, mes jeunes amis, d'avoir Dieu pour son Père ? Que peut-on craindre alors ? On s'approche d'un père sans frayeur, on lui parle avec confiance. Avez-vous Dieu pour Père, mon cher jeune lecteur ? S'il en est ainsi, vous comprendrez le cri d'adoration de Jean : *« Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés ENFANTS DE DIEU. »* (1 Jean III, 1.)

Ainsi, chers jeunes amis, les patriarches connaissaient Dieu comme le Tout-puissant qui les gardait et devant la face duquel ils devaient marcher dans l'intégrité. Les Juifs, peuple terrestre, connaissaient Dieu comme l'Éternel, Celui qui est fidèle à accomplir ses promesses, et ils devaient Lui obéir. Les chrétiens, famille céleste, ont Dieu pour Père, et ils ont à être ses imitateurs comme de bien-aimés enfants, et à marcher dans l'amour, comme Christ, le Fils unique, y a marché. (Éphésiens V, 1, 2.) Quelle grâce et quelle précieuse relation ! Puissiez-vous tous, mes jeunes amis, vous trouver en haut dans la maison du Père, où Christ, son Fils, sera « premier-né entre plusieurs frères. » (Romains VIII, 29.)



### « Mon père donne ; il ne vend pas »

Une mère était étendue mourante sur son lit. Ses lèvres desséchées auraient eu besoin de quelque chose qui les rafraîchit. A ses côtés se tenait sa fille, une enfant encore, âgée d'environ quatorze ans. Soudain une pensée la frappa. « J'ai vu, se dit-elle, de si beaux raisins dans les serres royales. Je veux aller demander combien en coûterait une grappe. Oh ! si je pouvais seulement en avoir une grappe

pour ma pauvre maman ! » Elle se glissa en toute hâte hors de la maison, et arriva bientôt aux portes du palais. Mais là se tenait une sentinelle qui lui demanda ce qu'elle cherchait. « Je voudrais voir le roi, » dit l'enfant. « C'est impossible, » répondit le soldat. « Mais ma mère est mourante, » dit-elle en insistant. « Je ne puis laisser entrer personne, » répliqua la sentinelle. Pauvre enfant ! son cœur défaillit, et elle fondit en larmes. Que faire ?

Juste à ce moment, le fils du roi rentrait à cheval. Il la vit et touché de sa douleur, il en demanda la cause à la sentinelle. Se tournant alors vers l'enfant, il lui dit : « Que désirais-tu demander au roi ? » « Oh ! monsieur, » répondit-elle, « ma mère est mourante, et je voudrais savoir combien coûterait une grappe de raisins. Ma mère a si soif ! » Et les larmes recommencèrent à couler plus abondantes. Le prince lui dit de le suivre et la conduisit près d'une des vignes ; puis coupant de ses propres mains une belle grappe, il la donna à la jeune fille étonnée en lui disant : « *Mon père donne ; il ne vend pas.* »

Chers jeunes amis, nous ne pouvons ni mériter, ni acheter le salut. *Dieu donne et ne vend pas.* La vie éternelle est le DON de Dieu. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a DONNÉ son Fils pour mourir à votre place, et Paul dit : « Le Fils de Dieu m'a aimé, et s'est DONNÉ Lui-même pour moi. » Le prix auquel notre âme a été rachetée est le précieux sang de Christ. La jeune fille, tout étonnée qu'elle fût d'un don si gracieux, ne le refusa pas, mais le saisit avec joie. Et vous, mon jeune lecteur, ne voulez-vous pas prendre des mains du Fils de Dieu, du Fils du Très-haut, le don infiniment précieux du salut, de la vie éternelle ? Il vous l'offre en cet instant, sans argent, sans aucun prix, il est à vous, prenez-le seulement.

---

## Réponses aux questions du mois de mars

J E A N (Jean XXI, 20 et 24.)

A S A (2 Chroniques XVI, 12.)

C A L E B (Josué XIV, 10, 11.)

O R P A (Ruth I, 4.)

B A A L (1 Rois XVIII, 19.)

Jacob ; Laban, le beau-père de Jacob ; Nabal, l'homme dur et méchant dans ses actes. (1 Samuel XXV, 3.)

Orpa était la belle-sœur, et non la sœur de Ruth.

## Questions pour le mois d'avril

1° Quel a été le premier miracle opéré par le Seigneur Jésus, et quel a été le dernier ?

2° Dites un miracle qui est rapporté dans les quatre évangiles ?

3° Quel est le miracle qui apporta la guérison à dix hommes à la fois ?

4° Ces dix hommes témoignèrent-ils tous leur reconnaissance au Seigneur ?

5° A qui fut-il dit dans l'évangile de Luc : « Ta foi t'a guéris, va-t'en en paix » ?

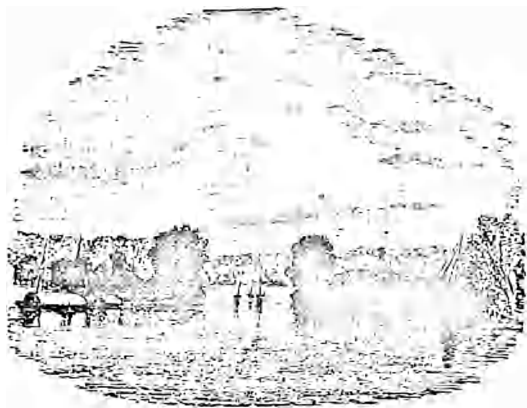
6° Et à quelle autre personne fut-il dit : « Ta foi t'a sauvé, va-t'en en paix » ?

7° Quelle différence voyez-vous entre ces deux personnes ?

---

J'ai été heureux de voir quelques nouveaux noms parmi ceux des jeunes amis qui ont répondu aux questions. Que le Seigneur vous donne à tous d'aimer toujours plus sa Parole !





## Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JORAM

---

LE FER QUI SURNAGE

---

(2 Rois VI, 1-7.)

LA MÈRE. — Nous retrouvons maintenant Élisée avec les fils des prophètes. Il avait été avec des rois (1), avec des gens riches (2), et le grand capitaine syrien, Naaman, l'avait honoré. Il aurait pu être riche en acceptant les présents de Naaman, mais Élisée préférait rester pauvre, tandis que le peuple de Dieu était dans un état misérable, et il aimait à se trouver avec les fils des prophètes, pauvres aussi.

SOPHIE. — Cela me rappelle le Seigneur Jésus. Il

(1) 2 Rois III. — (2) La Sunamite.

était pauvre aussi, puisqu'il n'avait pas un lieu où reposer sa tête (1), et il aimait à s'entourer de pauvres, car les apôtres n'étaient pas riches, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Le Seigneur Jésus, riche de toute la gloire du ciel et possédant toutes choses, a voulu, dans sa grâce, vivre dans la pauvreté pour nous, afin que par sa pauvreté nous fussions enrichis (2). Et ses disciples étaient des gens illettrés, du commun peuple (3). Il est né pauvre et aimait les pauvres. « Bienheureux, vous pauvres, » disait-il, « car à vous est le royaume de Dieu » (4). Cela ne veut pas dire qu'un riche ne puisse pas être sauvé (5), car toutes choses sont possibles à Dieu, et nous en avons un exemple dans l'eunuque éthiopien. Mais continuons notre histoire. Élisée se trouvait donc, non plus à Samarie, mais dans un endroit qui ne nous est pas nommé (6), et où il y avait des fils des prophètes. Ceux-ci étaient devenus nombreux, de sorte qu'il n'y avait plus assez de place pour eux dans le lieu où ils habitaient. Il fallait donc qu'ils en construisissent un autre ; mais ils ne voulaient rien faire sans l'assentiment d'Élisée qu'ils respectaient comme leur maître. Ils lui dirent donc : « Allons, s'il te plaît, jusqu'au Jourdain, et nous y prendrons chacun une pièce de bois, et nous y bâtirons un lieu pour y habiter. »

SOPHIE. — Je pense, maman, que leur maison devait être bien simple, si elle était seulement bâtie de pièces de bois.

LA MÈRE. — Ces pièces de bois étaient probable-

(1) Matthieu VIII, 20.

(2) 2 Corinthiens VIII, 9. — (3) Actes IV, 13.

(4) Luc VI, 20. — (5) Marc X, 24-27 ; Actes VIII, 26-39.

(6) C'était peut-être Guilgal qui n'était pas loin du Jourdain.

ment destinées uniquement à la charpente des planchers et du toit ; mais en tout cas, la demeure des fils des prophètes était en effet simple, comme leur vie ; elle était probablement bâtie en briques séchées au feu.

SOPHIE. — Élisée n'empêcha pas les fils des prophètes de se bâtir une nouvelle maison, je pense.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il leur dit : « Allez. »

SOPHIE. — Mais pourquoi désiraient-ils aller au Jourdain ? Ne pouvaient-ils pas se bâtir une maison où ils étaient ?

LA MÈRE. — Je pense qu'ils allaient au Jourdain pour se procurer du bois, parce que sur les bords du fleuve croissaient des arbres de différentes espèces qui devaient leur fournir les matériaux nécessaires à leur construction. Mais la permission d'Élisée ne leur suffisait pas. Ils désiraient que leur maître allât avec eux, et l'un d'eux lui dit : « Consens, je te prie, à venir avec les serviteurs. »

SOPHIE. — Eh bien, maman, je pense que c'était un bon désir. On est heureux d'être avec quelqu'un qui vous aime et qui peut vous aider et vous donner un bon conseil. Je suis toujours bien aise quand toi ou papa vous venez avec nous. On se sent ainsi plus en sécurité.

LA MÈRE. — Plût à Dieu, ma chère fille, que tous les enfants pensassent ainsi. Malheureusement il y en a beaucoup qui préfèrent rester loin de leurs parents, pour être indépendants et suivre leurs propres pensées. Ils sont en danger d'être entraînés dans bien des mauvaises choses.

SOPHIE. — Je suis sûre qu'Élisée, qui était si bon, ne refusa pas d'accompagner les fils des prophètes.

LA MÈRE. — Élisée, en effet, alla avec eux. Ils vinrent donc au Jourdain et se mirent à couper des arbres. L'un des fils des prophètes, trop pauvre

peut-être pour avoir une hache qui lui appartient, en avait emprunté une. Tandis qu'il abattait un arbre près du bord de la rivière, le fer de la hache se détacha du manche et tomba dans l'eau.

SOPHIE. — Pauvre homme ! C'est bien pénible de perdre une chose qui vous a été prêtée.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. C'est ce que ressent cet homme. L'eau était trop profonde pour qu'il pût y chercher le fer de hache, et comme c'était un honnête homme, il se lamentait d'avoir perdu ce qui ne lui appartenait pas. Comme fils de prophète et disciple d'Élisée, il savait que Dieu demande qu'on soit juste. Il y a malheureusement des enfants et même des grandes personnes qui ne se font pas grand souci de gâter ou de perdre ce qui leur a été confié. C'est montrer peu de délicatesse, et la parole de Dieu dit d'eux : « Le méchant emprunte, et ne rend pas » (1). Que pouvait faire ce pauvre homme ? Son travail était arrêté, et il lui faudrait payer le prix de la hache ! Mais heureusement Élisée était là, et combien l'homme devait être heureux qu'on eût prié le prophète de venir. Il alla donc dire sa peine à Élisée, et ajouta : « Hélas ! mon maître, il était emprunté. » Alors l'homme de Dieu dit : « Où est-il tombé ? » « Là, » dit l'homme, et il lui montra l'endroit. Et Élisée coupa un morceau de bois et le jeta dans l'eau.

SOPHIE. — Mais, maman, cela ne pouvait pas retirer le fer du fond de l'eau. Le bois est léger et surnage, et il n'attire pas le fer. Pourquoi Élisée fit-il cela ?

LA MÈRE. — Ne te rappelles-tu pas qu'Élisée jeta du sel dans une source malsaine et que les eaux furent assainies ; qu'il fit mettre de la farine dans

(1) Psaume XXXVII, 21.

la marmite empoisonnée, et que le potage fut rendu propre à être mangé ? (1)

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Et Moïse jeta aussi dans les eaux de Mara un bois que l'Éternel lui montra, et elles devinrent douces ; et le Seigneur Jésus mit un peu de boue sur les yeux de l'aveuglé, et lui dit d'aller se laver au réservoir de Siloé, et il devint voyant (2).

LA MÈRE. — Tu vois que, dans tous ces cas, Dieu emploie des moyens qui, par eux-mêmes, n'ont aucune vertu, mais par lesquels sa puissance se manifeste. C'est ainsi qu'il est dit qu'il « choisit les choses qui ne sont pas pour annuler celles qui sont » (3). La croix du Seigneur Jésus était un scandale pour les Juifs et une folie pour les Grecs (4). Comment, disaient-ils, un homme pendu au bois, subissant le supplice des esclaves, peut-il nous sauver ? Et cependant c'était la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu pour sauver ceux qui croyaient. De même un incrédule se serait moqué d'Élisée et aurait dit : « Comment un morceau de bois peut-il tirer du fond de l'eau un morceau de fer ? » Mais la puissance de Dieu était là, et le morceau de fer monta à la surface, et surnagea. Rien n'est impossible à Dieu. Il a fait le fer plus lourd que l'eau et le bois plus léger ; mais quand il veut, il peut rendre le fer aussi léger que le bois. Apprenons à connaître sa puissance et gardons-nous de la limiter. Élisée dit à l'homme : « Enlève le fer. » Et il étendit sa main et le prit.

SOPHIE. — Il dut être bien joyeux et bien reconnaissant envers Élisée. Quel bonheur que le prophète fût avec eux !

(1) 2 Rois II, 21 ; IV, 41.

(2) Exode XV, 25 ; Jean IX, 6, 7.

(3) 1 Corinthiens I, 28.

(4) 1 Corinthiens I, 21-24.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Et ne croyons pas qu'il en soit autrement aujourd'hui. Nous n'avons pas de prophète, il est vrai, mais le Seigneur est avec nous et toujours prêt à nous aider, quand nous nous adressons à Lui. Même si nous avons perdu quelque chose, nous pouvons Lui demander de nous le faire retrouver, et il y a bien des exemples qui nous montrent qu'il trouve bon d'exaucer la prière faite simplement et avec foi. C'est une grande consolation, mon enfant, de savoir que le Dieu Tout-puissant nous aime, qu'il entend nos prières, et que nous pouvons Lui confier tout, nos petits comme nos grands sujets de trouble. « Ne vous inquiétez de rien, » dit Paul, « mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu » (1).

SOPHIE. — Et même une enfant comme moi peut parler ainsi au Seigneur? Et je puis Lui demander de me donner d'être sage, appliquée à mes devoirs, et si quelque chose m'inquiète et me tourmente, je puis le Lui dire? Quel bonheur pour moi!

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Le bon Berger prend soin de ses agneaux comme de ses brebis. Cette histoire nous a montré la bonté du Seigneur envers un pauvre homme, et nous a fait voir que nous pouvons recourir à Lui dans tous nos besoins. Mais nous y trouvons aussi comme une similitude de la manière dont le Sauveur agit envers les pauvres pécheurs. Ceux-ci sont semblables à ce morceau de fer qui est descendu au plus profond des eaux du Jourdain. Ces eaux représentent la mort. Le poids de nos péchés nous a fait enfoncer dans la misère, les ténèbres et la mort. Nous étions perdus tout comme ce fer l'était pour l'homme qui l'avait emprunté, et nous n'avions absolument aucune force (2)

(1) Philippiens IV, 6. — (2) Romains V, 6.

pour nous tirer de ce triste état. Alors Christ est mort pour nous, et il nous fait sortir du puits de la destruction (1), comme la Parole nomme l'abîme où le péché nous a plongés. Il est descendu dans les eaux profondes de la douleur et de la mort, afin de nous sauver, et de nous amener de la mort à la vie et des ténèbres à la lumière. Et qu'est-ce qui l'a porté à faire cela ?

SOPHIE. — Ah ! maman, c'est parce qu'il nous aimait.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et nous pouvons dire : « Le Fils de Dieu m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi » (2).

Ta mort a payé ma dette ;  
 Cher Sauveur ! c'est à ce prix  
 Qu'avec Dieu ma paix est faite,  
 Que le salut m'est acquis.  
 Oui, par ton amer calice,  
 Par ton sanglant sacrifice,  
 Je reçois un plein pardon,  
 De l'amour précieux don.

---

### Dieu, sa nature et ses attributs

La dernière fois, mes jeunes amis, nous avons vu les principales expressions par lesquelles Dieu se désigne Lui-même dans sa Parole. Elles nous font connaître, il est vrai, quelque chose de Lui et de ses relations avec la création et en particulier avec les hommes, mais ne nous disent pas tout ce qu'il est. Or, voici ce que le saint Livre nous apprend encore à cet égard.

(1) Psaume I.V, 23 ; Ésaïe XXXVIII, 17.

(2) Galates II, 20.

D'abord, vous savez que la Bible proclame partout l'unité de Dieu, et la simple raison nous dit aussi qu'il ne saurait y avoir plusieurs Dieux. Mais comme l'idolâtrie s'était répandue sur la terre bientôt après le déluge (1), Dieu se choisit un homme, Abraham, dont les descendants, le peuple d'Israël, devaient conserver sa connaissance et être dépositaires de ses oracles. (Romains III, 2.) Israël était son peuple, et Lui, le seul vrai Dieu, était l'Éternel, son Dieu. Il a soin constamment de le leur rappeler, en les mettant en garde contre l'idolâtrie. « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel... Cela t'a été montré (les prodiges en Égypte), afin que tu connusses que l'Éternel est Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. » (Deutéronome VI, 4 ; IV, 34, 35.) Les prophètes le répètent souvent aux Israélites toujours enclins au culte des idoles (Psaume LXXXVI, 10 ; Ésaïe XLIV, 6, 8 ; XLVI, 9), et le Nouveau Testament nous dit aussi : « Il y a un seul Dieu. » (1 Timothée II, 5 ; 1 Corinthiens VIII, 4.)

Ce Dieu unique, mes enfants, *existe par Lui-même*. Qui l'aurait créé, Lui, le Créateur de toutes choses ? Il existe de toute éternité, et il vit aux siècles des siècles. (Apocalypse IV, 10.) C'est ce que veut dire le nom qu'il prend en parlant à Moïse : « Et Dieu dit à Moïse : JE SUIS CELUI QUI SUIS. Et il dit : Tu diras ainsi aux fils d'Israël : JE SUIS m'a envoyé vers vous. » (Exode III, 14.) Et c'est aussi ce que signifie l'expression : « Je suis le premier, et je suis le dernier. » (Ésaïe XLIV, 6.)

L'Écriture nous apprend aussi ce que Dieu est dans sa nature. « Dieu est esprit, » dit le Seigneur Jésus. (Jean IV, 24.) Cela signifie qu'il est absolument

(1) Les ancêtres d'Abraham étaient des idolâtres, comme le rappelle Josué, chapitre XXIV, 2.



distinct et séparé de la matière qui a été créée par Lui. Si la Bible nous parle de son bras, de sa main, de son oreille, de ses yeux, ce sont des figures destinées à nous faire comprendre qu'il agit, qu'il entend, qu'il voit et connaît. « Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point ? Celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point ? » dit le psalmiste. (Psaume XCIV, 9.)

Dieu possède des attributs ou perfections qui appartiennent à Lui seul, qui le caractérisent comme Dieu. Ce sont comme les divers rayons de sa gloire par rapport à la créature. La Bible les proclame souvent, et en nous montrant la grandeur de Dieu, nous invite à l'adorer. « Mon âme, bénis l'Éternel ! Éternel, mon Dieu, tu es merveilleusement grand, tu es revêtu de majesté et de magnificence ! » Telle est l'exclamation du roi David. (Psaume CIV, 1.)

Cette grandeur de Dieu nous est manifestée en ce qu'il est *infini* dans tout ce qui constitue son Être. Il n'y a aucunes bornes qui puissent le limiter. Je vous ai déjà dit qu'il est infini dans son existence : Il a été et sera toujours. Son *intelligence* aussi est infinie. « Notre Seigneur est grand et d'une grande puissance ; son intelligence est sans bornes. » (Psaume CXLVII, 5.) « On ne sonde pas son intelligence, » dit aussi Ésaïe. (Ésaïe XL, 28.) Combien le plus vaste génie humain est borné vis-à-vis de Dieu ! L'apôtre Paul, en présence de cette intelligence et de cette sagesse infinies, s'écrit : « O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables ! Qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui a été son conseiller ? » (Romains XI, 33.)

A cette intelligence et à cette sagesse sans bornes, se joignent la *toute-science* et la *toute-présence*. Rien n'échappe à sa connaissance, parce qu'il est partout, et sonde tout. C'est ce que décrit le psal-

miste d'une manière saisissante : « Éternel ! » dit-il, « tu m'as sondé, et tu m'as connu. Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée ; tu connais mon sentier et mon coucher, et tu es au fait de toutes mes voies. Car la parole n'est pas encore sur ma langue, que voilà, ô Éternel ! tu la connais tout entière. » Voilà la toute-science divine. Puis David continue : « Où irai-je loin de ton Esprit ? et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, si je fais ma demeure au bout de la mer, là aussi la main me conduira et ta droite me saisira. Et si je dis : Au moins les ténèbres m'envelopperont, — alors la nuit est lumière autour de moi. Les ténèbres même ne sont pas obscures pour me cacher à toi, et la nuit resplendit comme le jour, l'obscurité est comme la lumière. » (Psaume CXXXIX, 1-12.) Voilà la toute-présence de Dieu ! N'est-ce pas une chose solennelle de se dire : « Partout et toujours, Dieu me voit et *sait* tout ce que je pense, dis, ou fais » ? Pensez-y, mes enfants : *Toutes choses* sont nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire. » (Hébreux IV, 13.) Et si vous êtes tentés de faire une chose défendue ou condamnable, dans la pensée que personne n'est là, dites-vous : « *Dieu me voit.* » Et si quelque mauvais sentiment ou quelque mauvaise pensée se présente à vous, dites encore : « *Dieu le sait,* » et chassez-les, ces sentiments et ces pensées.

Comme nous l'avons vu aussi, la *toute-puissance* appartient à Dieu : Le Tout-puissant est un des noms qu'il prend. La création est un acte de la toute-puissance divine, la résurrection du Seigneur Jésus en est un autre. (Éphésiens I, 19, 20.) De même que sa toute-puissance a tiré toutes choses du néant,

cette même puissance a détruit la terre par un déluge, et à la fin, anéantira le système actuel de la terre et du ciel pour créer un nouveau ciel et une nouvelle terre. (2 Pierre III, 5-7, 10, 13.) Les miracles sont des actes de cette puissance souveraine. Elle s'est ainsi manifestée autrefois en Égypte quand Dieu a frappé de plaies le Pharaon et son peuple ; quand l'Éternel a fait passer Israël à travers la mer Rouge et l'a nourri de la manne durant 40 ans au désert. La toute-puissance du Fils de Dieu, toute-puissance en bonté, guérissait les malades, nettoyait les lépreux, ressuscitait les morts. Et maintenant, mes enfants, la toute-puissance divine accomplit le plus grand des miracles en convertissant et sauvant les pécheurs. C'est la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts, qui nous vivifie avec Christ, nous ressuscite avec Lui, et nous fait asseoir en Lui dans les lieux célestes. C'est elle qui nous arrache au pouvoir de Satan, et nous transporte dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu. (Éphésiens II, 1-6 ; Colossiens I, 13.) Quel bonheur que Dieu veuille exercer ainsi sa toute-puissance en amour et en grâce envers nous, pour nous sauver et nous donner une place près de Lui avec son Fils bien-aimé ! Avez-vous éprouvé les effets de cette puissance, mes enfants ?

Le Dieu infini en intelligence, en science et en puissance, l'est aussi en *sagesse*, la sagesse que j'ai mentionnée en parlant de son intelligence. Cette sagesse suprême provient de la connaissance parfaite qu'il a de toutes choses. Embrassant la fin dès le commencement (Ésaïe XLVI, 10), il ordonne et règle tout avec mesure, il met chaque chose, chaque être à sa place, selon ses relations avec Lui-même et avec les autres êtres, et dirige tout d'une manière parfaite pour atteindre les fins qu'il s'est proposées.

« L'Éternel des armées, » dit Ésaïe, « se montre merveilleux en conseil, et grand en sagesse. » (Ésaïe XXVIII, 29.) Il est le seul sage (Romains XVI, 2), et sa sagesse est manifestée, non seulement dans la création, comme le dit le psalmiste : « Que tes œuvres sont nombreuses, ô Éternel ! Tu les as toutes faites avec sagesse. » (Psaume CIV, 24.) « C'est Lui qui a fait la terre par sa puissance, qui a établi le monde par sa sagesse, et qui, par son intelligence, a étendu les cieux » (Jérémie X, 12) ; mais elle se montre dans ses voies envers Israël, comme l'apôtre nous l'apprend en Romains XI, où il montre qu'enfin « tout Israël sera sauvé. » (Verset 26.) Elle éclate d'une manière magnifique et qui confond la sagesse du monde, dans l'œuvre du salut accomplie par Christ crucifié (I Corinthiens I, 20-24), et « la sagesse si diverse de Dieu est maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée (l'Église) » (Éphésiens III, 10), qui se compose de tous les croyants, Juifs ou gentils, réunis en un, sur le même pied de bénédiction, depuis la Pentecôte jusqu'au retour du Seigneur. C'est cette sagesse aussi, mes enfants, qui dirige et conduit toutes choses et les fait travailler pour le bien de ceux qui aiment Dieu. (Romains VIII, 28.) Quelle tranquillité l'on éprouve quand on sait que tout est conduit par un Dieu tout sage et tout bon !

La parole de Dieu nous fait connaître d'autres attributs essentiels de Dieu. Elle nous dit qu'il est le *Même*, c'est-à-dire qu'il est *immuable*, ne changeant ni dans son Être, ni dans ses desseins. « Moi, je suis le Même, » dit l'Éternel. (Ésaïe XLIII, 13.) « Tu as jadis fondé la terre, » dit le psalmiste, « et les cieux sont l'ouvrage de tes mains ; eux ils périront, mais toi tu subsisteras ; et ils vieilliront tous comme un

vêtement ; tu les changeras comme un habit, et ils seront changés ; mais toi, tu es le Même, et les années ne finiront pas. » (l'saume CII, 25-27.) C'est pourquoi il nous est dit : « Dieu n'est pas un homme pour mentir, ni un fils d'homme pour se repentir : aura-t-il dit, et ne le fera-t-il pas ? aura-t-il parlé, et ne l'accomplira-t-il pas ? » (Nombres XXIII, 19.) Et encore : « Les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir. » (Romains XI, 29.) Nous lisons aussi que Dieu est « le Père des lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement. » (Jacques I, 17.) N'est-ce pas une grande sécurité pour celui qui croit au Seigneur, de savoir que Dieu ne peut changer dans ses desseins de grâce ? Mais ce qu'il a décrété contre le pécheur rebelle s'exécutera avec la même certitude.

Dieu, qui est esprit, est aussi nommé le Dieu *invisible*. C'est ce que déclarent maints passages : « Personne ne vit jamais Dieu. » (Jean I, 18 ; 1 Jean IV, 12.) « Christ est l'image du Dieu invisible. » (Colossiens I, 15 ; 1 Timothée I, 17.) « Lui qui seul possède l'immortalité, qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir. » (1 Timothée VI, 14.) Mais cela ne veut pas seulement dire que les yeux de notre corps ne peuvent pas le voir ; cela signifie que nous ne pouvons le voir des yeux de l'âme, c'est-à-dire le connaître, à moins qu'il ne se révèle. Et béni soit-il, il s'est révélé par Jésus-Christ, son Fils bien-aimé : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. » (Jean I, 18.) Toute grâce, mes enfants, nous vient par notre adorable Sauveur.



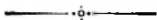
## Toute science de Dieu

Dieu fort et grand ! tu vois toute ma vie ;  
 Tu m'as connu, tu m'as sondé des cieux.  
 Où puis-je fuir ta science infinie ?  
 Toi, juste et saint, tu me suis en tous lieux.

Soit que je marche ou soit que je m'arrête,  
 Voici, Seigneur ! tu te tiens près de moi ;  
 Et pour parler quand ma langue s'apprête,  
 Tout mon dessein est déjà devant Toi.

Partout, ô Dieu ! dans les cieux, sur la terre,  
 Durant le jour ou dans l'obscurité,  
 Ton œil me voit : pour Toi tout est lumière,  
 Tu remplis tout de ta vive clarté.

Ah ! donne-moi, dans ta présence sainte,  
 De rester pur, fuyant l'iniquité,  
 Marchant sans cesse, ô Seigneur, dans ta crainte,  
 Fortifié par ta tendre bonté.



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

---

### LE PAPISME

L'Église romaine ne s'est pas contentée d'établir Marie comme Reine du ciel, des anges, des patriarches, des prophètes et des saints, comme Avocat et Médiatrice souveraine auprès du Père et du Fils, elle a rempli le ciel d'une foule d'autres médiateurs. Ce sont des hommes qu'elle nomme les saints, qu'elle invoque et qu'elle prie, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour les hommes ; et elle a fait des anges même, et particulièrement de l'archange Michel, des intercesseurs et des objets de culte.

L'invocation des saints a son origine dans la vénération dont, au commencement, on entourait la mémoire de ceux qui avaient rendu un fidèle témoignage pour Christ et qui avaient souffert pour son nom. Mais à mesure que l'ignorance des Écritures et des vérités qu'elle renferme, s'accroissait, et que la superstition prenait le dessus, de la vénération on passa à l'idée que ces saints qui, sur la terre, avaient eu par leurs prières une grande puissance auprès de Dieu (1), devaient l'avoir conservée après leur mort. On en fit donc des intercesseurs dans le ciel. On pensa qu'ayant été des êtres humains comme nous sur la terre, ils comprendraient mieux nos luttes, nos combats et nos peines, que l'on éprouverait moins de crainte et plus de hardiesse à s'approcher d'eux, et que d'ailleurs, à cause de leurs mérites, le Seigneur se laisserait plus aisément fléchir par eux.

À la tête de ces saints se trouvent naturellement les apôtres, spécialement Pierre et Paul, mais surtout Pierre, que l'église romaine considère comme le premier pape ; puis Jean Baptiste comme précurseur du Seigneur. Dans l'office de la fête de Jean Baptiste, l'église romaine applique à ce saint les paroles d'Ésaïe qui annoncent la venue du Sauveur (Ésaïe XLIX, 1-6) (2), tordant ainsi les Écritures. Ensuite vient Joseph, l'époux de Marie, que l'on vénère comme le patron de l'église universelle, et auquel on applique les bénédictions appelées par le patriarche Jacob sur la tête de son fils Joseph (Genèse

(1) Cela est vrai ; la prière fervente du juste peut beaucoup ; mais c'est sur la terre. (Jacques V, 15.)

(2) « Le Seigneur m'a appelé avant ma naissance ; il s'est souvenu de mon nom lorsque j'étais encore dans le sein de ma mère, etc. » Je cite d'après la version catholique.

XLIX, 22-26) (1), jouant ainsi sur la ressemblance des noms et induisant les âmes doublement en erreur. Après ceux-là viennent les martyrs, les Pères, les ermites comme Antoine dont nous avons parlé, et ensuite une multitude de saints que nomment des légendes plus ou moins authentiques, quelques-uns n'ayant peut-être jamais existé. Ces légendes sont remplies de soi-disant miracles opérés par les saints dont elles parlent. A cela, il faut ajouter les hommes et les femmes d'une époque plus récente, qui, ayant mené une vie pieuse et opéré, affirme-t-on, des miracles, ont été d'abord béatifiés, puis canonisés, c'est-à-dire déclarés saints par le pape, et placés dans le ciel comme des intercesseurs auxquels on peut s'adresser, et que l'on peut prendre pour patrons.

De bonne heure on plaça des édifices religieux, églises et chapelles, sous l'invocation de tel ou tel saint. On prétendit que des reliques de celui dont l'édifice portait le nom, se trouvaient là, souvent que son corps était sous le maître-autel, et que des miracles s'y opéraient (2), et cela amenait, dans ces lieux vénérés, une multitude de pèlerins qui s'y rendaient, soit pour être guéris, soit pour obtenir de l'intercession du saint quelque bénédiction, soit pour acquérir, en vertu de ces pèlerinages fatigants et coûteux, des mérites auprès de Dieu. Nécessairement ces pèlerinages étaient pour ceux qui desser-

(1) Entre autres celles-ci : « Ceux qui portaient des dards l'ont irrité, l'ont insulté, lui ont porté envie... Le Tout-puissant le comblera de bénédictions... que ces bénédictions se répandent sur la tête de Joseph. » Sur la façade d'églises catholiques dédiées à St-Joseph, on lit : « Allez à Joseph, » paroles que le Pharaon adressait aux Egyptiens, et que l'on détourne de leur vrai sens pour les appliquer à l'époux de Marie.

(2) L'ancien historien, Grégoire de Tours (dans le 6<sup>me</sup> siècle), est rempli de ces récits légendaires de miracles.



vaient les lieux de culte et pour les habitants des endroits où ils se trouvaient, une source de gains d'autant plus considérable que la réputation du saint était grande et les pèlerins plus nombreux. De là des trafics honteux, et une rivalité entre les lieux de pèlerinage, une sorte de concurrence à qui aurait le plus de pèlerins. Ne croyons pas que, dans nos temps plus éclairés, ces superstitions aient cessé. Qui ne connaît les pèlerinages à Lourdes, provoqués par de prétendues apparitions de la Vierge à une jeune fille en 1858 ; à Einsiedlen, en Suisse, où l'on affirme avoir une image miraculeuse de la Vierge ; à Notre Dame de Lorette, en Italie, où l'on montre la maison de la Vierge et la chambre qu'elle occupait quand l'ange vint lui annoncer la naissance du Sauveur, le tout transporté par les anges à Lorette, petite ville des environs d'Ancône ; à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne, le plus célèbre des lieux de pèlerinage, après Rome et Jérusalem : on prétend que l'apôtre Jacques y fut enterré ? Que de choses l'ennemi du Seigneur et des âmes a mises au cœur des hommes pour les détourner de Christ, de son œuvre, et du culte en esprit et en vérité !

Les saints ne sont pas seulement des intercesseurs généraux, pour ainsi dire. Bien que chacun puisse s'adresser à eux, chaque bourg, chaque ville, chaque contrée, chaque royaume a son patron spécial, là où domine l'église romaine. Bien plus, tout vrai catholique veut avoir pour patron le saint dont il porte le nom et l'on choisit celui dont la fête tombe sur le jour de naissance de la personne.

Les saints sont en si grand nombre qu'afin de n'en oublier aucun et afin d'obtenir de tous, connus ou inconnus, la faveur de leur intercession, l'église romaine a institué une fête de tous les saints (le 1<sup>er</sup> novembre).

Au culte rendu aux saints, il faut ajouter l'invocation des anges. Les litanies des saints disent entre autres : Saint-Michel, Saint-Gabriel, Saint-Raphaël, saints anges et archanges, priez pour nous. De plus chaque personne a son « bon ange, » au dire de l'église romaine. Ainsi, dans une prière que les fidèles sont invités à répéter, il est dit : « Ange du ciel, mon fidèle et charitable guide, obtenez-moi d'être si fidèle à vos instructions et de régler si bien tous mes pas, que je ne m'écarte en rien des commandements de mon Dieu. » Et quant au saint patron, voici la prière qu'on lui adresse : « Grand saint dont j'ai l'honneur de porter le nom, protégez-moi, priez pour moi, afin que je puisse servir Dieu comme vous sur la terre, et le glorifier éternellement avec vous dans le ciel. » La confession des péchés ne s'adresse pas à Dieu seulement, mais « à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à Saint Michel archange, à Saint Jean Baptiste, aux apôtres Saint Pierre et Saint Paul, et à tous les saints, » et on les supplie d'intercéder auprès du Seigneur Dieu pour le pardon des péchés.

Trouvons-nous dans l'Écriture des passages qui puissent justifier ce culte rendu à des créatures ? Non, aucun. Le Seigneur nous dit bien, pour montrer l'intérêt que le Père prend aux petits enfants et les soins qu'il a pour eux, que leurs anges voient sans cesse sa face dans les cieux. (Matthieu XVIII, 10.) Mais cela signifie-t-il qu'il faut invoquer ces anges ? Nullement. « Les anges sont des esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut. » (Hébreux I, 14.) Cela veut-il dire que nous devons nous adresser à eux ? Pas du tout ; au contraire, l'apôtre Paul dit, en parlant de certains docteurs qui, déjà de son temps, induisaient les fidèles en erreur : « Quo per-

sonne ne vous fruste du prix du combat, faisant sa volonté propre dans l'humilité et *dans le culte des anges*, s'ingérant dans les choses qu'il n'a pas vues. » (Colossiens II, 18.) C'était une fausse humilité qui prétendait n'oser pas s'approcher de Dieu, et s'adressait aux anges. Mais l'apôtre dit au contraire à ces hommes qu'ils sont enflés d'un vain orgueil et suivent leurs propres pensées, et qu'ils ne tiennent pas ferme le Chef, c'est-à-dire Christ. (Colossiens II, 19.) Nous avons tout en Christ, Christ suffit pleinement. Il nous a sauvés, par Lui nous nous approchons de Dieu ; nous n'avons besoin d'aucun autre. La Vierge Marie et les saints, les vrais saints qui sont délogés, sont dans le repos près de Lui, en attendant la résurrection. Ils n'ont et ne peuvent avoir cette toute-connaissance qui serait nécessaire pour entendre tous ceux qui les invoquent, et qui n'appartient qu'à Dieu, et par conséquent ils n'entendent aucune prière. Celles qu'on leur adresse ne sont qu'un vain son. Les anges sont occupés de leur service, comme nous le voyons dans l'Apocalypse, et quand Jean se prosterne et veut adorer l'ange qui lui avait montré les merveilleuses choses de Dieu, l'ange repousse cet hommage et lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service... rends hommage à Dieu. » (Apocalypse XIX, 10 ; XXII, 8, 9.)

Et s'il s'agit des saints, rappelons-nous que, quand Corneille vient recevoir Pierre, et qu'il se jette à ses pieds pour lui rendre hommage, l'apôtre le relève en lui disant : « Lève-toi, moi aussi je suis un homme. » (Actes X, 25, 26.) Cela ne suffit-il pas pour juger et condamner l'invocation des saints et des anges ? Assurément. A Dieu seul, et au Seigneur Jésus-Christ, appartiennent la gloire, et l'honneur, et la force, et toute adoration !

---

## Réponses aux questions du mois d'avril

1° Le premier miracle de Jésus est le changement de l'eau en vin à Cana. « Jésus fit ce commencement de ses miracles à Cana de Galilée. » (Jean II, 11.)

Le dernier miracle de Jésus est la guérison de l'oreille de Malchus. (Luc XXII, 51 ; Jean XVIII, 10.)

2° La multiplication des pains est rapportée dans les quatre évangiles. (Matthieu XIV, 13-21 ; Marc VI, 34-44 ; Luc IX, 10-17 ; Jean VI, 1-15.) L'apaisement de la mer est aussi raconté dans les quatre évangiles.

3° Dix hommes lépreux furent guéris à la fois par le Seigneur. (Luc XVII, 11-19.)

4° Un seul rendit grâces au Seigneur, et c'était un Samaritain.

5° C'est à la femme qui avait une perte de sang que le Seigneur dit : « Ta foi t'a guérie. » (Luc VIII, 48.)

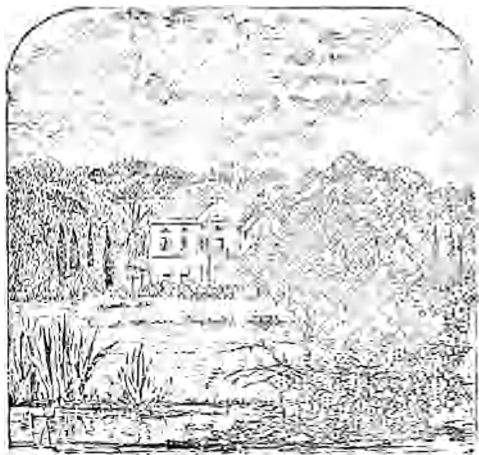
6° C'est à une femme, grande pécheresse, que le Sauveur dit : « Ta foi t'a sauvée. » (Luc VII, 50.)

7° L'une est guérie dans son corps pour le temps, et l'autre dans son âme pour l'éternité.

## Question pour le mois de mai

Combien de cas de résurrection de personnes mortes la Bible mentionne-t-elle ? Dites-les et indiquez les passages.

---



### Puissance et bonté

Soleil, toi dont la face  
Brille au plus haut des cieux ;  
Mondes qui, dans l'espace,  
Roulez majestueux ;  
Qui vous a tous créés ?  
Quel esprit vaste, immense,  
Vous donna l'existence,  
Vous qui les admirez ?

Mais tout dans la nature  
N'a-t-il pas dit son Nom ?  
Le ruisseau qui murmure  
Et la fleur du vallon ?  
Écoutez vers le ciel !  
Les vents dans leur colère,  
Le fracas du tonnerre,  
Ont nommé l'Éternel.

Et c'est ce Dieu suprême  
 Dont les soins, chaque jour,  
 Me disent que Lui-même  
 Me garde avec amour.  
 Il s'abaisse vers moi,  
 Il soutient ma faiblesse ;  
 Seigneur ! je veux sans cesse  
 Me confier en Toi.



## Dieu, sa nature et ses attributs

### DIEU EST LUMIÈRE

Ce que je vous ai dit précédemment, mes jeunes amis, ne nous révèle pas encore ce que Dieu est en Lui-même. A cet égard, l'Écriture nous dit d'abord : « Dieu est lumière, et il n'y a en lui nulles ténèbres » (1 Jean I, 5) ; et ensuite : « Dieu est amour, » ce que l'apôtre Jean répète deux fois. (1 Jean IV, 8, 16.) Retenez bien ces deux courts passages, mes jeunes amis ; gardez-les dans votre cœur. Ils vous disent ce que Dieu est, et qu'y a-t-il de plus important et de plus précieux pour nous ?

Ces deux passages n'expriment pas des attributs de Dieu, des perfections qui appartiennent à son Être, comme la toute-puissance, la toute-science ; mais ils disent ce qu'est son Être même, ce que l'on appelle son essence.

Occupons-nous d'abord du premier de ces passages. Vous comprenez que, quand il est dit : « Dieu est lumière, » il ne s'agit pas d'une lumière comme celle qui fut créée le premier jour, ni d'aucune lumière qui frappe les yeux de notre corps et éclaire et rend visibles les objets matériels. C'est une lumière spirituelle et morale qui éclaire l'esprit et le cœur de

ceux qui la reçoivent. Dieu est lumière veut dire qu'il est vérité et pureté parfaites. Dieu voit toutes choses selon la vérité, dans leur réalité, sans se tromper en quoi que ce soit sur ce qu'elles sont, car en Lui il n'y a nulles ténèbres. Sa pureté parfaite, sans mélange, exclut tout ce qui n'est pas en harmonie avec Lui. Vous savez que, dans le monde physique, la lumière manifeste toutes choses. (Éphésiens V, 13.) Avant que le soleil se lève, toute la nature est plongée dans l'ombre ; on ne distingue ni la forme, ni l'éloignement, ni même l'existence des objets. Dès qu'il monte au-dessus de l'horizon, chaque chose prend sa place, sa couleur, sa forme, et apparaît ainsi à nos yeux. De même, dans le monde moral, la lumière divine manifeste tout sous son véritable aspect. Lorsqu'elle luit dans l'âme, elle montre ce qu'est Dieu, elle fait connaître ce qu'est le monde au milieu duquel nous vivons, et toute sa méchanceté, et elle nous révèle ce que nous sommes devant Dieu. Et que sommes-nous ? Des pécheurs coupables et perdus.

Voyez, par exemple, chers jeunes amis, ce qui arrive à Pierre quand il était dans la nacelle avec Jésus. La lumière divine qui rayonnait du Seigneur, éclaire tout à coup Pierre. Il se voit tel qu'il est aux yeux de Dieu, et il s'écrie : « Retire-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur. » (Luc V, 8.)

Et cet exemple nous apprend que Dieu qui est lumière, a été manifesté dans le monde en la personne de Jésus, le Fils de Dieu. « Il était la vraie lumière qui, venant dans le monde, éclaire tout homme. » (Jean I, 9.) Il ne venait pas apporter la lumière pour quelques-uns seulement, mais de même que le soleil brille pour tous, la lumière divine manifestée en Jésus, brillait sur tous. Mais tous ne voulaient pas la recevoir. C'est pourquoi le Seigneur

disait : « Moi, je suis la lumière du monde, *celui qui me suit*, ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. » (Jean VIII, 12.) Pour jouir de la lumière du soleil, il ne faut pas se cacher dans une cave; ainsi, pour jouir de la lumière céleste, il faut suivre Jésus. Alors dans cette lumière, nous voyons clair, comme il est dit : « En ta lumière nous verrons la lumière » (Psaume XXXVI, 9); nous connaissons Dieu; nous le verrons des yeux de notre âme, et nous serons heureux. Le Seigneur Jésus a manifesté la lumière en marchant ici-bas dans la vérité, et dans une pureté et une sainteté parfaites. Mais cette lumière qui brillait ainsi en Lui, a fait ressortir toute la méchanceté du cœur de l'homme, toute la haine du monde contre Dieu. « Ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père, » dit le Seigneur. (Jean XIV, 24.) Les ténèbres, c'est le mal, c'est ce qui est opposé à Dieu qui est lumière, et quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Vous le savez par vous-mêmes, mes jeunes amis. Vous cherchez à vous cacher quand vous voulez faire une chose qui est défendue. Celui qui fait le mal hait la lumière. (Jean III, 19, 20.)

Et c'est parce que les hommes aimaient mieux les ténèbres que la lumière pour accomplir leurs mauvaises œuvres, qu'ils ont rejeté Jésus. Son humilité montrait et condamnait leur orgueil; sa bonté mettait en évidence leur égoïsme; son renoncement à Lui-même manifestait leur recherche des biens et des avantages de ce monde; sa douceur faisait ressortir leur esprit de dispute. Et alors cette lumière, qui venait ainsi luire dans leurs ténèbres, les a tellement irrités, qu'ils ont mis à mort le Seigneur, comme si par là ils avaient voulu éteindre la lu-



mière. Et depuis ce moment, mes jeunes amis, le monde n'a plus été qu'un lieu de ténèbres, soumis à Satan, le dominateur des ténèbres.

Mais la lumière n'a pas cessé de briller. Le Seigneur a dit : « Je suis venu dans le monde, moi, la lumière, afin que quiconque croit en moi, ne demeure pas dans les ténèbres. » (Jean XII, 46.) Ainsi, dès que nous croyons du cœur en Jésus, les ténèbres de l'ignorance et du péché se dissipent dans notre âme, de même que le soleil chasse les ombres de la nuit. Écoutez ce que dit l'apôtre Paul à ce sujet : « C'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, qui a relui dans nos cœurs, pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ. » (2 Corinthiens IV, 6.) L'apôtre fait allusion à ce moment glorieux où Dieu dit : « Que la lumière soit, » et où elle brilla dans ces ténèbres qui couvraient la face de l'abîme. Mais il ne dit pas : « Que la lumière soit, » quand il s'agit de notre âme. Il vient Lui-même éclairer nos cœurs pour que nous connaissions en Christ, en notre précieux Sauveur, toute sa grâce et sa gloire, et que nous contemplions et goûtions par avance les richesses et la félicité dont nous jouirons dans le ciel. Quel bonheur d'être éclairé par cette lumière divine, d'être conduit par elle dans notre sentier ici-bas, de la voir resplendir toujours plus vive dans notre cœur, à mesure que nous avançons vers le lieu de gloire où elle brille dans tout son éclat, sans qu'aucun nuage puisse l'obscurcir ! « Le sentier des justes, » dit Salomon, « est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi. » (Proverbes IV, 18.) Ce sera dans le ciel, mes jeunes amis, dans la sainte cité que la gloire de Dieu illumine, et dont l'Agneau est la lampe. (Apocalypse XXI, 23.)

Mais il y a plus encore pour celui qui croit au Seigneur Jésus et qui le suit. Le Seigneur a dit : « Croyez en la lumière, afin que vous soyez fils de lumière. » (Jean XII, 36.) Et l'apôtre Paul écrit aux chrétiens : « Vous êtes tous des fils de la lumière et du jour. » (I Thessaloniens V, 5.) Ils ont donc à montrer de quoi ils sont fils, demeurer à part du mal, et répandre la lumière. Paul écrit aussi : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » (Éphésiens V, 8.) L'homme pécheur n'est pas seulement dans les ténèbres morales du mal, mais, dans sa nature, il est *ténèbres*, tout l'opposé de ce qu'est Dieu, inimitié contre Dieu, sans intelligence de ce qu'est Dieu, éloigné de Lui. (Romains V, 10 ; VIII, 7 ; Éphésiens IV, 18 ; Colossiens I, 21.) Quel triste état ! Mais lorsqu'en croyant au Seigneur Jésus, la vie de Dieu nous a été communiquée, nous devenons *lumière* dans le Seigneur. Comme un miroir, nous reflétons ce qu'est le Seigneur. Mais une lumière n'est pas faite pour être cachée, n'est-ce pas ? Aussi Paul ajoute-t-il : « Marchez comme des enfants de lumière, » portant le fruit de la lumière qui « consiste en bonté, justice et vérité. » Et c'est ce que Jésus disait à ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée. Aussi n'allume-t-on pas une lampe pour la mettre ensuite sous le boisseau, mais sur le pied de lampe, et elle luit pour tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Matthieu V, 14-16.)

Vous voyez donc, mes jeunes amis, quelle est la glorieuse position du chrétien dans le monde. Il était, comme tous les hommes, ténèbres ; mais il a

été tiré de cet état, et maintenant que son cher Maître et Sauveur, qui était ici-bas la lumière du monde, est dans le ciel, c'est lui, le chrétien, qui est devenu la lumière du monde. Comme Jésus, il doit manifester « la bonté, la justice et la vérité » dans sa conduite. C'est ainsi qu'il fera briller la lumière. Il accomplira de bonnes œuvres, des œuvres selon Dieu, non pour être loué par les hommes, mais pour que Dieu qui produit ces œuvres, soit glorifié. Chacun de vous, mes jeunes amis, peut être ainsi la lumière au milieu de ceux qui vous entourent. Le Seigneur nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, afin que nous annoncions ses vertus. (1 Pierre II, 9.)



## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

#### LES TROIS PRIÈRES D'ÉLISÉE

(2 Rois VI, 8-23.)

LA MÈRE. — Après la bataille où Achab fut tué par les Syriens, la paix n'avait pas été conclue entre ceux-ci et Israël ; cependant il n'y eut pas de grandes batailles. Mais des bandes de Syriens venaient de temps à autre piller les Israélites et emmener des captifs.

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est ainsi que la petite fille devint esclave de Naaman. Mais j'aurais cru que Naaman, ayant été guéri, le roi de Syrie aurait fait la paix avec le roi d'Israël.

LA MÈRE. — Il n'en fut pas ainsi, bien au contraire. Dieu permettait, à cause du péché d'Israël, que ses ennemis l'affligeassent. Toutefois il ne cessait pas de montrer sa bonté à ce pauvre peuple. Élisée était toujours au milieu d'eux comme un témoin de la grâce de l'Éternel. Le roi de Syrie continuait donc à faire la guerre contre Israël. Il prit conseil avec ses capitaines, et convint avec eux de placer son camp en tel et tel endroit, comme dans une embuscade pour surprendre les Israélites. Mais l'homme de Dieu avertit le roi d'Israël qui envoya ses soldats occuper les premiers le lieu où devaient aller les Syriens. Et cela arriva plus d'une fois.

SOPHIE. — Le roi de Syrie devait être bien surpris.

LA MÈRE. — Il fut plus que surpris ; il fut troublé et pensa qu'un de ses serviteurs le trahissait et avertissait le roi d'Israël. « Ne me déclarerez-vous pas, » leur dit-il, « qui de vous est pour le roi d'Israël ? » L'un d'eux répondit : « Personne, ô roi, mon seigneur, mais Élisée, le prophète, dit au roi d'Israël les paroles même que tu dis dans la chambre à coucher. »

SOPHIE. — Ainsi ils connaissaient la puissance d'Élisée. Je pense que c'est Naaman qui leur avait parlé de lui.

LA MÈRE. — C'est très possible, car ils ne devaient pas ignorer, ni qu'il avait été guéri, ni comment cela était arrivé. Le roi de Syrie aurait dû comprendre que le Dieu d'Israël qui guérissait les lépreux, protégeait ce peuple, et qu'il ferait mieux de ne pas lui faire la guerre. Mais il était trop orgueilleux, et pensa que s'il s'emparait d'Élisée, il viendrait à bout de ses desseins. Il s'informa donc du lieu où était Élisée, et on lui dit : « Le voilà à Dothan. » C'était une ville située entre Samarie et Jizreël.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que c'est là

qu'étaient les méchants frères de Joseph quand ils vendirent leur frère (1).

LA MÈRE. — En effet. Dothan était située sur la route qui va de Galaad en Égypte. Le roi de Syrie ayant appris où était Élisée, y envoya des chars, des chevaux et de grandes troupes. Et pourquoi toute cette force armée ? Pour s'emparer d'un *seul* homme ; mais cet homme était l'homme de Dieu. Le roi de Syrie, dans son ignorance et sa folie, croyait qu'une armée serait plus puissante que Dieu ! Les Syriens arrivèrent de nuit et environnèrent la ville, afin de ne laisser sortir personne.

SOPHIE. — Élisée ne fut-il pas effrayé ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; il pouvait dire comme David : « L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ? Quand les méchants, mes adversaires et mes ennemis, se sont approchés de moi pour dévorer ma chair, ils ont bronché et sont tombés. Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait pas » (2).

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, d'avoir cette confiance-là.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et tout enfant de Dieu devrait l'avoir, quelles que soient les difficultés où il se trouve. Le serviteur d'Élisée — qui n'était plus Guéhazi — n'avait pas la confiance en l'Éternel qui gardait Élisée dans un calme parfait. Il s'était levé de bon matin et était sorti, mais quelle ne fut pas sa frayeur en voyant l'armée qui entourait la ville ! Il revint vers son maître lui rapporter ce qu'il avait vu, et lui dit : « Hélas ! mon seigneur, que ferons-nous ? » Mais Élisée lui dit : « Ne crains pas ;

(1) Genèse XXXVII, 17.

(2) Psaume XXVII, 1-3.

car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont avec eux. » Comment cela pouvait-il se faire ? Le serviteur d'Élisée ne voyait aucun des guerriers d'Israël, et la ville n'avait pas de défenseurs.

SOPHIE. — Ah ! maman, c'étaient les anges qu'Élisée voyait, mais que son serviteur ne voyait pas. Je me rappelle un passage qui dit : « L'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent, et les délivre » (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, et il est dit aussi que les anges sont des esprits envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut (2). La foi d'Élisée lui faisait voir cette puissante protection de l'Éternel, mais il voulait que son serviteur fût rassuré. C'est pourquoi il pria, et dit : « Éternel, je te prie, ouvre ses yeux, afin qu'il voie. » Le jeune homme n'était pas aveugle et voyait bien les choses de la terre, telles que l'armée des Syriens, mais pour voir les choses du ciel, les anges, il fallait que Dieu lui ouvrit les yeux. Nous ne pouvons non plus discerner les choses célestes, si les yeux de notre âme ne sont pas ouverts, et c'est Jésus qui nous les ouvre, comme il le fit à l'aveugle Bartimée (3). L'œil de l'âme, c'est la foi qui rend visible ce qui est invisible (4). Et c'est ainsi que nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur dans le ciel (5).

SOPHIE. — Et quand le jeune homme eut les yeux ouverts, il vit les anges ?

LA MÈRE. — Oui, l'Éternel lui ouvrit les yeux, et il vit : et voici la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Élisée. Quelle vue ! Les anges, comme des flammes de feu (6), étaient venus

(1) Psaume XXXIV, 7. — (2) Hébreux I, 14.

(3) Marc XI, 46-52. — (4) Hébreux XI, 27.

(5) Hébreux II, 9. -- (6) Hébreux I, 7.

pour garder le prophète contre ses ennemis. Comme l'on est bien gardé, quand c'est Dieu qui nous garde. C'est comme une muraille de feu tout autour de nous (1).

SOPHIE. — Le serviteur d'Élisée dut être tout à fait rassuré, je pense, mais les Syriens ne voyaient pas les anges, n'est-ce pas ? Comme ils auraient eu peur s'ils les avaient vus !

LA MÈRE. — Comme ils ne se doutaient pas qu'Élisée avait de si puissants défenseurs, ils descendirent vers la ville pour prendre l'homme de Dieu. Mais celui-ci sortit, vint au-devant d'eux, et adressa à l'Éternel une seconde prière, disant : « Je te prie, frappe ces gens d'aveuglement. » Et l'Éternel l'exauça. Les Syriens, tout en restant les yeux ouverts, ne surent plus où ils étaient, ni quel chemin suivre. Et Élisée leur dit : « Ce n'est pas ici le chemin, et ce n'est pas ici la ville. Venez après moi, et je vous mènerai vers l'homme que vous cherchez. » Et il les mena à Samarie.

SOPHIE. — Comme Dieu est merveilleusement bon d'exaucer ainsi les prières ! Et comme cela donne confiance quand on le prie ! Mais que firent les Syriens à Samarie ? Surent-ils qu'ils étaient dans cette ville ?

LA MÈRE. — Ils le surent quand Élisée eut adressé à Dieu une troisième requête. Lorsqu'ils furent entrés à Samarie, Élisée dit : « O Éternel, ouvre les yeux à ces hommes afin qu'ils voient. » Et l'Éternel ouvrit leurs yeux, et voilà ils étaient au milieu de Samarie, entourés des guerriers d'Israël avec leur roi.

SOPHIE. — Combien ils durent être surpris et effrayés ! Ils se sentaient perdus. Mais j'imagine

(1) Zacharie II, 5.

que le roi d'Israël dut être aussi bien étonné en voyant Élisée qui conduisait une armée syrienne dans sa capitale.

LA MÈRE. — Il comprit bientôt que ses ennemis étaient livrés entre ses mains, et il dit à Élisée : « Frapperai-je, mon père ? »

SOPHIE. — Oh ! maman, ç'aurait été une lâcheté. Élisée n'aurait pas voulu conduire ces malheureux Syriens comme des bêtes qu'on prend dans un piège, afin qu'ils fussent tués.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Élie pouvait faire mettre à mort les prêtres de Baal qui entraînaient les Israélites dans l'idolâtrie, mais Élisée ne pouvait traiter ainsi de pauvres soldats qui n'avaient fait qu'obéir aux ordres de leur roi en venant pour le prendre. Il dit au roi d'Israël : « Tu ne frapperas point. Ceux que tu aurais faits captifs avec ton épée et ton arc, les frapperais-tu ? » Ils n'étaient pas même prisonniers de guerre, et ceux-ci on ne les met pas à mort. Mais Élisée fait plus. Il veut montrer à ces pauvres Syriens païens, que si l'Éternel, son Dieu, était puissant, il était aussi miséricordieux. Et il dit au roi d'Israël : « Mets du pain et de l'eau devant eux ; qu'ils mangent et qu'ils boivent, et puis qu'ils s'en aillent vers leur seigneur. »

SOPHIE. — Ah ! cela est beau, maman. C'est bien digne d'Élisée qui se plaisait toujours à faire du bien. Je pense que Joram lui obéit.

LA MÈRE. — Oui ; il leur fit un grand festin, puis il les renvoya vers leur seigneur.

SOPHIE. — Il ont dû être bien touchés de cette bonté d'Élisée. Et le roi de Syrie ne fut-il pas aussi frappé de cette manière d'agir ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais, depuis ce moment, les bandes des Syriens qui venaient piller les Israélites ne revinrent plus dans le pays.



Elles craignaient sans doute la puissance du Dieu d'Israël.

SOPHIE. — C'est une merveilleuse histoire.

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; mais, comme dans la précédente, il y a aussi une similitude de la grâce. Les pauvres pécheurs sont aveuglés à cause de leurs péchés, et livrés entre les mains de Satan qui veut les faire périr. Mais la grâce du Seigneur Jésus leur ouvre les yeux sur leur misère, puis les sauve, leur donne la vie, les nourrit et les met en liberté. Élisée, comme tu le vois, est toujours une figure du Seigneur Jésus. Il ne faisait pas du bien seulement aux Israélites, mais aussi à de pauvres païens.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### LE PAPISME

---

#### LES RELIQUES ET LE CULTÉ DES IMAGES

Deux choses contraires à l'Écriture, mes jeunes amis, caractérisent encore l'église de Rome. C'est d'abord le culte des reliques des saints, de la Vierge et même du Seigneur ; et ensuite le culte des images.

Les *reliques* sont de prétendus restes, des ossements ou parties du corps de ceux que l'on vénère, ou bien des objets qui leur ont appartenu ou qu'ils ont touché. C'est vers le troisième siècle que l'on commença à entourer les restes des martyrs d'une vénération superstitieuse. Malgré l'opposition de quelques hommes pieux, le mal s'étendit rapidement. Vraies ou fausses, les reliques se multiplièrent. On

leur attribua un pouvoir miraculeux, une vertu divine permanente. On prétendit que par elles les malades étaient guéris, les démons chassés, les morts ressuscités. Elles préservaient des dangers, faisaient gagner des batailles, et c'est sur elles que l'on prêtait les serments les plus inviolables. Pour affirmer leur puissance merveilleuse, on racontait toute espèce d'histoires souvent absurdes, en tout cas mensongères, et elles devinrent souvent l'objet d'un trafic scandaleux. Chaque église, chaque chapelle, chaque monastère, tenait à avoir ses reliques d'autant plus précieuses et renommées que de plus grands soi-disant miracles s'opéraient par elles. Les endroits où se trouvaient les plus célèbres reliques devenaient des buts de pèlerinage. Et les choses sont restées telles dans notre temps qu'on appelle un siècle de lumières. Rome présente à ses dévots pour être adorés, des objets dont l'origine est plus que douteuse, idolâtrie honteuse, reposant sur des fables, et qui ressemble à celle des prêtres de Bouddha qui eux aussi prétendent avoir des reliques de leur saint.

Je ne puis pas vous parler de toutes les reliques que Rome vénère, ni des endroits où elles se trouvent. Ajouté aux légendes qui s'y rapportent, cela ferait un gros volume. Je vous citerai seulement trois des plus célèbres. La première est la sainte croix, celle sur laquelle le Sauveur a souffert. On prétend que l'impératrice Héléne, mère de l'empereur Constantin, voulant faire construire une église sur l'emplacement du sépulcre du Seigneur, les ouvriers, en creusant la terre, découvrirent les trois croix où le Seigneur et les deux brigands avaient été attachés. Un miracle, dit-on, fit découvrir laquelle était celle de Jésus. La plus grande partie de la croix fut conservée à l'église du saint sépulcre à Jérusalem, où,

à ce que l'on dit, elle est encore, recouverte d'argent. Le reste fut coupé en morceaux et distribué comme reliques. Nombre d'endroits, églises ou autres, prétendent posséder un fragment de la vraie croix, mais si on les rassemblait, on en aurait la charge de dix hommes. Peuvent-ils être tous vrais, si même il y en a un seul qui le soit, car l'histoire de la découverte de la croix ne repose que sur des légendes. Et alors, qu'est-ce que l'on adore ? Des morceaux de bois, comme les sauvages leurs fétiches. N'est-ce pas attristant de voir les âmes abusées par de telles choses ? Dieu peut-il par là être honoré, et le Seigneur glorifié ?

Une autre relique célèbre est la tunique sans couture que portait le Seigneur. On l'appelle la sainte robe, et l'on raconte à son sujet les fables les plus absurdes. Elle ne fut découverte que dans le XII<sup>me</sup> siècle et donnée à l'archevêque de Trèves, ville où on la montre encore. Mais on prétend l'avoir aussi à Argenteuil en France, et au Latran à Rome, sans compter des morceaux que l'on en possède, dit-on, en divers endroits. Où est la vraie ? Ou plutôt, n'est-ce pas tout fausseté ? Et c'est ce que l'on fait adorer par de pauvres gens abusés. N'y a-t-il pas là un système de mensonges inventé par Satan pour égarer les âmes et les détourner de Christ, sous une apparence de dévotion ? Les Bouddhistes ont aussi comme relique le vêtement de Bouddha renfermé dans une châsse. Et ce n'est pas la seule ressemblance que présente Rome papale avec le culte de Bouddha.

La troisième relique non moins fabuleuse, mais hautement vénérée, est le *saint suaire*. Une légende du moyen âge raconte qu'une femme de Jérusalem présenta à Jésus, lorsqu'on le conduisait au Calvaire, un mouchoir pour essuyer la sueur et le sang de son visage. Lorsque le Seigneur le lui rendit, sa

face s'était imprimée sur le linge. Une autre légende rapporte la chose d'une manière toute différente. Ce serait le Seigneur lui-même qui aurait imprimé son visage sur un linge et l'aurait envoyé au roi Abgard qui désirait son portrait ! Ici encore on voit l'absurdité et la fausseté. Quoi qu'il en soit, ce que l'on nomme le saint suaire se trouve, chose étrange, à Saint-Pierre de Rome, à Milan, en Espagne, et en d'autres endroits. Où est le véritable, à supposer qu'il y en ait un seul ? Le saint suaire, un morceau de la vraie croix et la moitié de la lance qui perça le côté du Seigneur, sont les trois grandes reliques que, dans la semaine sainte, le pape et les cardinaux vont adorer solennellement, donnant ainsi l'exemple de l'idolâtrie au peuple qui se prosterne avec eux devant ces objets inanimés. Où trouvons-nous dans l'Écriture quoi que ce soit qui autorise un semblable culte ? Nulle part. Au contraire, tout culte rendu à un objet quelconque, de quelque manière que ce soit, y est formellement condamné. L'Écriture nous enseigne à adorer par l'Esprit Saint, le Dieu vivant et vrai, le Père et le Fils dans le ciel, et à mettre notre confiance en Lui. Quant aux miracles opérés par les reliques, ce sont des mensonges ou des supercheries, ou, s'ils sont réels, ils sont dus à la puissance satanique. L'homme de péché qui doit venir, viendra « selon l'opération de Satan, avec toute sorte de miracles, de signes et de prodiges de mensonge. » Et le mystère d'iniquité opère déjà » (1).

(A suivre.)

(1) 2 Thessaloniciens II, 9, 7.

« Mon fils était perdu, et il est retrouvé »

Lo fils d'une femme chrétienne fidèle et dévouée avait longtemps résisté à toutes les exhortations et à tous les avertissements de sa mère. Il semblait tout à fait endurci. A la fin, il quitta la maison paternelle et s'engagea comme matelot. Il partit, sans même avoir pris congé de sa mère qui l'aimait si tendrement et ne cessait de prier pour lui.

A son premier voyage, il se trouvait sur le pont lorsqu'une violente tempête éclata. Il se moquait et blasphémait de telle manière, que même les matelots les plus rudes en étaient scandalisés. Tout à coup le navire pencha fortement, et l'impie jeune homme fut lancé par-dessus bord dans les flots sombres et mugissants. Aussitôt on mit une embarcation à la mer, afin de sauver le malheureux, le fils de tant de prières. Mais le sauvetage était à peine possible à cause de la force de la tempête. Lorsqu'enfin on put l'atteindre, il était si épuisé, qu'il semblait que son âme avait quitté le corps. Transporté sur le vaisseau, le médecin chercha longtemps, mais en vain, à le ranimer, de sorte que le capitaine s'éloigna en disant : « Qu'on se prépare à l'ensevelir. » Mais le docteur continua ses efforts pour le ramener à la vie, et enfin celui que l'on croyait mort, poussa un soupir et ouvrit les yeux. Les premières paroles qui sortirent ensuite de ses lèvres, furent : « *Jésus-Christ a sauvé mon âme.* »

Lorsqu'il fut assez bien remis pour parler plus distinctement, il raconta qu'à l'instant où il fut précipité dans les vagues, tous ses péchés l'avaient entouré comme une armée de démons qui auraient voulu le plonger dans l'abîme éternel. Mais tout à coup s'était présenté à son esprit ce verset que sa mère lui avait fait apprendre dans son enfance :

« C'est une parole certaine et digne de toute acception, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. » (1<sup>re</sup> Timothée I, 15.) « Et comme j'enfonçais, » continua-t-il, « dans l'abîme, sous le jugement éternel que j'avais mérité, je me jetai dans les bras du Sauveur, ouverts et étendus vers moi, et il me prit à Lui. »

Ce fils perdu, mais retrouvé et sauvé à la gloire et à la louange de la merveilleuse grâce de Dieu, annonça ensuite, durant plusieurs années et jusqu'à sa fin, le précieux Évangile de Dieu aux pécheurs. Et c'est pourquoi, pères et mères croyants, ne cessez pas de présenter vos requêtes à Dieu pour vos bien-aimés enfants, et confiez-vous à la puissance et à la grâce du Dieu Sauveur. Et vous, jeunes amis, n'attendez pas pour venir à Jésus, que vous soyez en péril de mort, comme ce jeune homme, mais donnez maintenant à vos parents et à vos amis chrétiens la joie de vous voir sauvés.



### « J'ai fait le plus nécessaire »

Jean et sa sœur Adélaïde, après avoir achevé leurs tâches d'école pour le jour suivant, étaient allés, avec la permission de leurs parents, faire une promenade dans le parc de la ville, situé de l'autre côté du fleuve. C'était au commencement du printemps ; le fleuve était encore gelé, mais il n'aurait pas été prudent de se hasarder sur la glace. Elle était déjà devenue trop faible pour porter les patineurs.

Les enfants avaient trop prolongé leur promenade, et s'aperçurent avec effroi qu'ils auraient déjà dû être de retour. Passer par le pont leur aurait fait faire un très long détour ; pour l'éviter, Adélaïde proposa à son frère de traverser tout droit sur la

glace. Ils avaient souvent suivi ce chemin pendant le cours de l'hiver, mais oseraient-ils le faire maintenant? Ils demandèrent donc d'abord à deux hommes qui passaient, si la glace pourrait les porter. Ceux-ci leur indiquèrent un endroit où elle serait encore assez forte pour eux. Et ainsi les deux enfants s'avancèrent avec confiance.

Tout à coup Adélaïde vit son frère, qui marchait devant elle, s'enfoncer dans l'eau sans pousser un cri. Il avait pu se retenir à la glace, de sorte que la partie supérieure de son corps restait hors de l'eau. Adélaïde cria au secours, mais, en même temps, elle glissa avec précaution jusqu'auprès de son frère, et le Seigneur permit qu'elle réussit à le sauver de la fâcheuse position où il aurait pu périr.

Dès qu'ils se sentirent sur un terrain solide, tous deux se hâtèrent de gagner le rivage, avec leurs vêtements trempés et tremblants de froid. On vint à leur aide, car on les avait vus. On porta Jean dans un lit bien chaud, tandis qu'Adélaïde séchait ses vêtements au poêle. Bientôt arriva aussi la mère, que l'on était allé chercher, et ce fut avec une bien vive reconnaissance envers Dieu qu'elle serra dans ses bras ses chers enfants.

Lorsque plus tard on demanda à Jean pourquoi il n'avait pas aussi crié au secours, il répondit tranquillement : « *J'ai fait le plus nécessaire.* Personne n'aurait pu m'entendre ; alors j'ai crié au Seigneur dans mon cœur, et je Lui ai remis mon âme afin qu'il la sauve, parce que je croyais que j'allais enfoncer. »

Et en effet, mes enfants, cela était et est le plus nécessaire, n'est-il pas vrai, que l'âme soit sauvée ; « car que donnerait l'homme en échange de son âme ? » a dit le Seigneur Jésus. Et voyez-vous, mes jeunes amis, il ne faut pas attendre que l'on soit en danger de mort ou à sa dernière heure pour se

tourner vers Jésus afin d'être sauvé, car ce pourrait être trop tard. C'est maintenant qu'il faut répondre à son invitation. Il dit : « Venez à moi ; » hâtez-vous de Lui dire : « Me voici, Seigneur Jésus. »

### Réponses aux questions du mois de mai

Nous trouvons dans la parole *dic* exemples de résurrection.

- 1<sup>o</sup> D'abord le fils de la veuve de Sarepta. (1 Rois XVII.)
- 2<sup>o</sup> Ensuite l'enfant de la Sunamite. (2 Rois IV.)
- 3<sup>o</sup> L'homme mort qui, étant jeté dans le sépulchre d'Élisée, toucha les os du prophète et reprit vie. (2 Rois XIII.)
- 4<sup>o</sup> La fille de Jaïrus. (Matthieu IX.)
- 5<sup>o</sup> Le fils de la veuve de Naïn. (Luc VII.)
- 6<sup>o</sup> Lazare, le frère de Marthe et de Marie. (Jean XI.)
- 7<sup>o</sup> Les corps des saints à la mort de Jésus. (Matthieu XXVII.)
- 8<sup>o</sup> Jésus lui-même. (Matthieu XXVIII.)
- 9<sup>o</sup> Dorcas, ressuscitée par Pierre. (Actes IX.)
- 10<sup>o</sup> Eutyche, ressuscité par Paul. (Actes XX.)

J'ai été très heureux, mes jeunes amis, de voir qu'un grand nombre avaient répondu — et bien répondu — aux questions pour le mois d'avril. Que le Seigneur vous encourage à persévérer.

Nous avons dit que le dernier miracle accompli par Jésus était la guérison de l'oreille de Malchus, et la plupart l'ont trouvé ainsi. Mais quelqu'un de nos jeunes lecteurs a indiqué comme étant le dernier miracle, la pêche miraculeuse du chapitre XXI de l'évangile de Jean, après la résurrection du Sauveur ; ce qui est exact.

### Questions pour le mois de juin

Trouver les noms de six prophètes ou hommes de Dieu mentionnés dans la Bible, comme ayant été mis à mort. Indiquer comment ils ont été tués et sous quels prétextes.





## JÉSUS SEUL !

Jésus seul ! Dans l'ombre  
Du nuage sombre,  
Nous cherchons ta main ;  
Amour, confiance,  
Paix et délivrance  
Pendant le chemin.  
Présence invisible,  
A nos cœurs sensible,  
Ne nous quitte plus !  
Notre cri sans cesse  
Appelle en détresse  
Toi seul, ô Jésus !

Jésus seul ! En gloire,  
Quand, de la victoire  
Le chant sonnera,  
Je verrai ta face,  
C'est toi, c'est ta grâce  
Qui me ravira.  
Ton heureuse Église,  
Que tu t'es acquise  
Par tant de douleur,  
Dira qu'au ciel même,  
Le seul bien suprême,  
C'est Toi, cher Sauveur !

(Traduit de F. Havergal, dans *l'Ami de la jeunesse* de 1880.)

## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

---

#### LE SIÈGE DE SAMARIE

---

(2 Rois VI, 24-33 ; VII.)

LA MÈRE. — Le roi de Syrie dont nous avons parlé la dernière fois, et qui avait voulu s'emparer d'Élisée, se nommait Ben-Hadad.

SOPHIE. — Est-ce le même qui avait fait la guerre au méchant Achab ?

LA MÈRE. — Oui ; et tu dois te rappeler qu'Achab avait épargné sa vie, et avait fait un traité avec lui (1). Mais Ben-Hadad ne l'avait jamais observé, et avait toujours continué à faire la guerre au roi d'Israël, comme nous l'avons vu.

SOPHIE. — Mais maintenant que le roi d'Israël avait renvoyé ses soldats sans leur faire de mal, Ben-Hadad ne fut-il pas reconnaissant et ne laissa-t-il pas les Israélites tranquilles ?

LA MÈRE. — Non, au contraire. Les bandes des Syriens ne revinrent plus piller le pays, mais Ben-Hadad rassembla toute son armée et vint assiéger Samarie.

SOPHIE. — Peut-être voulait-il lui-même prendre Élisée.

LA MÈRE. — C'est possible. Quoi qu'il en soit, l'armée syrienne entoura Samarie, et en fit le blocus, c'est-à-dire qu'elle ne laissait entrer ni sortir personne. Et bientôt tous les vivres furent épuisés,

(1) 1 Rois XX, 31-34.

et il y eut dans la ville une si grande famine, que la tête d'un âne se vendait quatre-vingts sicles, et le quart d'un kab de fiente de pigeon cinq sicles (1).

SOPHIE. — Quelle triste position ! Mais était-ce vraiment de la fiente de pigeon ?

LA MÈRE. — Dans les sièges, on a été souvent réduit à se nourrir des mets les plus rebutants. Mais on pense que par là il faut entendre une espèce de pois chiche, légume de très peu de valeur.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée n'était pas là ? N'aurait-il pas pu les aider, lui qui avait rendu sain le potage des fils des prophètes, et qui en avait nourri un grand nombre avec quelques pains ?

LA MÈRE. — Élisée était là et partageait la détresse du peuple. Mais il n'avait pas d'ordre de l'Éternel qui châtiât Israël et son roi à cause de leurs péchés (2). L'Écriture nous raconte un trait qui montre jusqu'où allait la misère dans Samarie. Un jour le roi passait sur la muraille, d'où il pouvait voir au-dessous de lui les tentes des Syriens. Et tout d'un coup il entend une femme lui crier : « Sauve-moi, ô roi, mon seigneur ! » Le roi crut que la faim la poussait à implorer son secours, et il répondit avec amertume : « Si l'Éternel ne te sauve pas, comment te sauverais-je, moi ? Y a-t-il du grain dans l'aire, ou du vin dans le pressoir ? » Pauvre Joram ! Tout roi qu'il était, il sentait bien son impuissance. Puis il dit à la femme : « Qu'as-tu ? » Alors la femme, montrant une autre femme qui se tenait près de là, dit au roi : « Cette femme-là m'a dit : Donne ton fils, et nous le mangerons aujourd'hui ; et demain

(1) 80 sicles représentent environ 240 francs ; le quart d'un kab vaut un tiers de litre, et cinq sicles font 15 francs.

(2) Lévitique XXVI, 23-26.

nous mangerons mon fils. Et nous avons bouilli mon fils, et nous l'avons mangé. Et le jour après, je lui ai dit : Donne ton fils, et nous le mangerons ; mais elle l'avait caché. »

SOPHIE — Quelle horrible chose ! Elles auraient mérité d'être punies, n'est-ce pas ? Pauvres petits enfants !

LA MÈRE. — Malheureuses mères aussi, d'être réduites à cette extrémité qui étouffait leurs sentiments naturels ! Hélas ! c'était l'accomplissement de ce que Moïse avait annoncé, si Israël abandonnait l'Éternel (1). Jusqu'où l'homme n'est-il pas conduit, s'il abandonne Dieu !

SOPHIE. — Que dit le roi d'Israël en entendant cette malheureuse femme ?

LA MÈRE. — Il fut saisi d'horreur et déchira ses vêtements en signe de douleur. Et ceux qui étaient autour de lui virent que, sous ses vêtements et sur sa chair, il portait un sac.

SOPHIE. — Pourquoi faisait-il cela ?

LA MÈRE. — Joram était très malheureux d'être assiégé dans sa ville, et il exprimait ainsi son chagrin, comme l'avait fait autrefois son père Achab, et comme c'était la coutume en temps d'affliction (2). Mais Joram aurait mieux fait de se repentir et de s'humilier devant Dieu qu'il avait offensé, et qui le châtiât pour l'amener à la repentance. « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, » dit le prophète (3). Au lieu de cela, le roi rejette la cause de tous ses malheurs sur Élisée, pensant que c'était à cause de lui que Ben-Hadad l'assiégeait, et il jura de faire

(1) Deutéronome XXVIII, 53. Pareille chose eut lieu au siège de Jérusalem par Titus.

(2) 1 Rois XXI, 27 ; Genèse XXXVII, 34 ; 2 Rois XIX, 4.

(3) Joël II, 13.

tuer le prophète le jour même. « Ainsi Dieu me fasse, » dit-il, « si la tête d'Élisée demeure sur lui aujourd'hui ! »

SOPHIE. — Quelle ingratitude, chère maman ! C'était Élisée qui, peu de temps auparavant, l'avait délivré de la main des Syriens.

LA MÈRE. — Oui ; et Joram montrait ainsi qu'il n'avait aucune crainte de Dieu. Il oubliait que l'Éternel avait montré tout récemment sa puissance en protégeant son serviteur contre les Syriens. En voulant mettre à mort Élisée, il s'élevait contre Dieu.

SOPHIE. — Est-ce qu'il osa exécuter ce qu'il avait dit ?

LA MÈRE. — Il l'essaya, mais Dieu gardait son serviteur. Joram envoya un homme pour tuer Élisée, et le suivit de près, sans doute pour voir si son ordre était exécuté. Pendant ce temps, Élisée était assis paisiblement dans sa maison avec les anciens du peuple. Mais Dieu avait averti son serviteur de la méchante intention du roi (1). Avant que le messager de Joram arrivât auprès de lui, Élisée dit aux anciens : « Voyez-vous que ce fils d'un meurtrier envoie pour m'ôter la tête ? »

SOPHIE. — Je sais, maman, qui était ce meurtrier. C'est Achab, le père de Joram, qui avait laissé tuer Naboth pour avoir sa vigne.

LA MÈRE. — En effet ; et Joram, lui, voulait faire mourir un prophète ! Élisée ajouta : « Voyez quand le messager entrera ; fermez la porte et repoussez-le avec la porte. N'est-ce pas le bruit des pas de son maître qui vient après lui ? » Car Élisée savait aussi que le roi venait après son messager. Comme il

(1) C'est ainsi qu'Élisée avait su tout ce que Guéhazi avait fait, et tout ce que le roi de Syrie se proposait de faire. (2 Rois V, 26 ; VI, 8-12.)

parlait encore, le messager arriva, et les anciens firent comme Élisée leur avait dit. Et presque aussitôt après, on entendit une voix qui disait : « Voici, ce mal est de par l'Éternel. Pourquoi m'attendrais-je encore à l'Éternel ? » C'était le roi qui prononçait ces méchantes paroles d'incrédulité, de murmure et de colère contre l'Éternel.

SOPHIE. — On voit bien que le pauvre Joram était loin de se repentir de ses péchés. Il accusait Dieu.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Tel est le méchant cœur de l'homme. Le mal venait bien de l'Éternel, mais c'était à cause des péchés de Joram.

SOPHIE. — Ne fut-il pas bien étonné en voyant qu'Élisée n'avait pas été tué, et que son messager était repoussé par les anciens ?

LA MÈRE. — Il le fut peut-être ; mais son étonnement dut être bien plus grand lorsqu'il entendit l'homme de Dieu qu'il avait voulu faire tuer, lui annoncer, non le jugement et la mort qu'il aurait mérités, mais une promesse de miséricorde de la part de l'Éternel. Dieu avait compassion de ce roi coupable et de ce malheureux peuple. La grâce s'élevait au-dessus de leurs péchés. Combien Dieu est patient et plein de bonté !

SOPHIE. — Quelle était donc cette bonne nouvelle qu'Élisée dit au roi ? Était-ce que les Syriens s'en iraient ?

LA MÈRE. — Pas précisément, mais quelque chose de plus étonnant. Il dit au roi et à ceux qui étaient présents : « Écoutez la parole de l'Éternel. Ainsi dit l'Éternel : Demain à cette heure-ci, la mesure de fleur de farine sera à un sicle, et les deux mesures d'orge à un sicle, à la porte de Samarie. » C'est-à-dire que tandis qu'à ce moment un tiers de litre de mauvaise nourriture coûtait quinze francs,

le lendemain une mesure de huit litres de fleur de farine ne coûterait que trois francs.

SOPHIE. — Ainsi à la place de la famine, l'abondance devait régner : quel merveilleux changement !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; un changement que la puissance de Dieu pouvait seule opérer, et nous verrons comment il le fit. Nous avons encore ici une figure frappante de la manière dont Dieu agit envers les pécheurs. Comme Joram et ses sujets coupables étaient réduits à la plus grande misère et près de mourir de faim, nous aussi, quant à notre âme, nous sommes, à cause de nos péchés, privés de ce qui pourrait nous faire vivre et nous rendre heureux. Nous sommes dans l'état du fils prodigue qui aurait voulu se repaître de la nourriture des porcs qu'il gardait. Et Satan nous tient comme assiégés, et nous entoure de ses pièges et de ses ruses, pour que la porte de notre cœur ne s'ouvre pas à Jésus qui est le pain de vie. Mais la grâce de Dieu vient nous annoncer de bonnes nouvelles. Jésus est descendu du ciel pour briser la puissance de Satan et nous donner la vie éternelle. « Celui qui vient à moi, » dit-il, « n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (1).

SOPHIE. — Comme cela est beau et consolant, chère maman ! Le roi et ceux qui étaient présents durent être bien soulagés et reconnaissants envers l'Éternel qui se montrait si bon malgré leurs péchés. Et nous aussi, nous devrions être remplis d'actions de grâces envers Dieu qui nous a donné Jésus, et qui nous pardonne nos péchés. J'aimerais à te dire une pensée qui m'est venue. Élisée était bien différent d'Élie qui était mécontent de ce que Dieu ne

(1) Jean VI, 35.

châtiait pas le méchant Achab et Jésabel. Élisée, au contraire, était heureux d'apporter de bonnes nouvelles.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Chacun de ces prophètes avait une mission particulière. Élie appelait le peuple à se repentir et à revenir au culte du vrai Dieu, et il dénonçait le jugement, comme Jean le Baptiseur. Élisée était le type du Seigneur Jésus qui apportait la grâce (1).

SOPHIE. — C'était une bien bonne nouvelle qu'Élisée avait annoncée à Joram ; est-ce qu'il la crut et en fut-il réjoui ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit. Il est vrai que la chose était incroyable, impossible aux yeux des hommes. Mais quand Dieu dit une chose, nous devons le croire, comme Abraham, duquel il est dit : « Il ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est aussi puissant pour l'accomplir » (2). Nous honorons Dieu en croyant ce qu'il dit. Eh bien, il y eut un malheureux homme qui osa mettre en doute les paroles du prophète qui parlait au nom de l'Éternel. C'était le capitaine sur la main duquel le roi s'appuyait, un grand seigneur, par conséquent. D'un ton de raillerie, il répondit à Élisée : « Quand l'Éternel ferait des fenêtres aux cieux, cela arriverait-il ? »

SOPHIE. — C'était bien mal de ne pas croire l'homme de Dieu par qui l'Éternel avait fait de si grandes choses.

LA MÈRE. — Oui ; ce capitaine était un moqueur et un incrédule. « Y a-t-il quelque chose de trop difficile

(1) Luc I, 17 ; III, 3-9 ; Matthieu III, 1-12 ; Jean I, 17.

(2) Romains IV, 20, 21.



pour moi ? » dit l'Éternel qui a fait les cieux et la terre (1). Dieu ne pouvait-il pas faire des fenêtres aux cieux ? N'avait-il pas fait pleuvoir la manne du ciel pour nourrir tout un peuple durant quarante années ? C'était un très grand péché de ne pas croire la parole de Dieu, et ce capitaine attira sur lui un terrible châtement. Élisée répondit : « Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas. » Il fut privé de la bénédiction. Il en sera de même de ceux qui n'auront pas cru la bonne nouvelle du salut. Ils verront le bonheur des croyants, mais ils n'auront pour leur partage que le désespoir éternel loin de Dieu. C'est ce que le Seigneur Jésus disait aux Juifs incrédules : « Là seront les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham, et Isaac, et Jacob, et tous les prophètes, dans le royaume de Dieu, mais vous, jetés dehors » (2). La part des incrédules « sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre » (3).

SOPHIE. — C'est bien sérieux, chère maman. Je pense que Joram avait très tort d'avoir auprès de lui des incrédules. Je désire n'aller jamais avec eux.

LA MÈRE. — Joram avait tort, en effet, mais lui-même n'ajoutait pas une foi entière dans la promesse de Dieu, comme nous le verrons. En tout cas, tu as raison de redouter la société de ceux qui ne craignent pas Dieu. « Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs » (4).

« Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

(1) Jérémie XXXII, 27, 17.

(2) Luc XIII, 28. — (3) Apocalypse XXI, 8.

(4) 1 Corinthiens XV, 33.

## Dieu, sa nature et ses attributs

---

### DIEU EST AMOUR

« *Dieu est amour !* » Combien il est précieux, mes jeunes amis, que Dieu ait voulu nous dire dans sa parole ce qu'il est ! Nous qui sommes des méchants, nous n'aurions jamais pu découvrir que *Dieu est amour* ; mais il nous le déclare et nous en donne les preuves les plus fortes.

L'amour a toujours un objet ou des objets envers lesquels il s'exerce. Vous comprenez cela. Quand on dit que l'on aime, c'est quelqu'un ou quelque chose. L'objet suprême de l'amour de Dieu, c'est Jésus, son Fils unique, qui est appelé « *le Fils de son amour.* » (Colossiens I, 13.) Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que deux fois, au baptême de Jésus et lors de la transfiguration, Dieu déclare qu'il est son « Fils bien-aimé. » (Matthieu III, 17 ; XVII, 5.) Jésus aussi dit à plusieurs reprises : « Le Père aime le Fils, » « mon Père m'aime. » (Jean III, 35 ; V, 20 ; X, 17 ; XV, 9.) Et c'est de toute éternité que le Père a eu son Fils pour objet de son amour, comme Jésus le dit dans la précieuse prière qu'il adresse à son Père pour ses chers disciples avant de les quitter : « Tu m'as aimé avant la fondation du monde. » (Jean XVII, 24.)

Jésus est un objet parfaitement digne de l'amour de Dieu, n'est-il pas vrai ? Mais Dieu a voulu avoir d'autres objets envers lesquels il manifestât son amour. Et qui a-t-il choisi pour cela ? Non pas des êtres purs et sans tache, mais de pauvres, misérables pécheurs, qui l'ont offensé, qui sont ses ennemis. (Romains V, 6, 8, 10.) C'est nous, mes jeunes

amis, qui sommes tels, et, malgré cela, il nous a aimés, nous, des indignes. Et la preuve suprême de son amour pour nous, c'est, vous le savez, qu'il a donné son Fils, le Fils de son amour, pour nous sauver, nous donner la vie éternelle, faire de nous ses enfants, et nous rendre heureux à jamais près de Lui dans le ciel. Bien des passages de sa Parole nous parlent de cet amour de Dieu pour nous. D'abord ce précieux verset que nous connaissons tous et qui est sorti de la bouche de Jésus même : « Dieu a tant aimé le monde » — un monde méchant — « qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Ensuite, Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, dit : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui ; en ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » (1 Jean IV, 9, 10.) L'apôtre Paul aussi déclare : « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Romains V, 8.) N'y a-t-il pas là de quoi toucher nos cœurs ? Nous, nous aimons ceux qui nous aiment et qui nous paraissent aimables et dignes de notre affection ; Dieu nous a aimés pécheurs, impurs, haïssables, comme nous le sommes. (Tite III, 3-7.) Nous pouvons bien dire avec le cantique : « Oh ! quel amour ! »

Et ce n'est pas tout. Lorsque nous avons cru au Seigneur Jésus, nous avons la vie éternelle, et alors l'amour de Dieu fait de nous ses enfants, comme Jean nous le dit : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de

*Dieu...* Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu. » (1 Jean III, 1, 2.) Et l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous est donné (Romains V, 5), de sorte que nous en sommes bien assurés. Nous sommes aimés comme Jésus a été aimé, et nous appelons Dieu, Abba, c'est-à-dire Père. (Jean XVII, 23; Romains VIII, 15.) Et rien, mes jeunes amis, ne peut changer, ni altérer cet amour; rien ne peut nous en séparer. (Romains VIII, 38, 39.) En vertu de cet amour, l'enfant de Dieu n'a aucune frayeur à l'égard du jugement, car « l'amour parfait, » celui de Dieu, « chasse la crainte. » (1 Jean IV, 17, 18.) Oh! quelle chose précieuse de savoir et de goûter que « *Dieu est amour!* » On peut reposer entre ses bras, comme un enfant sur le sein de sa mère.

Qui est-ce qui nous a fait connaître l'amour de Dieu? C'est Jésus, mes jeunes amis. « Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. » (Jean I, 18.) Celui qui avait vu Jésus, avait vu le Père. (Jean XIV, 9.) Il a manifesté l'amour de Dieu en venant dans le monde, puis, durant toute sa vie, par ses œuvres de bonté, de miséricorde, de compassion et de grâce, et enfin sur la croix où il est mort pour expier nos péchés. Il aimait ses disciples (Jean XV, 9; XIII, 1); il nous aime au point que son sang a été versé afin de nous laver de nos péchés (Apocalypse I, 5); il nous aimera toujours. (Romains VIII, 35.) L'amour du Seigneur Jésus est infini; personne ne peut le sonder, il surpasse toute connaissance. » (Éphésiens III, 19.) Il est ainsi l'expression de l'amour du Père, car Lui et le Père sont un. (Jean X, 30.) Chers jeunes amis, lorsque nous parlons de ce grand amour du Seigneur Jésus pour nous, votre cœur ne brûle-t-il pas au dedans de vous, comme celui des disciples à

Emmaüs ? (Luc XXIV, 32.) Oh ! que vous puissiez dire : « Nous, nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier. » (1 Jean IV, 19.) N'est-ce pas une preuve d'une grande dureté de cœur de ne pas aimer Celui qui nous a tant aimés ?

L'amour de Dieu se manifeste de différentes manières, selon l'état et les besoins de ceux envers qui il s'exerce. La *grâce*, qui est venue par Jésus-Christ (Jean I, 17), est l'amour envers des créatures coupables et perdues : « Vous êtes sauvés par la grâce. » (Éphésiens II, 5, 8.) Nous sommes « justifiés gratuitement par sa grâce. » (Romains III, 24.) La grâce est aussi l'amour qui soutient et encourage le chrétien dans sa course ici-bas. C'est pourquoi les apôtres souhaitent la grâce à ceux à qui ils écrivaient. La *bonté* est l'amour qui fait du bien, qui veut rendre heureux. Dieu est bon envers tous, nous dit le Seigneur. (Luc VI, 35.) Dieu est aussi *miséricordieux*. La miséricorde est cette forme de l'amour s'exerçant envers des misérables, de ceux qui ont besoin de pardon. (Néhémie IX, 17.) La *compassion* est l'amour envers ceux qui souffrent. « Le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion, » dit l'apôtre Jacques (Jacques V, 17), et vous vous rappelez sans doute, mes jeunes amis, que souvent, dans les évangiles, Jésus nous est montré ému de compassion. Il le fut pour la pauvre veuve qui avait perdu son fils unique (Luc VII) ; il le fut envers le lépreux qui s'était jeté à ses pieds (Marc I, 41), et aussi envers le peuple affamé qu'il ne voulait pas renvoyer à jeun, de peur qu'ils ne défaillissent en chemin. (Marc VIII, 1-3.) N'est-il pas bien doux, mes jeunes amis, de connaître un tel Dieu de grâce, de bonté, de miséricorde et de compassion, un Dieu qui nous aime si tendrement, en qui nous pouvons nous confier entièrement ?

L'amour de Dieu se manifeste aussi dans sa longue *patience*. Il se nomme « le Dieu de patience » (Romains XV, 5), et cette patience se montre en ce qu'il supporte les pécheurs, les avertissant, les exhortant, afin qu'ils se tournent vers Lui et ne périssent pas. La longue patience de Dieu les pousse à la repentance. (Romains II, 4.) Dans les jours de Noé, sa patience attendait, tandis que Noé avertissait les hommes de ce qui allait arriver. (1 Pierre III, 20.) Combien Dieu ne montra-t-il pas de patience envers Israël, ce peuple rebelle ? Et de nos jours, mes jeunes amis, Dieu use de patience envers un monde incrédule. « *Le Seigneur est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance.* » (2 Pierre III, 9.) Chers jeunes amis, connaissez-vous pour vous-mêmes l'amour de Dieu ? Votre cœur tressaille-t-il de bonheur à la pensée que « *Dieu est amour* » ?

S'il en est ainsi, alors l'apôtre vous dit : « Soyez imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et *marchez dans l'amour*, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur. » (Éphésiens V, 1, 2.) A ceci, tout le monde connaîtra que nous sommes disciples du Seigneur, si nous avons de l'amour les uns pour les autres. (Jean XIII, 34, 35.)

Il est amour, le Dieu suprême,  
Il nous le dit, et je le crois ;  
Pour se montrer, son fils lui-même  
Est venu mourir sur la croix.

Il est amour, il est le Père  
Qui d'un pécheur fait son enfant ;  
Il est amour, il est lumière :  
Prosternons-nous en l'adorant.



## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

## LE PAPISME

## LES RELIQUES ET LE CULTE DES IMAGES

A côté du culte des reliques se place celui qui est rendu aux images. Nous le trouvons dans l'église grecque comme dans l'église romaine, avec cette différence que la première n'admet que les images peintes. Ce sont les *icones* devant lesquelles, dans les chaumières, les maisons, les lieux publics, et dans les églises, brûlent des cierges et se prosterne le peuple.

L'église romaine va plus loin. Les édifices consacrés à son culte sont remplis, non seulement de peintures, mais aussi de statues de la Vierge parées de riches vêtements, ainsi que l'enfant qu'elle porte, et de statues des saints et des anges. On y voit des crucifix, figures du Seigneur sur la croix ; on va même jusqu'à représenter dans des tableaux, sous une forme humaine, le Dieu invisible, le Père. Ces images se trouvent aussi dans les maisons des dévots catholiques et y sont vénérées ; dans les villes autrefois, il y en avait en quantité dans les rues, et l'on en trouve encore des vestiges. L'apôtre Paul ne serait-il pas indigné, plus encore qu'à Athènes, en voyant la chrétienté remplie d'idoles ? (Actes XVII, 16). Et n'est-il pas à regretter, pour le dire en passant, que des chrétiens qui condamnent l'idolâtrie romaine, ne soient pas plus soigneux d'en écarter toute trace sur eux et dans leurs maisons ?

C'est dans les églises surtout que s'étale le culte rendu aux images. Il n'en est guère qui n'ait une chapelle dédiée à la Vierge ; d'autres ont en outre des chapelles consacrées à tel ou tel saint. Là, indépendamment du maître autel avec ses nombreux cierges et ses riches ornements, se trouvent, dans chaque chapelle, un autel pour dire la messe, des cierges, des tableaux et d'autres images, et devant ces images on brûle de l'encens, et prêtres et laïques se prosternent, adorent et prient. Si mes jeunes lecteurs ont l'occasion de voir une gravure représentant l'intérieur d'un temple bouddhiste, ils ne trouveront pas grande différence avec ce que présente une église romaine. Ne peut-on pas dire, mes jeunes amis, que ces lieux où l'on prétend servir le Dieu unique, sont de vrais temples d'idoles ? Idolâtrie d'autant plus affreuse que l'on fait de Christ une image taillée que l'on baise et que l'on adore, et que les autres images auxquelles on rend un culte, sont celles de Pierre, de Paul, et d'autres qui furent de fidèles serviteurs de Dieu à qui toute idolâtrie était en horreur ; et surtout qu'il y a des représentations de Celui qui a dit : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance de ce qui est dans les cieux en haut, ni de ce qui est sur la terre en bas, ni de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosternerás point devant elles, et tu ne les serviras point » (1). N'est-ce pas tomber dans le même péché qu'Israël quand il fit le veau d'or ? L'église romaine prétend qu'on n'adore pas les images, mais qu'en leur rendant un culte, on vénère ceux qu'elles représentent. C'est un subterfuge ; le passage que nous venons de lire est formel, et d'ailleurs le fait est certain que le pauvre peuple adore réelle-

(1) Exode XX, 4, 5.



ment l'image. Ajoutons à ce qui précède qu'un pouvoir miraculeux est attaché à certaines images, et que les baiser — en particulier baiser le crucifix — est considéré comme un acte méritoire. Nous l'avons vu en parlant de l'extrême onction.

Le culte des images commença de bonne heure en Orient et se répandit ensuite en Occident. Ce ne fut pas sans opposition. En Orient, des empereurs voulurent l'extirper par la force. Il en résulta des luttes sanglantes, car le peuple défendait avec acharnement ces images si chères, auxquelles il attribuait des miracles. Plus d'une fois en Occident, comme en Orient, dans des calamités ou des dangers publics, on porta, dans une procession solennelle, telle ou telle image pour obtenir la délivrance. Si l'ennemi s'éloignait des murs d'une ville assiégée, c'était grâce à la vertu de l'image.

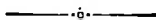
Après les luttes dont je parlais, un concile fut convoqué à Nicée, en l'an 787. Il décréta que des images du Sauveur, de la Vierge, des anges, et des saints, en peinture ou en mosaïque, seraient placées dans les églises pour être baisées (1) et révérencées en se prosternant devant elles, distinguant toutefois cette adoration de celle qui n'appartient qu'à la nature divine. « On doit, dit le concile, leur offrir de l'encens et des cierges, car l'honneur rendu à l'image passe à celui qu'elle représente. » Et pour joindre l'acte aux paroles, on apporta dans le concile une image qui y fut adorée. Ensuite on déclara anathème celui qui ne révérencerait pas les images et qui dirait qu'elles sont des idoles.

L'église romaine, comme l'église grecque, reçut les décrets de ce concile. Plus tard, le concile de

(1) Les adorateurs de Baal baisaient son image. (1 Rois XIX, 18. Voyez aussi Osée XIII, 2.)

Trente, dans le XVI<sup>me</sup> siècle, statua : « On doit avoir et conserver, principalement dans les églises, les images de Jésus-Christ, de la Vierge, mère de Dieu, et des autres saints, et leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus, parce que cet honneur est rapporté aux originaux qu'elle représente. »

Telle a été la ruse de Satan pour entraîner les âmes dans l'idolâtrie, malgré la parole de Dieu qui la proscrit formellement. « Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, ni ma louange à des images taillées, » dit l'Éternel (1). Et quand nous voyons ces statues devant lesquelles on se prosterne, qu'elles soient de pierre ou de bois, comment ne pas nous rappeler les paroles si fortes d'Ésaïe : « Qui a formé un dieu, ou fondu une image, qui n'est d'aucun profit..... Un homme prend un bois : d'une partie il fait du feu et s'en chauffe et fait cuire du pain ; et de l'autre il en fait un dieu, une image taillée, et se prosterne devant elle » (2). Et le prophète ajoute : « Il se repait de cendres ; un cœur abusé l'a détourné ; et il ne délivre pas son âme, et ne dit pas : N'ai-je pas un mensonge dans ma main droite ? » Combien ces paroles sont applicables à ces nombreux pauvres abusés qui se prosternent devant les peintures et les statues de bois ou de pierre, et leur adressent leurs prières !



### L'eau de la vie.

Une jeune fille de douze ans était couchée sur un lit de maladie. Sa mère et ses parents savaient qu'Alice — c'était le nom de la malade — n'avait

(1) Ésaïe XLII, 8. — (2) Ésaïe XLIV, 9-20.

plus longtemps à rester avec eux. Le Seigneur allait bientôt la retirer de ce monde. Mais Alice ne craignait pas de mourir, car elle aimait le Seigneur Jésus, son Sauveur, qui avait donné sa vie pour elle. Elle savait qu'en quittant son corps périssable, son esprit bienheureux irait près de Jésus en attendant la glorieuse résurrection, et elle se réjouissait à la pensée d'être avec le Seigneur.

Une après-midi, peu de temps avant sa fin, elle eut la visite d'un jeune homme, l'un de ses cousins, nommé Willie. Il ne connaissait, ni n'aimait pas encore le Seigneur. Il cherchait ses plaisirs et son bonheur dans le monde, et ne s'occupait pas du salut de son âme immortelle.

Willie s'assit à côté du lit de la malade, et la mère de celle-ci sortit. Après quelques instants de silence, Alice qui était très souffrante et d'une extrême faiblesse, ouvrit les yeux et demanda un peu d'eau à boire. Willie s'empressa d'apporter le verre, et soutint la jeune malade pour lui aider à boire. Alice ne but pas tout de suite, mais, avec un regard qui perça Willie jusqu'au fond du cœur, elle lui dit : « *Celui qui boit de cette eau aura de nouveau soif, mais celui qui boira de l'eau que Jésus donne n'aura plus soif, à jamais.* » « Dis-moi, Willie, as-tu déjà bu de cette eau ? »

Elle but, et sans ajouter un mot, elle replaça sa tête sur l'oreiller, et ferma de nouveau les yeux. Willie se leva et sortit de la chambre. Son cœur était trop serré ; il ne pouvait oublier le regard et les paroles de la jeune mourante. Encore quelques jours et les yeux et les lèvres d'Alice se fermèrent tout à fait pour ce monde ; elle était entrée dans l'éternel repos auprès de son Sauveur. Mais pour Willie il n'y avait plus de repos. Le monde et ses plaisirs ne le satisfaisaient plus. Sans cesse il lui

semblait entendre ces paroles : « Celui qui boit de cette eau, n'aura plus jamais soif. »

Dieu, dans sa grâce, s'en servit pour éveiller dans son âme une réelle et ardente soif de cette eau de la vie que Jésus donne. Il se rendit à l'appel du Seigneur qui dit : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive,* » et encore : « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement, de la fontaine d'eau de la vie. » Willie vint au Seigneur Jésus avec confiance, et trouva dans la foi en ce précieux Sauveur le salut, la paix, la vie éternelle, le seul et vrai bonheur.

Cher jeune lecteur, as-tu bu de cette eau de la vie ?

---

### Réponses aux questions du mois de juin

Les six prophètes ou hommes de Dieu mentionnés dans la Bible comme ayant été mis à mort sont :

1° *Abel*, le juste (Genèse IV, 8 ; Matthieu XXIII, 35), mis à mort par Caïn.

2° *Achimélec*, le sacrificateur, tué par ordre de Saül. (1 Samuel XXII, 11-19.)

3° *Zacharie*, le sacrificateur, que le roi Joas fit lapider dans le parvis du temple. (2 Chroniques XXIV, 20-22.)

4° *Urie*, le prophète, tué par le roi Jehoïakim. (Jérémie XXVI, 23.)

5° *Jean le Baptiseur*, décapité par l'ordre d'Hérode. (Marc VI, 24-28.)

6° *Etienne*, le premier martyr, lapidé par les Juifs. (Actes VII, 57-60.)

### Questions pour le mois de juillet

1° Quelles sont les trois personnes remarquables qui demandèrent à boire à des femmes ? Citez les passages.

2° Citez trois invitations à venir boire de l'eau de la vie.

3° Qui est-ce qui trouva un puits d'eau dans le désert ?

## Dieu, sa nature et ses attributs

### DIEU EST SAINT ET JUSTE

La *sainteté*, mes jeunes amis, est cet attribut de Dieu qui exprime sa séparation absolue du mal, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas selon sa nature. Elle est proclamée en maints endroits de l'Écriture. « Je suis saint, » déclare l'Éternel. (Lévitique XIX, 2.) « L'Éternel, notre Dieu, est saint », dit le psalmiste, et « la sainteté sied à sa maison. » (Psaume XCIX, 9; XCIII, 5.) Ésaïe entend dans le temple les séraphins crier l'un à l'autre : « Saint, saint, saint, est l'Éternel des armées » (Ésaïe VI, 3) ; et Jean entend dans le ciel les quatre animaux répéter : « Saint, saint, saint, Seigneur, Dieu, Tout-puissant. » (Apocalypse IV, 8.) Aussi est-il écrit que « ses yeux sont trop purs pour voir le mal » (Habakuk I, 13), parole bien sérieuse et bien propre à parler à nos consciences. Et c'est pourquoi, mes jeunes amis, ceux qui croient en Jésus sont appelés à être *saints* dans toute leur conduite. » (I Pierre I, 15, 16.)

Être *saint* veut dire être mis à part et consacré à Dieu. Israël était un peuple saint, que Dieu avait choisi et mis à part des autres nations pour le connaître et le servir. « Je vous ai séparés des peuples, pour être à moi, » leur dit l'Éternel. (Lévitique XX, 26.) Aussi devaient ils s'abstenir de l'idolâtrie et de toutes les choses que l'Éternel avait déclarées impures. Dieu leur avait dit à cet égard : « Vous me serez saints, car je suis saint. » (Lévitique XIX, 2.) Tous les objets qui servaient au culte de l'Éternel étaient saints ; ils lui étaient consacrés et ne devaient être employés à aucun usage profane. Et maintenant ceux qui croient au Seigneur Jésus sont aussi *saints*, mis

à part pour le service de Dieu. Et c'est pour cela qu'il leur est recommandé de se séparer du mal. Voyez, chers jeunes amis, ce qui nous est dit à cet égard. D'abord, l'apôtre Paul dit aux chrétiens de Rome qu'ils sont des « saints appelés », c'est-à-dire que Dieu les a appelés pour être à Lui. (Romains I, 7.) Le même apôtre écrit aux Éphésiens que Dieu « nous a élus en Christ pour que nous fussions saints et irrépréhensibles devant lui. » (Éphésiens I, 4.) « Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât de ce présent siècle mauvais » (Galates I, 4), c'est-à-dire qu'il nous séparât du monde méchant qui nous entoure et au milieu duquel nous étions. Paul écrit aussi à Tite : « Notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres. » (Tite II, 14.) Mais puisque Dieu met ainsi à part, pour Lui, les croyants, et que c'est pour cela que le Seigneur Jésus les a rachetés, vous comprenez que nous devons avoir soin d'être et de rester séparés du mal dans toute notre conduite. « Sans la sainteté, » nous est-il dit, « nul ne verra le Seigneur. » (Hébreux XII, 14.) Et Paul, écrivant aux Corinthiens qui se laissaient entraîner dans le monde idolâtre et impur au milieu duquel ils vivaient, leur dit : « Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, et ne touchez pas à ce qui est impur » (2 Corinthiens VI, 17), et il ajoute : « Achevant la sainteté dans la crainte du Seigneur. » (2 Corinthiens VII, 1.) Ainsi, chers jeunes amis, si vous êtes à Jésus, si vous aimez ce pur et saint Sauveur, fuyez et écartez loin de votre esprit toute pensée mauvaise, toute image impure ; abstenez-vous des conversations légères et profanes, selon ce qui est dit que « aucune impureté ou cupidité ne

soient même nommées parmi vous, comme il convient à des saints ; ni aucune chose honteuse, ni parole folle, ou plaisanterie, lesquelles ne sont pas bienséantes. » (Éphésiens VI, 3, 4.) Évitez les mauvais livres qui remplissent l'imagination de choses folles, inutiles et souvent impures. Et dans votre vie évitez tout ce qui souille, non seulement dans ce qui se peut voir, mais aussi dans ce qui se fait en secret. Dieu est saint, Dieu vous voit et vous entend ; n'offensez en rien sa sainteté. La Parole nous dit que celui qui espère en Jésus « se purifie comme Lui est pur. » (1 Jean III, 3.)

Saint, saint, saint, est l'Éternel,  
Le Seigneur, Dieu des armées !  
Son pouvoir est immortel ;  
Ses œuvres partout semées  
Font éclater sa grandeur.  
Sa Majesté, sa splendeur.

Un autre attribut de Dieu est la *justice*. L'Écriture la proclame en bien des passages : « Dieu est juste et droit », dit Moïse. (Deutéronome II, 4.) « Éternel, Dieu d'Israël, tu es juste. » (Esdras IX, 15) « Tu es juste dans tout ce qui nous est survenu, car tu as agi avec vérité, et nous, nous avons agi méchamment, » telle est la confession de Néhémie (IX, 23). « L'Éternel est juste dans toutes ses voies. » (Psaume CXLV, 17.) « L'Éternel, notre Dieu, est juste dans toutes les œuvres qu'il a faites ; et nous n'avons pas écouté sa voix. » (Daniel IX, 14.) « Ses yeux sont ouverts sur toutes les voies des fils des hommes, pour rendre à chacun selon ses voies et selon le fruit de ses actions. » (Jérémie XXXII, 19.) La *justice*, en effet, mes jeunes amis, consiste à attribuer à chacun ce qui lui revient, et c'est ainsi que Dieu est juste, souverainement juste, car en Lui « il n'y

a point d'acception de personnes » (1 Pierre I, 17), et il rendra « à chacun selon ses œuvres. » (Romains VI, 6-11.) Il agit envers chacun selon la perfection de sa nature à Lui, et donne « à ceux qui persévèrent dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité — la vie éternelle ; mais à ceux qui sont contentieux et qui désobéissent à la vérité et obéissent à l'iniquité — la colère et l'indignation. » Dieu ne fait pas mourir le juste avec le méchant ; et il ne tient pas non plus le coupable pour innocent : Lui, le Juge de toute la terre, fait justice. (Genèse XVIII, 25 ; Exode XXXIV, 7.)

L'homme, mes jeunes amis, est appelé à être *juste*, de même qu'il est appelé à être *saint*. La justice chez l'homme vis-à-vis de son prochain est qu'il lui rende ce qui lui est dû, et ne lui fasse aucun tort dans les diverses relations où il est avec lui. La justice de l'homme quant à Dieu est qu'il soit tel que Dieu le veut, et qu'il ait fait et fasse ce que Dieu commande. Or, vous savez bien, n'est-ce pas, que ni sous un rapport, ni sous un autre, il n'y a de justice en aucun homme ; ni vous, ni moi, ne sommes justes. « Il n'y a pas de juste, non pas même un seul... tous ont péché » (Romains III, 11, 23), dit l'Écriture, tous ont fait le mal, et ont marché dans l'iniquité et la désobéissance envers Dieu. Dieu, selon *sa justice à Lui*, doit donc condamner l'homme. Et voici, mes jeunes amis, ce qui démontre avec la plus complète évidence l'injustice de l'homme. Le Seigneur Jésus-Christ, le Fils bien-aimé de Dieu, a paru dans le monde, parfaitement juste et saint, et y a manifesté toute la bonté de Dieu. Mais au lieu d'être reçu par les hommes, Lui, le seul juste, il a été rejeté et condamné contre toute justice, car « il n'avait rien fait qui ne se dût faire », disait le brigand converti. (Luc XXIII, 41.) Et Pilate, le juge



inique, tout en le livrant pour être crucifié, reconnaissait qu'il n'avait trouvé aucun crime en Lui. (Luc XXIII, 14.)

Alors qu'a fait Dieu ? Il a manifesté sa justice à Lui, en ressuscitant Christ, et en le plaçant dans le ciel, dans la gloire, et en même temps, il a condamné le monde. C'est ce que veulent dire ces paroles du Seigneur Jésus : « Quand celui-là (l'Esprit Saint) sera venu, il convaincra le monde de péché, de *justice* et de jugement : de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de *justice*, parce que je m'en vais à mon Père ; de jugement, parce que le chef de ce monde est jugé. » (Jean XVI, 8-11.) La descente du Saint-Esprit sur les disciples, le jour de la Pentecôte, avec les signes miraculeux qui l'accompagnaient, était la preuve que Dieu, dans sa *justice*, avait élevé dans la gloire l'homme qui, rejeté par le monde, avait accompli toute la volonté divine. Et cette même justice condamnait le monde.

Que serions-nous devenus, nous pécheurs coupables, si Dieu s'était arrêté là ? Mais sa justice se montre d'une autre manière. C'est en sauvant le pécheur qui croit en Jésus. L'apôtre nous l'apprend par ces paroles : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » — voilà notre état naturel à tous ; mais nous sommes « justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang » — voilà le salut, sa source, son moyen, Celui qui l'accomplit, et comment on se l'approprie, c'est-à-dire la foi. Puis l'apôtre continue en disant : « Afin de montrer sa *justice* à l'égard du support des péchés précédents dans la patience de Dieu. » — En vue du sacrifice propitiatoire de Christ, Dieu, selon sa justice, avait supporté et sauvé les fidèles qui vivaient avant la

venue du Sauveur ; puis il est dit : « Afin de montrer *sa justice* dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste, et justifiant celui qui est de la foi de Jésus. » (Romains III, 23-26.) Puisque Christ a pleinement satisfait aux droits de la justice de Dieu en souffrant et en mourant sur la croix, portant là la peine due au péché, Dieu montre *sa justice* en ne condamnant pas, mais en justifiant et sauvant le pécheur qui croit en Jésus,

C'est là, mes jeunes amis, la merveilleuse *justice de Dieu*. Dieu est *juste*, en plaçant Jésus dans le ciel ; Dieu est *juste*, en sauvant celui qui l'a offensé, mais qui a la foi en Jésus, et il lui donne la paix et une place dans le ciel. (Romains V, 1, 2.) D'un pécheur coupable, Dieu fait un homme justifié qui n'a plus à craindre la condamnation. (Romains VIII, 1.) Et Dieu montrera d'une manière terrible *sa justice*, en condamnant ceux qui auront méprisé l'Évangile et n'auront pas voulu croire en Jésus. Ils « subiront le châtiment d'une destruction éternelle. » (2 Thésaloniciens 1, 6-9.)

Mes jeunes amis, avez-vous cru au Seigneur Jésus, et jouissez-vous du bonheur d'être justifiés, d'être revêtus de la justice de Dieu ?

---

## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

---

#### LA DÉLIVRANCE DE SAMARIE, LES QUATRE LÉPREUX

#### (2 Rois VII)

---

SOPHIE. — J'ai hâte, chère maman, de savoir comment l'Éternel accomplit la promesse qu'il avait faite par Élisée.

LA MÈRE. — Il ne fit pas des fenêtres aux cieux, mais il intervint d'une manière tout aussi admirable. Durant la nuit, il fit entendre dans le camp des Syriens un bruit comme de chars qui roulaient, et de chevaux qui hennissaient, tout le bruit d'une grande armée en marche. « Ce sont les rois des Égyptiens et les rois des Héthiens que le roi d'Israël a pris à sa solde pour venir contre nous, » se dirent les Syriens épouvantés. Et, au crépuscule, ils se levèrent et s'enfuirent précipitamment, abandonnant leurs tentes, et leurs chevaux, et leurs ânes, laissant le camp vide.

SOPHIE. — C'est Dieu qui jetait cette frayeur dans leur cœur. Je commence à comprendre comment les malheureux habitants de Samarie purent être dans l'abondance. Que c'est beau de voir Dieu agir par toutes sortes de moyens pour accomplir sa parole ! Et pourtant c'était un peuple coupable, envers qui il montrait ainsi sa bonté.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais l'Éternel se glorifiait devant les ennemis de son peuple en agissant de cette manière.

SOPHIE. — Comment les habitants de Samarie connurent-ils leur délivrance ?

LA MÈRE. — Là aussi nous voyons la main de Dieu, et comment il se sert des choses faibles et méprisées des hommes pour accomplir ses desseins. Il y avait à l'entrée de la porte de Samarie quatre hommes lépreux. Ils ne pouvaient entrer dans la ville, parce que, comme tu le sais, les lépreux devaient toujours rester à l'écart (1). Ces malheureux se tenaient donc compagnie l'un à l'autre.

SOPHIE. — C'était comme les dix lépreux que le Seigneur rencontra et qu'il guérit (2).

(1) Lévitique XIII, 45, 46. — (2) Luc XVII, 11-19.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ceux dont nous parlons maintenant mouraient de faim, comme les habitants de la ville. On ne leur envoyait rien depuis la muraille, comme on l'aurait fait en d'autres temps, autour d'eux tout était dévasté, et plus loin étaient les terribles Syriens. Que faire? Tout lépreux qu'ils étaient, ils tenaient à la vie. « Pourquoi, » se dirent-ils, « restons-nous ici jusqu'à ce que nous mourions? Passons dans le camp des Syriens; peut-être nous laisseront-ils vivre? Et s'ils nous font mourir, nous mourrons. » Ayant dit cela, ils se levèrent de grand matin et se rendirent au camp des Syriens. Ils tremblaient peut-être bien fort à la pensée de se trouver face à face avec quelque farouche soldat. Mais voilà, il n'y avait personne. Aucun bruit ne se faisait entendre, sinon celui des chevaux et des ânes que leurs maîtres avaient laissés. Les lépreux s'avancèrent jusqu'au bout du camp; tout était vide d'hommes. Alors, prenant courage, ils entrèrent dans une tente, y trouvèrent de la nourriture, et mangèrent et burent, car ils mouraient de faim.

SOPHIE. — Comme ils devaient être contents!

LA MÈRE. — Oui, on ne peut les blâmer d'avoir voulu se rassasier; c'était bien naturel. Mais n'auraient-ils pas dû penser à tout le peuple de Samarie qui mourait aussi de faim, et se hâter d'aller leur annoncer la bonne nouvelle?

SOPHIE. — Est-ce qu'ils ne le firent pas?

LA MÈRE. — Pas tout de suite, Sophie. L'égoïsme prévalut d'abord dans leur cœur. Ils pensèrent premièrement et uniquement à eux-mêmes, et voulurent profiter de l'occasion pour s'enrichir. Ils prirent l'or, l'argent et les vêtements qui se trouvaient dans la tente, et allèrent les cacher. Puis ils entrèrent dans une autre tente et firent de même.

SOPHIE. — C'était bien mal de leur part. Ils

auraient dû se dire : « Il y a tant de gens, grands et petits, qui meurent de faim dans la ville, et nous sommes rassasiés ! Allons vite leur dire qu'ils viennent aussi. »

LA MÈRE. — C'est bien ce qu'ils auraient dû faire ; mais comme je te l'ai dit, ils ne pensèrent d'abord qu'à eux-mêmes. C'est ce que l'on appelle l'égoïsme, et c'est là une des mauvaises dispositions de notre cœur naturel à tous. La parole de Dieu nous met en garde contre ce sentiment. Elle nous dit d'aimer « notre prochain *comme nous-mêmes*, » et encore : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais *celui d'autrui*. » Elle nous enseigne que nous ne devons pas « nous plaire à nous-mêmes, » mais que « chacun cherche à *plaire à son prochain, en vue du bien*. » L'apôtre Paul dit encore : « Que chacun ne regarde pas à ce qui est à lui, mais chacun à ce qui est aux autres » (1), et il place devant nous le divin exemple du Seigneur Jésus qui n'a pas pensé à Lui-même, mais a renoncé à tout pour nous sauver. Il nous faut demander au Seigneur, Sophie, qu'il nous donne un cœur dépouillé d'égoïsme, de recherche de nous-mêmes, afin que nous cherchions le bien des autres, comme nous cherchons le nôtre.

SOPHIE. — Je le désire, maman, et je voudrais le faire toujours, et savoir partager avec mon petit frère et mes sœurs ce que j'ai et ce que je sais de bon.

LA MÈRE. — Reprenons maintenant l'histoire des lépreux. Tout à coup une pensée leur vint. Ils se dirent : « Nous ne faisons pas bien. » Dieu agissait dans leur conscience, et réveillait en eux le sentiment de leur péché d'égoïsme. « Nous ne faisons

(1) Galates V, 14 ; 1 Corinthiens X, 24 ; Romains XV, 1, 2 ; Philippiciens II, 4.

pas bien. Ce jour est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons. Si nous attendons jusqu'à la lumière du matin, l'iniquité nous trouvera. »

SOPHIE. — Ils craignaient, sans doute, s'ils attendaient qu'il fit grand jour, que les gens de Samarie s'aperçussent aussi de la fuite des Syriens, et qu'alors on leur fit des reproches et qu'on les punit pour n'avoir rien dit.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Ils résolurent donc de faire avertir le roi. Ils s'approchèrent de la porte, et appelèrent ceux qui en avaient la garde, et ils leur dirent : « Nous sommes venus dans le camp des Syriens, et voici, il n'y avait personne. Nous n'y avons entendu aucune voix d'homme, il n'y avait que les chevaux et les ânes attachés, et les tentes comme elles étaient. »

SOPHIE. — Chère maman, il semble que les lépreux n'agissent ainsi que par peur d'être punis. Ce n'est pas un très beau sentiment. Ils auraient dû le faire par compassion pour leurs pauvres compatriotes affamés.

LA MÈRE. — Je crois, mon enfant, qu'il y avait chez eux les deux sentiments, puisqu'ils commencent par dire : « C'est un jour de bonnes nouvelles, et nous nous taisons. » Et tu vois que, dès qu'ils sont réveillés de leur égoïsme, ils ne veulent plus jouir seuls de cette délivrance merveilleuse, ils vont vite l'annoncer, sentant qu'ils seraient coupables de tarder à le faire. Dieu fait de ces pauvres misérables lépreux des messagers de bonnes nouvelles. Et il en est de même pour l'Évangile, pour la bonne nouvelle de la délivrance et du salut de l'âme. Ceux qui l'ont reçue et en jouissent, ont hâte d'en faire part à d'autres. « Nous avons trouvé le Messie, » dit à Pierre, André l'un des deux disciples qui avaient suivi Jésus (1). Souvent ce sont de bien misérables

(1) Jean 1, 42 et 46.

pêcheurs qui deviennent ces messagers de la bonne nouvelle. C'est la Samaritaine méprisée et méprisable qui va dire à ses compatriotes qu'elle a trouvé le Christ. C'est Marie de Magdala, qui avait été possédée de sept démons, qui va annoncer aux disciples que le Seigneur était ressuscité, et l'avait chargée pour eux d'un merveilleux message (1). Un enfant même, s'il connaît et aime le Seigneur, pourra parler de Lui, et être un moyen de bénédiction pour d'autres.

SOPHIE. — Ah ! maman, ce que tu dis là, me fait désirer d'être une petite messagère de bonnes nouvelles.

LA MÈRE. — Le Seigneur t'accordera ton désir, mon enfant. Les gardes de la porte allèrent rapporter dans la maison du roi ce que les lépreux avaient dit.

SOPHIE. — Oh ! comme le roi dut être heureux !

LA MÈRE. — Il l'aurait été, s'il avait cru simplement que c'était l'accomplissement de la parole de l'Éternel. Mais son cœur y était resté incrédule. Il était comme tant de personnes qui entendent les merveilleuses promesses de grâce et de pardon que Dieu leur fait annoncer, mais qui n'y ajoutent pas foi. Et comment pourrions-nous être heureux, si nous ne croyons pas l'amour que Dieu a pour nous ? Joram ne pensa pas que c'était l'accomplissement de ce qu'Élisée avait dit de la part de l'Éternel. Il crut que c'était un piège des Syriens, et il dit à ses serviteurs : « Je veux vous dire ce que les Syriens nous ont fait : ils savent que nous avons faim, et ils sont sortis du camp pour se cacher dans les champs, disant : Ils sortiront hors de la ville, et nous les prendrons vivants, et nous entrerons dans la ville. » C'était un raisonnement de la sagesse humaine, mais c'était de l'incrédulité à l'égard de Dieu.

(2) Jean IV, 28-30 ; XX, 17, 18.

SOPHIE. — Joram ne fit-il donc rien pour s'assurer de ce qui était arrivé ?

LA MÈRE. — Non ; mais un de ses serviteurs fut plus avisé que lui, comme cela avait été le cas avec Naaman, et il lui dit : « Qu'on prenne les cinq chevaux qui restent dans la ville, et que l'on aille voir. »

SOPHIE. — Sans doute que les malheureux assiégés avaient dû manger leurs chevaux.

LA MÈRE. — C'est bien certain, et il y en avait qui étaient morts comme les hommes, faute de nourriture, car le serviteur dit en parlant des chevaux : « Ils sont comme la multitude d'Israël qui a péri. » On équipa donc deux chars, et le roi les envoya avec ses serviteurs. Et que trouvèrent-ils ? Le camp abandonné et vide, comme les lépreux l'avaient dit, et ayant poussé jusqu'au Jourdain, ils virent toute la route pleine de vêtements et d'objets que les Syriens avaient jetés dans leur fuite précipitée, croyant toujours être poursuivis, et se hâtant de mettre le Jourdain entre eux et leurs ennemis supposés. Les serviteurs de Joram vinrent lui rapporter ce qu'ils avaient vu.

SOPHIE. — Je pense que Joram crut alors la parole de l'Éternel. Sais-tu, maman, qui il me rappelle ? C'est Thomas, qui ne voulait pas croire sur la parole des autres disciples que le Seigneur était ressuscité. Il voulait voir pour croire ; et le Seigneur dit : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (1).

LA MÈRE. — Thomas aurait dû croire, parce que Jésus avait annoncé sa résurrection, et Joram aurait dû croire, à cause de la parole de l'Éternel.

SOPHIE. — Maintenant les pauvres affamés de Samarie purent sortir sans crainte et se rassasier

(1) Jean XX, 24-29.



des vivres qu'ils trouvèrent dans le camp des Syriens.

LA MÈRE. — Oui ; ils pillèrent le camp, et y trouvèrent non seulement abondance de vivres, mais aussi de l'or et de l'argent pour les aider à vivre, des chevaux et des ânes pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus. Ainsi quand le Seigneur nous a sauvés de l'enfer, il nous donne aussi avec la vie, de quoi nourrir en nous la vie, c'est-à-dire sa Parole, et nous fait part de toutes les richesses de sa grâce et de son amour.

SOPHIE. — Et le capitaine incrédule, que lui arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Le roi l'avait placé à la porte de la ville pour la garder et y maintenir l'ordre. Mais le peuple, se précipitant en masse hors de la ville, les uns poussant les autres, le malheureux homme ne put les contenir, il fut renversé, foulé aux pieds, et il mourut, selon ce qu'avait dit l'homme de Dieu. La fleur de farine fut à un siclé la mesure, et les deux mesures d'orge à un siclé ; le capitaine incrédule vit cette abondance, et il n'en profita point.

SOPHIE. — Quelle terrible fin !

LA MÈRE. — La parole de Dieu, Sophie, insiste à deux reprises sur ce fait, afin de nous montrer le danger auquel s'exposent les incrédules.

Quelle angoisse sera celle des méchants, lorsqu'ils verront le bonheur des justes auquel ils n'auront aucune part ! C'est ce que le Seigneur disait aux Juifs qui ne voulaient pas croire en Lui : « Là seront les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham et Isaac et Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, mais vous, jetés dehors » (1). Et Ésaïe dit aussi : « Voici, mes

(1) Luc XIII.

serviteurs mangeront et vous aurez faim ; mes serviteurs boiront et vous aurez soif ; voici, mes serviteurs se réjouiront, et vous serez honteux ; voici, mes serviteurs chanteront de joie, à cause du bonheur de leur cœur, et vous, vous crierez à cause de la douleur de votre cœur, et vous hurlerez à cause du brisement de votre esprit » (1).

SOPHIE. — C'est terrible à penser, chère maman. Oh ! comme il nous faut prier pour que les personnes qui entendent annoncer l'Évangile le croient dans leur cœur.

LA MÈRE. — Tu as raison, ma chère enfant.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### LE PAPISME

---

#### LE PURGATOIRE

Une autre doctrine du papisme est le *purgatoire*. Qu'est-ce que le purgatoire ? C'est un lieu, dit l'église romaine, où ceux qui sont morts en état de grâce, c'est-à-dire non coupables de péché mortel (2), sont purifiés par des châtimens et des souffrances temporaires, des fautes qui n'ont pas été suffisamment

(1) Ésaïe LXV, 13, 14.

(2) L'église romaine enseigne qu'il y a deux sortes de péchés : les péchés *mortels* qui font perdre la grâce de la justification, et les péchés *vénies* (de *venia*, pardon) qui ne font pas perdre la grâce. Si quelqu'un meurt en état de péché mortel, il va en enfer. Mais quelqu'un qui s'est rendu coupable d'un tel péché peut être pardonné et justifié par le sacrement de pénitence. L'église romaine compte sept péchés mortels : l'orgueil, la convoitise, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse.

expiées ici-bas. Ces souffrances peuvent être allégées, et leur temps abrégé, par les prières et les aumônes des parents et des amis du défunt, et surtout par des messes dites à leur intention.

Bien que Saint-Augustin, à l'occasion de la mort de sa mère Monique, mentionne déjà les prières pour les morts, ce n'est qu'en l'an 600 que la doctrine du purgatoire fut reçue parmi les dogmes de l'église de Rome et que le pape Grégoire le Grand la formula en ces termes : « Nous devons croire qu'il y a un feu qui purifie des petites fautes avant que le jour du jugement arrive. » Le célèbre concile de Trente a défini complètement cette doctrine et prononcé l'anathème sur ceux qui la nient. Voici ce qu'il dit : « Il y a un purgatoire, et les âmes qui y sont retenues prisonnières, sont secourues par les prières des croyants, mais surtout par le sacrifice acceptable de la messe. » Le concile ordonne à tous les évêques, de « s'appliquer avec zèle à ce que la saine doctrine du purgatoire qui nous a été transmise par les vénérables pères de l'Église et par les saints conciles, soit crue, gardée, enseignée et prêchée partout parmi les fidèles de Christ... Les âmes des justes sont purifiées dans les flammes du purgatoire par un châtement temporaire, afin que de cette manière leur soit accordée l'entrée dans leur patrie éternelle, où rien d'impur ne peut être admis... Le sacrifice de la messe est offert pour ceux qui se sont endormis en Christ, mais qui ne sont pas entièrement purifiés. »

Telle est la doctrine romaine du purgatoire. Elle n'a, pour s'appuyer, *aucun passage de la parole de Dieu*, et, de l'aveu même du concile, ne repose que sur l'autorité des pères et des conciles. Nous verrons, mes jeunes amis, qu'elle est contraire aux précieux enseignements de l'Écriture, quant au témoignage

de l'amour de Dieu et quant à l'œuvre de Christ pour la justification du pécheur et le pardon des péchés.

Où se trouve le purgatoire, et quel genre de souffrances les âmes y endurent-elles ? Les docteurs romains ne le disent pas, et le concile de Trente interdit sur ce point les questions curieuses. Mais il parle du « feu du purgatoire, » et l'église romaine, pour apitoyer les vivants sur le sort des âmes qui s'y trouvent, tolère qu'on le représente dans des tableaux, comme un lieu où les âmes sont horriblement tourmentées dans un feu ardent. Et jusqu'à quand les âmes restent-elles dans ce lieu de souffrances ? Jusqu'à ce qu'elles aient « payé le dernier quadrant » (Matthieu V, 26), disent les docteurs romains, car c'est ainsi qu'ils appliquent à faux ce texte. Ils veulent dire par là que les âmes subissent les peines du purgatoire jusqu'à ce qu'elles aient été entièrement purifiées et que la justice de Dieu ait été satisfaite. L'église romaine dit bien que l'intensité des souffrances peut être adoucie et leur durée abrégée par certaines œuvres accomplies en leur faveur, mais est-on jamais sûr que le dernier quadrant est payé et que l'âme sort enfin du purgatoire pour entrer au ciel ? Non, jamais. Et ainsi les pauvres catholiques romains sont laissés dans une continue incertitude quant au sort de leurs parents ou amis décédés, quand bien même ceux-ci ont reçu l'extrême-onction (qui, selon Rome, doit effacer les dernières traces de péché), et qu'eux ont prié et fait dire des messes. Et ceux qui croient cet enseignement, ne peuvent qu'être dans une terreur constante en pensant à la mort qui va les jeter dans les souffrances du purgatoire, malgré leur foi et leurs œuvres (1), et cela durant un temps indéterminé.

(1) Lisez le traité intitulé « La jeune fille irlandaise. »

Mais Dieu soit béni, mes jeunes amis, le purgatoire n'est qu'une invention de l'esprit humain et par conséquent un mensonge. Tout l'enseignement de l'Écriture est opposé à cette doctrine. D'abord nous n'y voyons nulle part la distinction entre les péchés mortels et les péchés véniels. Tout péché est mortel, car la parole de Dieu dit : « Les gages du péché, c'est la mort » (Romains VI, 23), et « après la mort le jugement. » (Hébreux IX, 27.) Mais il est ajouté : « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur. » Et Jésus nous dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) Et ce n'est pas que nous aurons plus tard la vie éternelle ; nous l'avons dès ici-bas, car il est écrit : « Qui croit au Fils » (et non aura) la vie éternelle. » (Jean III, 36.) Nous lisons encore : « En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui... Dieu nous aima, et envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. » (1 Jean IV, 9, 10.) Puis : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu... Bien-aimés, nous sommes *maintenant* enfants de Dieu. » (1 Jean III, 1, 2.) En croyant au Seigneur Jésus, nous avons déjà maintenant la vie éternelle et sommes de bien-aimés enfants de Dieu ; Dieu veut-il mettre son enfant pour qui il a donné son Fils et qui possède la vie éternelle, dans une horrible prison et d'affreuses souffrances jusqu'à ce qu'il ait payé le dernier quadrant ? Est-ce là le grand amour dont il nous a aimés ? (Éphésiens II, 4.)

Il est vrai que si l'enfant de Dieu vient à manquer, Dieu le discipline *ici-bas*, pour son profit, afin de le

rendre participant de sa sainteté (Hébreux XII, 7-10), et cette discipline peut aller jusqu'à la mort du corps. (1 Jean V, 16 ; 1 Corinthiens XI, 30.) Dieu permet aussi que nous soyons éprouvés de différentes manières, afin de nous purifier des choses qui ne conviennent pas à notre caractère de chrétiens. (1 Pierre I, 6, 7.) Mais nous ne voyons nulle part dans l'Écriture qu'après cette vie, le croyant ait encore à souffrir pour satisfaire Dieu. S'il déloge, c'est pour être avec Christ et non dans le purgatoire. Absent du corps, il est avec le Seigneur. (2 Corinthiens V, 8.) L'Écriture nous dit aussi que « les croyants ont à rendre grâces au Père qui nous a rendus dignes de participer au lot des saints dans la lumière » et qui nous a « introduits dans le royaume du Fils de son amour, » et cela dès ici-bas. (Colossiens I, 13, 14.) Le croyant cesse-t-il de jouir de ces heureux privilèges quand il a quitté cette vie ? Le lot des saints dans la lumière peut-il jamais être un lieu de tourments, et le purgatoire et ses souffrances fait-il partie du royaume du Fils de l'amour divin ? Non.

La doctrine du purgatoire fait donc injure à l'amour parfait de Dieu, et méconnaît les dons de cet amour. La pensée du purgatoire tient les âmes dans une crainte perpétuelle. Or, mes jeunes amis, Dieu veut que, dans la connaissance et la jouissance de son amour, nous soyons sans crainte. « Il n'y a pas de crainte dans l'amour, » dit l'apôtre Jean, « mais l'amour parfait chasse la crainte, car la crainte porte avec elle du tourment ; et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour. » (1 Jean IV, 18.)

Cette doctrine est aussi contraire à ce que l'Écriture enseigne touchant l'œuvre parfaite de Christ accomplie sur la croix pour notre salut complet et actuel, pour l'entier pardon de tous nos péchés. La parole de Dieu nous dit que « Christ a offert un seul

sacrifice pour les péchés, » que nous sommes « sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ faite une fois pour toutes, » que, « par une seule offrande, il a rendu *parfaits à perpétuité* ceux qui sont sanctifiés, » et enfin que Dieu « ne se souviendra plus *jamais* de leurs péchés ni de leurs iniquités. » (Hébreux X, 10, 12, 14, 17.) Si les croyants sont sanctifiés, rendus parfaits à perpétuité, et si Dieu ne se souvient plus de leurs péchés, qu'ont-ils encore besoin d'un purgatoire ? Dieu veut-il exiger le paiement de péchés dont il ne se souvient plus, qui sont entièrement effacés de devant ses yeux ? De plus, il est dit : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie *de tout péché*. » (1 Jean I, 7.) S'il faut encore aller dans le purgatoire, cette affirmation de l'Écriture n'est pas vraie : on fait Dieu menteur. Nous lisons aussi : « Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs » (Hébreux IX, 28), c'est-à-dire de ceux qui croient, et : « Il a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre II, 24.) Mais si l'on doit souffrir dans le purgatoire, c'est donc que Christ n'a pas porté tous les péchés, c'est-à-dire que son œuvre est imparfaite et incomplète. N'est-ce pas un blasphème ? Le fait est que l'église romaine veut toujours que l'homme ait une part à faire dans l'œuvre du salut, ici-bas ou dans l'autre vie.

Combien nous sommes heureux, mes jeunes amis, de savoir avec une entière certitude que, si nous croyons de cœur au Seigneur Jésus, Dieu nous « a pardonné *toutes nos fautes* » (Colossiens II, 13), que nous sommes sauvés pleinement, vivifiés avec Christ, ressuscités avec Lui, assis en Lui dans les lieux célestes (Éphésiens II, 5, 6), que nous n'avons plus aucune condamnation à redouter (Romains VIII, 1), que nous sommes lavés, sanctifiés, justifiés, au

nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de notre Dieu (1 Corinthiens VI, 11), et enfin que, si nous passons par la mort, c'est le Seigneur, et non le purgatoire, qui reçoit notre esprit bienheureux. (Actes VII, 59.)

### Réponses aux questions du mois de juillet

1<sup>o</sup> Les trois personnes qui demandent à boire à trois femmes, sont

*Le serviteur d'Abraham*, qui dit à *Rebecca* : « Per mets, je te prie, que je boive un peu d'eau de ta cruche. Et elle dit : Bois, mon seigneur. » (Genèse XXIX, 17, 18.)

*Elic* dit à la *femme veuve de Sarepta* : « Prends-moi, je te prie, un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Et elle s'en alla pour en prendre. » (1 Rois XVII, 10, 11.)

Le *Seigneur Jésus* dit à la femme samaritaine : « Donne-moi à boire. » (Jean IV, 8.)

2<sup>o</sup> Les trois invitations à venir boire de l'eau de la vie.

Jésus dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. » (Jean VII, 37.)

« A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine d'eau de la vie. » (Apocalypse XXI, 6.)

« Et que celui qui a soif, vienne ; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXII, 17.)

On peut joindre à ces passages celui-ci.

« Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux. » (Ésaïe LV, 1.)

3<sup>o</sup> Agar trouva un puits d'eau au désert. (Genèse XXI, 19.)

### Questions pour le mois d'août.

Quelles sont les deux personnes qui demandent au Seigneur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, et quelle réponse Jésus leur donne-t-il ?

Comment reçoit-on la vie éternelle et qui est-ce qui la donne ?



## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

#### LA BONTÉ DE L'ÉTERNEL ENVERS LA SUNAMITE

(2 Rois VIII, 1-6)

LA MÈRE. — Nous avons à nous occuper aujourd'hui d'une personne dont nous avons déjà parlé, Sophie, et à qui l'Éternel avait accordé une grande grâce. Qui penses-tu que ce soit ?

SOPHIE. — Ce n'est pas Naaman. Ah ! je sais ; c'est la femme de Sunem, de qui Élisée ressuscita le fils. Tu m'avais dit que nous la retrouverions. Je serai bien aise, chère maman, que tu me racontes ce qui lui arriva.

LA MÈRE. — Nous avons vu que l'Éternel avait merveilleusement délivré Israël. Mais Joram n'en fut pas touché et ne se détourna pas de ses péchés : son cœur était endurci. Alors l'Éternel frappa le roi et le peuple d'une nouvelle plaie. Il les avait châtiés par le moyen des Syriens, et maintenant ce fut par une terrible famine plus forte que celle qu'il y avait déjà eu (1).

SOPHIE. — Ce fut comme au temps d'Achab, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; mais tandis qu'au temps d'Achab, la famine dura trois ans et demi, cette fois, ce fut pendant sept ans. Joram avait eu sous les yeux l'exemple de son père que l'Éternel avait châtié ; il n'en avait pas profité, et l'Éternel le frappa deux fois plus fort. C'est ce que Dieu avait annoncé par Moïse : « Si vous ne m'écoutez pas (après avoir

(1) 2 Rois IV, 38.

été avertis), je vous châtierai sept fois plus à cause de vos péchés.... Je ferai que votre ciel sera comme de fer, et votre terre comme d'airain. Votre terre ne donnera pas son rapport, et les arbres ne donneront pas leur fruit » (1). L'Éternel avait révélé à Élisée ce qu'il allait faire.

SOPHIE. — Alors Élisée put s'en aller dans un autre pays où il n'y avait pas de famine ?

LA MÈRE. — Non, Sophie; il n'avait pas d'ordre de l'Éternel pour le faire. Il resta au milieu du peuple affligé, partageant sa détresse, comme il était resté à Samarie, et Dieu sans doute prit soin de lui. Mais il y avait dans le pays une personne qu'il aimait et à qui il voulait épargner les souffrances de la famine.

SOPHIE. — Je sais de qui tu veux parler, maman. C'est de la Sunamite, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet. L'Éternel n'avait pas oublié sa foi et comme elle avait été hospitalière envers son serviteur. Élisée alla donc à Sunem, et dit à la femme : « Lève-toi, et va-t'en, toi et ta maison, et séjourne où tu pourras séjourner ; car l'Éternel a appelé la famine ; et même elle viendra sur le pays pour sept ans. » L'Éternel, par le moyen d'Élisée, avait rendu la vie à son fils, et maintenant il préserve de la mort et elle, et son fils, et toute sa maison. Elle recevait la récompense de sa bonté envers Élisée, une récompense de prophète (2). Le prophète lui révélait, pour son salut et celui des siens, les desseins de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée lui dit où elle devait aller ?

LA MÈRE. — Non, Sophie; mais nous pouvons bien penser que Dieu la dirigea, comme il le fait pour

(1) Lévitique XXVI, 18-20. — (2) Matthieu X, 41.

tous ceux qui le craignent et s'attendent à Lui (1). Le pays des Philistins n'était pas éloigné de Sunem ; elle se souvint peut-être qu'autrefois, dans un temps de famine, Isaac y était allé avec l'approbation de l'Éternel (2), et c'est là que, selon la parole de l'homme de Dieu, elle se réfugia avec son fils et toute sa maison.

SOPHIE. — Il n'y avait donc pas de famine chez les Philistins ?

LA MÈRE. — Il ne semble pas. Israël, comme peuple de Dieu, était châtié d'une manière spéciale s'il péchait contre l'Éternel, son Dieu. Les Philistins, qui demeuraient au bord de la mer, pouvaient aussi tirer facilement du blé du pays d'Égypte.

SOPHIE. — Chère maman, je suis frappée de voir que la bonté de Dieu s'exerce non seulement envers la Sunamite et son fils, mais s'étend à toute sa maison. Et cela me rappelle l'histoire de Rahab qui fut aussi, à cause de sa foi, épargnée, elle et toute sa famille, son père, sa mère, ses frères, et tous ceux qui étaient à elle (3).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu a égard à la fidélité de ceux qui le craignent et le servent, et sa bénédiction repose sur leur maison.

SOPHIE. — Est-ce que la Sunamite demeura sept années au pays des Philistins ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Et ce dut être un temps bien pénible pour elle, loin de son pays, et surtout loin d'Élisée et de ceux qui étaient fidèles à Dieu en Israël, et de plus au milieu des adorateurs de Dagon et d'autres idoles. Mais l'Éternel la garda, elle et les siens, comme autrefois il avait gardé Abraham et Isaac dans ce même pays, et quand

(1) Psaume XXXII, 8. — (2) Genèse XXVI, 1, 2.

(3) Josué VI, 22, 23, 25.

l'épreuve fut finie, que les sept ans de famine furent passés, elle revint dans son beau pays de Sunem.

SOPHIE. — Quelle joie ce dut être pour elle et son jeune fils ! On aime tant sa vieille maison.

LA MÈRE. — Et surtout la maison où l'on a souffert et où l'on a fait l'expérience des tendres soins du Seigneur. Mais, Sophie, les demeures d'ici-bas ne sont que pour un temps, et il faut nous garder d'y attacher notre cœur. Nous avons une maison éternelle, dans les cieux, la maison du Père ; voilà où nos cœurs doivent tendre. La Sunamite aimait sa maison, et elle espérait sans doute y rentrer et y vivre paisiblement. Mais Dieu permit qu'elle fût de nouveau éprouvée. Il semble bien qu'elle avait perdu son mari avant d'aller chez les Philistins, et, durant son absence, de méchants hommes s'étaient emparés de ses biens. Ils ne tenaient pas compte de cette parole de l'Éternel : « Vous n'affligerez aucune veuve, ni aucun orphelin » (1), et ils ne craignaient pas Celui qui a dit : « Dieu, dans sa demeure sainte, est le père des orphelins et le juge des veuves » (2). Que pouvait faire la pauvre Sunamite ? Son fils était trop jeune pour l'aider.

SOPHIE. — Mais ne pouvait-elle pas s'adresser à Élisée ? Je me rappelle qu'il lui avait offert une fois de parler au roi pour elle.

LA MÈRE. — Elle aimait mieux sans doute présenter elle-même sa requête au roi qui était établi pour rendre la justice. Elle se rendit donc auprès de lui afin qu'il la remit en possession de sa maison et de ses champs. Et maintenant tu vas voir, mon enfant, comment Dieu dirigeait toutes choses, selon sa parole que je l'ai citée, en faveur de cette pauvre veuve. Qu'il est doux de savoir que Dieu s'intéresse aux

(1) Exode XXII, 22. — (2) Psaume LXVIII, 5.

faibles et aux petits ! Le roi était dans son palais et parlait à un homme, et cet homme était un lépreux.

SOPHIE. — Quelle chose étrange, maman ! Je pensais que les lépreux ne devaient pas s'approcher des autres hommes. Mais qui était ce lépreux ? Ce n'était pas Naaman, puisqu'il avait été guéri. Était-ce donc Guéhazi ?

LA MÈRE. — C'était Guéhazi, autrefois le serviteur de l'homme de Dieu. Sans doute, le roi ne le laissait pas approcher de lui, et si Guéhazi se trouvait dans le palais du roi, il le devait peut-être à ses richesses mal acquises. Quoi qu'il en soit, il était là, et comme le roi savait qu'il avait été avec Élisée, il lui dit : « Raconte-moi, je te prie, toutes les grandes choses qu'Élisée a faites. » Le roi en connaissait déjà quelques-unes.

SOPHIE. — Pourquoi voulait-il que Guéhazi lui racontât les autres ?

LA MÈRE. — Parce que c'étaient des choses merveilleuses et que les hommes aiment ce qui frappe et excite leur imagination. Cela les distrait et les amuse. C'est ainsi que les enfants aiment les livres qui racontent des histoires extraordinaires. Le roi Joram n'avait pas le moins du monde la conscience touchée par ce qui lui était dit de l'homme de Dieu. Il était comme Hérode qui désirait voir Jésus, espérant que le Seigneur ferait devant lui quelque miracle (1). Ceux qui lisent la Bible seulement parce qu'ils y trouvent des histoires intéressantes, ressemblent à Joram. Dieu ne nous a pas donné sa parole pour amuser notre imagination, mais par elle il veut nous enseigner, nous convaincre, nous corriger, nous instruire dans la justice, et nous rendre propres pour toute bonne œuvre (2).

(1) Luc XXIII, 8. — (2) 2 Timothée III, 16.

SOPHIE. — N'était-ce pas une chose triste et honteuse pour celui qui avait été serviteur de l'homme de Dieu, d'amuser maintenant un roi incrédule ?

LA MÈRE. — Très triste et honteux, sans doute. Mais Dieu se servit de cela pour le bien de la Sunamite, car il nous est dit que : « Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (1). Guéhazi racontait donc au roi comment les eaux malsaines de Jéricho avaient été rendues salubres ; comment l'huile de la veuve avait été multipliée, et comment le potage empoisonné avait été rendu sain. Je ne pense pas que Guéhazi racontât au roi comment, à cause de son affreux mensonge, il était devenu lépreux. Mais le plus grand des miracles était la résurrection du fils de la Sunamite. Et voilà qu'au moment où il le disait au roi, cette femme entra avec son fils devant le roi pour réclamer sa maison et ses champs. Reconnut-elle Guéhazi, cela ne nous est pas dit, mais lui la reconnut, et il dit : « O roi, mon seigneur ! c'est ici la femme, et c'est ici son fils auquel Élisée a rendu la vie. »

SOPHIE. — Quelle merveilleuse rencontre ! On voit bien, chère maman, que Dieu avait tout conduit et se servait même du pauvre Guéhazi pour le bien de la Sunamite. Le roi fut sans doute bien frappé en voyant en ce moment même paraître devant lui l'enfant ressuscité.

LA MÈRE. — Certainement. Il interrogea la femme qui lui raconta tout. Elle lui dit que son fils était mort sur ses genoux, et qu'elle était allée chercher le prophète, et que celui-ci avait supplié l'Éternel qui avait rendu la vie à son cher enfant. Nous pouvons être sûrs que son cœur était profondément

(1) Romains VIII, 28.

ému en rappelant la grâce que l'Éternel lui avait faite, et qu'elle était heureuse de rendre témoignage à l'Éternel et à son serviteur. Ne valait-il pas mieux que la femme vint elle-même que si Élisée fût intervenu ?

SOPHIE. — Je vois bien que oui, chère maman. Et que fit le roi ?

LA MÈRE. — Il fut touché du récit de la femme, car « Dieu incline les cœurs des rois à tout ce qui lui plaît » (1), et il donna ordre à un de ses officiers de faire rendre à la Sunamite tout ce qui lui appartenait, et tout le revenu de ses champs, depuis le jour où elle avait quitté le pays jusqu'au jour où l'on était.

SOPHIE. — Comme elle dut être heureuse de rentrer dans son ancienne maison, et d'y demeurer avec son fils, et d'y recevoir, comme autrefois, l'homme de Dieu !

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu permet que les siens passent par l'épreuve, mais il ne manque pas, au temps convenable, de les en retirer. Comme le dit David dans un Psaume : « Le soir, les pleurs viennent loger avec nous, et le matin il y a un chant de joie » (2). Il en sera ainsi pour Israël, le peuple de Dieu. Durant de longues et sombres années, il est loin de son pays, dans un triste exil, privé de son héritage dont les nations se sont emparées ; mais le matin sans nuages va se lever pour lui, l'Éternel le ramènera et tout lui sera rendu avec abondance de bénédictions (3). Et comme ce fut la résurrection du fils de la Sunamite qui porta le roi à lui faire tout restituer, c'est par le Seigneur ressuscité que sera amenée la bénédiction d'Israël.

(1) Proverbes XXI, 1. — (2) Psaume XXX, 5.

(3) Lisez Ésaïe LX.

## Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit

La Bible nous a appris, mes jeunes amis, bien des vérités précieuses touchant Dieu, sa nature, ses perfections et son Être. Mais ce n'est pas tout ce qu'elle nous révèle de Lui. Il y a eu Dieu un mystère que nous ne pouvons pas sonder : il échappe à l'intelligence humaine la plus vaste et la plus haute.

Vous vous rappelez que partout, dans l'Écriture sainte, l'unité de Dieu est proclamée en contraste avec la pluralité des divinités païennes. « Il y a un seul Dieu, » était la grande vérité écrite sur le drapeau d'Israël. « Écoute, Israël : L'Éternel, notre Dieu, est un seul Éternel, » dit l'Esprit Saint par Moïse, et le Seigneur Jésus rappelle ces paroles. (Dentéronome VI, 4; Marc XII, 29.) Le Nouveau Testament affirme aussi l'unité de Dieu : « Il n'y a point d'autre Dieu qu'un seul. » (I Corinthiens VIII, 4.) « Il y a un seul Dieu. » (I Timothée II, 5.) Mais dans la manifestation de Dieu à l'homme, comme nous la trouvons dans l'Écriture, nous voyons que, dans cette unité absolue, il y a trois Personnes distinctes : le Père, le Fils ou la Parole, et l'Esprit Saint.

Ces trois Personnes divines paraissent au baptême du Seigneur. *Le Fils*, devenu un homme, se présente au baptême de Jean, en disant : « Il nous est convenable d'accomplir toute justice. » Il est baptisé, mais aussitôt les cieux Lui sont ouverts, *l'Esprit de Dieu* descend comme une colombe, et vient sur Lui, et la voix du *Père* se fait entendre des cieux : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir. » (Matthieu III, 13-17.) Le baptême chrétien, d'après l'ordre du Seigneur après sa résurrection, s'administre « pour le nom du *Père* et du *Fils* et du



*Saint-Esprit.* » (Matthieu XXVIII, 19.) Dans la bénédiction apostolique, nous voyons réunies les trois Personnes divines : « Que la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et l'amour de Dieu, et la communion du Saint-Esprit, soient avec vous tous ! » (2 Corinthiens XIII, 13.) Ces trois Personnes adorables s'unissent dans la dispensation des bénédictions divines aux fidèles. Ainsi, dans le chapitre XIV de Jean, le *Fils* conduit au *Père* : « *Je suis,* » dit Jésus, « le chemin et la vérité et la vie ; nul ne vient au *Père* que par moi. » (Jean XIV, 6.) *L'Esprit Saint*, le Consolateur, met les croyants en communion avec le *Père* et le *Fils*. Le Seigneur dit : « *Je prierai le Père*, et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, *l'Esprit de vérité... le Consolateur, l'Esprit Saint*, que le *Père* enverra en mon nom. » (Jean XIV, 16, 26.) Et encore : « Mais quand le Consolateur sera venu, lequel *moi* je vous enverrai d'après du *Père*, *l'Esprit de vérité*, qui procède du *Père*, celui-là rendra témoignage de moi. » (Jean XV, 26.) Nous lisons aussi : « Élus selon la préconnaissance de Dieu le *Père*, en sainteté de *l'Esprit*, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de *Jésus-Christ.* » (1 Pierre I, 2.) Plusieurs autres passages, mes jeunes amis, nous montreraient le *Père*, le *Fils* et l'*Esprit Saint*, trois Personnes divines distinctes, concourant à l'œuvre de la rédemption des pécheurs et de la bénédiction des sauvés.

Ainsi, comme on l'a exprimé, le *Père* est Dieu, le *Fils* est Dieu, l'*Esprit Saint* est Dieu, et ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. C'est un mystère insondable que l'homme ne peut expliquer, et que la foi doit recevoir en toute simplicité comme étant révélé de Dieu. Nous le trouvons déjà au commencement de la parole de Dieu, comme je vous l'ai fait remarquer. Au premier verset de la Genèse, il est

dit : « Au commencement Elohim créa, » ou « les dieux créa, » le sujet est au pluriel, et le verbe au singulier. Puis, au verset 26 du même chapitre, nous lisons : « *Faisons* l'homme ; » au chap. III, 22 : « Voici l'homme est devenu comme l'un de *nous*. (Voyez aussi chap. XI, 7.) Dans le livre du prophète Ésaïe, le Seigneur dit : « Qui enverrai-je, et qui ira pour *nous* ? » (Ésaïe VI, 8.) Ces paroles n'indiquent-elles pas plusieurs personnes prenant conseil entre elles, et pensant et agissant ensemble ? Nous pouvons voir aussi au chap. X de l'épître aux Hébreux, le conseil de Dieu, sa volonté (vers. 7), le Fils se présentant pour l'accomplir (vers. 8), et l'Esprit Saint y rendant témoignage (vers. 15).

Indépendamment des passages que nous venons de voir et qui nous font connaître la pluralité des Personnes dans l'unité de l'essence divine, l'Écriture sainte établit la divinité de Christ et de l'Esprit Saint d'une manière claire et positive. Elle leur attribue le nom, les perfections et les œuvres de Dieu. S'il plaît au Seigneur, nous étudierons ces sujets si importants une autre fois ; aujourd'hui, j'ajouterai quelques mots sur Dieu, révélé comme le Père.

Il est le *Père* dans le sens le plus élevé et le plus excellent, comme Père de notre adorable Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique de toute éternité (Jean I, 14, 18), le Fils de son amour (Colossiens I, 13), et son Fils bien-aimé comme homme sur la terre. Jésus, dans l'évangile de Jean surtout, aime à présenter Dieu comme le Père, comme *son Père*. Il dit du temple « la maison de mon Père. » (Jean II, 16.) Quant à son œuvre, il dit : « Mon Père travaille, et moi je travaille » (Jean V, 17) ; « mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. » (VI, 32.) Il dit : « La volonté de mon Père » (VI, 40), et « j'ai gardé les commandements de mon Père. »

(XV, 10.) Vous pouvez trouver encore bien des passages où il est parlé de Dieu, le Père du Seigneur Jésus. « Le Père aime le Fils, » « à cause de ceci, le Père m'aime » (Jean V, 20 ; X, 17), lisons-nous. Le Fils jouissait de cet amour du Père pour Lui.

Dieu est le Père dans un sens absolu, comme une Personne dans la Trinité. Mais Dieu est aussi appelé Père comme ayant donné l'existence à tous les êtres : « Il y a un seul Dieu et Père de tous, » dit l'apôtre. (Éphésiens IV, 6.) Il est envisagé aussi comme Père d'Israël, parce que c'est Lui qui avait choisi et formé ce peuple pour Lui-même. (Ésaïe LXIII, 16 ; LXIV, 8.)

Mais dans un sens intime, Dieu est le Père de tous ceux qui croient au Seigneur Jésus-Christ, de chacun d'eux individuellement, et ensemble ils forment sa famille. C'est une précieuse relation dans laquelle le Seigneur introduisit ses disciples après sa résurrection. Et c'est Marie de Magdala, de laquelle Jésus avait chassé sept démons, qui reçoit de sa bouche cette merveilleuse révélation, et qui est chargée de la transmettre aux disciples : « Va vers mes frères, » lui dit le Seigneur, « et dis-leur : Je monte vers *mon Père* et *votre Père*, et vers mon Dieu et votre Dieu. » (Jean XX, 17.) Ainsi le Père du Seigneur Jésus devient notre Père, quand nous croyons en son Fils bien-aimé, selon ce qui est écrit : « A tous ceux qui l'ont reçu (reçu Jésus), il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. » (Jean I, 12.) Comme Jésus est le Fils bien-aimé du Père, eux sont de « bien-aimés » enfants de Dieu, et ils sont aimés comme Jésus a été aimé. (Éphésiens V, 1 ; Jean XVII, 23) Et cette relation d'enfants auprès de Dieu ne peut jamais être brisée, car ceux qui en jouissent, sont nés de Dieu et ont la vie éternelle.

N'est-ce pas un merveilleux effet de l'amour de Dieu qui nous sauve, et fait de nous, pécheurs et enfants de colère, des enfants de Dieu ? Aussi l'apôtre Jean, en contemplant ce fait bien propre à appeler notre adoration, s'écrie : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu.... Bien-aimés nous sommes maintenant enfants de Dieu. » (1 Jean III, 1, 2.)

Mon jeune lecteur peut-il dire : « Béni soit le Seigneur, je suis maintenant un enfant de Dieu » ?



## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

---

### LE PAPISME

---

#### LES INDULGENCES

Aux doctrines de la pénitence et du purgatoire se rattache celle des *indulgences*, entièrement étrangère aussi et contraire aux enseignements de l'Écriture sainte. Mais avant de vous dire ce que l'on entend par là, je désire, mes jeunes amis, vous rappeler ce que la parole de Dieu nous dit touchant le salut de notre âme. Elle nous apprend, comme vous le savez, que nous sommes des pécheurs perdus, éloignés de Dieu et ses ennemis dans nos pensées et par nos mauvaises œuvres, privés du ciel et sujets à la condamnation éternelle. (Colossiens I, 21 ; Romains III, 23 ; Jean III, 36.) Elle nous dit que nous sommes morts dans nos fautes et dans nos péchés, sans force et incapables par nous-mêmes de revenir à Dieu, et qu'en nous il n'habite aucun bien. (Éphésiens

II, 1 ; Romains V, 6 ; VII, 18.) Et elle déclare de plus que personne ne sera justifié devant Dieu par des œuvres de loi, car la loi ne fait que manifester, par notre impuissance à l'observer, tout le mal qui est en nous. (Romains III, 20.)

Comment échapper à la juste condamnation prononcée contre nous ? Il n'y a qu'une unique ressource, nous dit la parole de Dieu. C'est la grâce divine : « Vous êtes sauvés par *la grâce*, par *la foi*, et cela ne vient pas de vous, c'est *le don de Dieu* ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie. » (Éphésiens II, 8, 9.) Le salut vient donc tout entier de Dieu, et il nous est accordé, sans aucun mérite de notre part, à cause de l'œuvre de Christ qui est mort pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification. Ce précieux Sauveur s'est chargé de nos péchés et les a expiés par son sacrifice parfait. C'est en vertu de ce sacrifice que Dieu nous pardonne et nous justifie, ainsi qu'il est écrit : « Étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, que Dieu a présenté pour propitiatoire par *la foi en son sang*. » Quelles œuvres pourrions-nous ajouter à l'œuvre parfaite de Christ qui a satisfait Dieu ? *Gratuitement* ne veut-il pas dire que l'on n'a rien à payer ? Et comment avoir part à la justification, à la rédemption, au salut ? Simplement par la foi, la foi sans aucune œuvre, la foi au sacrifice du Seigneur, la foi en l'efficacité du sang versé sur la croix pour ôter nos péchés. Telle est la voie simple du salut pour le pécheur coupable et perdu.

L'église romaine enseigne autrement, et selon elle, l'homme est capable de faire le bien par lui-même et par conséquent peut et doit accomplir des œuvres propres à lui assurer le salut. Et comme preuve que la foi seule sans les œuvres ne suffit pas au salut,

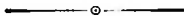
ils objectent les paroles de Jacques : « La foi sans les œuvres est morte... » et « vous voyez qu'un homme est justifié par les œuvres, et non par la foi seulement. » (Jacques II, 17-26.) Mais, mes jeunes amis, vous savez bien que Dieu ne peut se contredire, et que les paroles de l'Esprit Saint données par l'apôtre Paul sont vraies, et que celles données par Jacques sont vraies aussi, et les unes s'accordent parfaitement avec les autres. La foi est dans le cœur une puissance vivifiante et purifiante. (Actes XV, 9.) Celui qui croit du cœur au Seigneur Jésus est régénéré, ou né de nouveau. L'Esprit Saint produit en lui une vie nouvelle, et il est rendu capable de faire des œuvres agréables à Dieu, tandis qu'auparavant les œuvres qu'il faisait étaient des œuvres mortes et nullement agréées de Dieu. Mais les œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit du salut, et non le moyen du salut ; elles sont la manifestation extérieure de la foi intérieure, de la vie de Dieu dans l'âme. C'est ainsi que Jacques dit qu'un homme n'est pas justifié par la foi seule, mais aussi par les œuvres, parce que celles-ci sont la preuve de la réalité de la foi. Dans une horloge, le ressort qui est caché montre son existence par les mouvements du balancier que l'on voit.

Ainsi, mes jeunes amis, les œuvres ne nous sauvent pas, mais les bonnes œuvres que le chrétien accomplit sont le fruit de la grâce, et la preuve qu'il est sauvé, que la vie de Dieu est en lui. Je vous citerai encore sur ce sujet si important le passage suivant : « Quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva, *non sur le principe d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites*, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint, qu'il a ré-

pandu richement sur nous par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que, ayant été justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers selon l'espérance de la vie éternelle. » (Tite III, 4-6.) Mais ensuite l'apôtre ajoute : « Que ceux qui ont cru Dieu s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres. » (Verset 8.) Remarquez encore que les œuvres que le chrétien accomplit, ne sont pas des œuvres qu'il invente ou qu'il choisit, elles sont le fruit de l'Esprit et, dit l'apôtre, « nous sommes son ouvrage (l'ouvrage de Dieu), ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles. » (Galates V, 22 ; Éphésiens II, 10.)

Mais l'église romaine s'est écartée de ce sain enseignement. Les œuvres qu'elle préconise sont des œuvres purement extérieures ; c'est l'observation des rites et cérémonies de l'église, des prières cent fois répétées, des jeûnes, des macérations pour dompter la chair, des pèlerinages en tels et tels lieux réputés, la fondation d'églises, de chapelles, ou de couvents, des aumônes ; donner tous ses biens, faire vœu de pauvreté, entrer dans un couvent en renonçant au monde, porter un cilice et se flageller ; toutes ces choses et d'autres encore sont considérées comme des œuvres méritoires propres à vous acquérir des droits au ciel. Voyez, à propos, de ces œuvres, ce que l'apôtre Paul dit en Colossiens II, 16-23.

(A suivre)



O Jésus, Toi seul ma vie  
 Mon espérance et ma paix !  
 En toi mon cœur se confie,  
 Maintenant et pour jamais.

## Pourriez-vous garder votre bouclier sans tache ?

Quelle étrange question, direz-vous. Écoutez l'histoire qui m'a fait penser à vous l'adresser, et alors vous pourrez me répondre.

Marie était ce que l'on appelle une bonne petite fille. Elle était obéissante et ne se fâchait pas souvent contre ses frères et sœurs. Elle pouvait donc se croire très sage et le paraître aux yeux des autres. Mais Dieu qui lit au fond des cœurs, en jugeait autrement, et voyait dans celui de Marie quantité de péchés dont elle ne se doutait pas. Marie, ainsi que chacun de vous, était une pauvre pécheresse, souillée et coupable devant ce Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. (Habakuk I, 13.)

Mais Dieu aimait Marie, et il lui montra son véritable état devant Lui afin de lui faire comprendre le besoin qu'elle avait d'un Sauveur. Marie possédait une quantité de jolis livres, qu'elle aimait beaucoup. Dans l'un d'eux qu'elle affectionnait particulièrement, se trouvait une allégorie. C'est, vous le savez, une histoire fictive qui renferme un enseignement. Cette allégorie racontait l'histoire de plusieurs enfants auxquels un bon prince avait fait cadeau de boucliers très brillants. Ces boucliers avaient une propriété merveilleuse ; chaque faute commise par leur possesseur ternissait leur éclat. Chaque enfant s'efforçait donc d'être aussi sage que possible, afin que son bouclier pût rester aussi propre et aussi brillant que le jour où il l'avait reçu.

Ce récit avait charmé Marie. Elle aurait bien voulu posséder un de ces boucliers ; elle était sûre que jamais une tache ne le ternirait.

« Je veux essayer avec un morceau de carton, »



pensa-t-elle. « Cela remplacera très bien un bouclier, et j'y marquerai un point noir à chaque faute que je commettrai. Mais ces marques seront rares, » ajoutait-elle.

Elle découpa donc un bouclier dans une grande feuille de carton, et commença à y marquer ses fautes. Pendant les premiers jours, elle se montra très sévère. Elle mettait un point noir sur le carton, chaque fois qu'elle pensait avoir mal agi, et s'il lui arrivait de s'écarter de la vérité, elle le marquait par une tache plus grande que les autres.

Pauvre petite Marie ! Elle avait cru qu'il y aurait si peu de marques sur sa belle feuille blanche, et voilà qu'au bout du premier jour déjà tout un coin en était noirci. Alors la petite fille résolut de ne plus noter que les fautes qui lui sembleraient plus graves, et de passer les autres sous silence. Mais les taches noires se faisaient toujours plus nombreuses, et bientôt la feuille entière se trouva toute maculée et salie. Avec quel sentiment de désespoir la petite fille regardait son « bouclier, » jadis si propre et si blanc ! Prise de dégoût, elle jeta le carton dans le feu, et bientôt il n'en resta plus qu'un petit tas de cendres. Mais à quoi pouvait servir à Marie de s'être ainsi débarrassée du bouclier accusateur ? Elle ne pouvait de cette manière effacer les fautes qu'elle avait commises. Chacune d'elles était écrite dans le livre de Dieu avec bien d'autres qui, pour Marie, avaient passé inaperçues. Et si ses péchés ne lui étaient pas pardonnés, il lui faudrait comparaître au jour du jugement devant le grand trône blanc. (Apocalypse XX, 11-15.)

Et alors Marie comprit que la feuille de carton couverte de taches était l'image de son cœur plein de péchés. Elle vit qu'aux yeux de Dieu, elle n'était qu'une pauvre et misérable pécheresse, incapable

de faire le bien, ne fût-ce que pendant une seule journée. Mais Dieu aimait Marie, et il ne l'abandonna pas dans l'angoisse qui suivit pour elle cette triste et douloureuse découverte. Dans son immense grâce, il lui apprit que le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. (I Jean I, 7.) Aussi Marie ne tremble-t-elle plus maintenant à la pensée que ses péchés se lèveront contre elle au jour du jugement. Elle sait que Jésus a dit : « Celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et *ne vient pas en jugement* ; mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

Et maintenant, cher jeune lecteur, crois-tu que tu pourrais garder ton bouclier sans tache ? Si tu l'essaies, comme Marie, tu seras bientôt convaincu que tu ne le peux pas plus qu'elle. Puisses-tu, étant ainsi éclairé sur ton état de péché devant Dieu, croire en Celui qui est « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, » et qui « a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, » les péchés de tous ceux qui croient en Lui.



### Sans argent et sans aucun prix

Un dimanche soir, deux pauvres enfants tout déguenillés s'étaient glissés dans une chapelle où l'Évangile était annoncé. Personne ne les avait vus, excepté le prédicateur, tout étonné de remarquer que ces étranges petits auditeurs écoutaient avec la plus grande attention chacune de ses paroles, et ne détournaient pas les yeux de lui.

Son texte était : « *Hô ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; oui, venez, achetez sans argent*

et sans prix du vin et du lait. » (Ésaïe LV, 1.) Après le service, les enfants disparurent si soudainement que le prédicateur en fut désappointé, parce qu'il désirait leur parler. Mais comme il retournait chez lui, il sentit quelqu'un qui touchait son habit, et il entendit une petite voix lui dire : « Oh ! monsieur, s'il vous plaît, donnez m'en un peu pour ma mère qui est malade. »

« Te donner quoi, mon enfant ? » demanda-t-il.

« Du vin et du lait, » répliqua la petite fille. « Nous n'avons rien pour en acheter, et le docteur dit qu'elle en a besoin. Vous avez dit : « Venez sans argent, vous savez, et me voilà avec mon frère. Il a apporté un pot et moi j'ai une bouteille. »

Le prédicateur reconnut les enfants qui avaient été si *attentifs*, et il les accompagna à leur misérable demeure, en leur disant que s'ils lui avaient dit la vérité, ni le pot ni la bouteille ne resteraient vides. Il trouva leur pauvre mère très malade, et après lui avoir procuré un peu de vin et du lait, il lui parla du salut acquis par le sang du Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, et qui nous est donné *sans argent*, sans qu'il y ait rien à payer.

Les enfants écoutèrent encore *très attentivement*, et quand le prédicateur prit congé, la fillette dit : « Je sais maintenant ce que cela veut dire. Peut-être ne l'aurais-je pas su, si vous aviez apporté les paroles sans le vin et le lait. »

Chers enfants, écoutez-vous *attentivement* quand l'Évangile est annoncé ? « La foi vient de ce que l'on entend, et ce que l'on entend par la parole de Dieu. » Cette petite fille *entendit* la parole de Dieu et crut. Suivez son exemple, mes jeunes amis.

## Réponses aux questions du mois d'août.

1<sup>o</sup> La première personne qui demande au Seigneur ce qu'il faut faire pour avoir la vie éternelle, est le jeune homme riche, qui était aussi un chef du peuple. Jésus lui répond de garder les commandements. Et comme le jeune homme dit qu'il les a gardés dès sa jeunesse, le Seigneur lui dit qu'une chose lui manque et ajoute : « Vends tout ce que tu as, et distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux ; et viens, suis-moi. » Alors le jeune homme s'en alla tout triste. Il aimait mieux ses richesses que Jésus et le ciel. (Matthieu XIX, 16-26 ; Marc X, 17-22 ; Luc XVIII, 18-23.)

La seconde personne est un docteur de la loi qui voulait éprouver Jésus. Jésus lui répond que s'il aimait Dieu de tout son cœur et son prochain comme lui-même, il vivrait. (Luc X, 25-37.) Le pouvait-il ?

2<sup>o</sup> On a la vie éternelle en croyant en Jésus. « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » (Jean III, 36, 16 ; VI, 40, 47.)

Jésus donne la vie éternelle à ses brebis. « Moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, » dit le Seigneur. (Jean X, 28.)

« Quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle. » (Jean XVII, 2.)

Dieu donne la vie éternelle.

Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » (1 Jean V, 11.)

## Questions pour le mois de septembre

Citez dans l'évangile de Matthieu les passages où il est parlé de trésors ?

Où est-ce qu'il est dit qu'Israël est le trésor particulier de Dieu ?

Où doit être placé notre trésor ?

Et où doit être notre cœur ?



## Le septième anniversaire

De nouveau c'est jour de fête :  
Notre Arthur a ses sept ans ;  
Chacun de nous lui souhaite  
D'être heureux en grandissant.

Pour être heureux, la sagesse  
Est nécessaire aux enfants ;  
Dieu la donne avec largesse,  
Quand même on n'a que sept ans.

A sept ans, certe on est d'âge  
A bien faire ses leçons,  
Et d'être attentif et sage :  
Ainsi sont les bons garçons.

Aimer Jésus, ce bon Maître,  
 Obéir à ses parents,  
 Un bon frère toujours être,  
 Cela convient à sept ans.

Aimer la Parole sainte,  
 Qui nous conduit vers le ciel,  
 Avoir du Seigneur la crainte,  
 A sept ans, c'est l'essentiel.

Enfant chéri, je t'embrasse  
 Et demande avec ferveur  
 Pour toi, dès sept ans, la grâce  
 Que tu suives le Sauveur.

Un grand-père.

---

## Histoire du royaume d'Israël

### RÈGNE DE JORAM

---

#### HAZAEI DEVIENT ROI DE SYRIE

(2 Rois VIII, 7-29)

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir, chère maman, s'il est encore dit quelque chose de la Sunamite.

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Son histoire se termine avec son retour dans son pays et son rétablissement dans la possession de tous ses biens, et même de leurs revenus durant son absence. Tu te souviens qu'elle est une figure d'Israël rentré, après son long exil et sa dispersion, dans la terre bénie que Dieu lui avait donnée, et où il jouira de bénédictions bien plus grandes que celles qu'il avait jamais eues ; et elles ne lui seront plus jamais ôtées. C'est le glorieux avenir qui attend le peuple choisi

de Dieu sur la terre, quand le Seigneur Jésus aura établi ici-bas son règne de justice et de paix. Maintenant, au contraire, nous allons voir les jugements de Dieu s'exécuter sur les méchants rois de la famille d'Achab. Dieu les avait longtemps supportés et avertis, mais sa patience a un terme.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée n'était plus là ?

LA MÈRE. — Élisée vivait encore, et il resta plusieurs années au milieu du peuple ; mais son office désormais fut plutôt de désigner de la part de l'Éternel les instruments qui exécuteraient les jugements. Et c'est pourquoi nous le voyons aller à Damas, la capitale du royaume de Syrie.

SOPHIE. — Est-ce qu'il n'avait pas peur d'aller dans cette ville dont le roi Ben-Hadad avait voulu le faire saisir ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; il était chargé d'un message de la part de l'Éternel, et un vrai serviteur de Dieu ne craint jamais d'obéir aux ordres de son Maître. Quand Élisée vint à Damas, le roi Ben-Hadad était très malade, et ses serviteurs lui dirent : « L'homme de Dieu est venu jusqu'ici. » Il semble qu'ils fussent surpris de la venue d'Élisée dans leur ville.

SOPHIE. — Penses-tu, maman, que Naaman fût encore vivant ?

LA MÈRE. — Je ne le sais pas. Après sa guérison, la parole de Dieu ne nous dit plus rien de Naaman. Ben-Hadad, ayant appris qu'Élisée était dans la ville, dit à Hazaël, un de ses serviteurs : « Prends dans ta main un présent, et va à la rencontre de l'homme de Dieu, et consulte par lui l'Éternel, en disant : Relèverai-je de cette maladie ? »

SOPHIE. — Ben-Hadad se rappelait sans doute que l'Éternel révélait ses secrets à Élisée, et il avait confiance en lui. Mais cet Hazaël est-il le même que

celui qu'Élie devait oindre comme roi de Syrie (1) ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; et nous allons voir comment s'accomplit l'ordre que l'Éternel avait donné à Élie. Il est vrai que ce ne fut pas par Élie lui-même ; mais tu te souviens que l'Esprit de Dieu qui était sur Élie vint sur Élisée, qui continua ainsi le ministère de son maître, et exécuta ce qui avait été dit à Élie. Hazaël ayant donc pris un riche présent, quarante chameaux chargés de toutes les bonnes choses de Damas, alla trouver Élisée.

SOPHIE. — Il fit comme Naaman quand il vint vers l'homme de Dieu ; mais celui-ci accepta-t-il les présents de Ben-Hadad ?

LA MÈRE. — Il ne nous en est rien dit ; mais nous pouvons être sûrs qu'Élisée n'avait pas changé de sentiment, et qu'il estimait toujours, comme il le disait à Guéhazi, que ce n'était pas le temps de s'enrichir. Les serviteurs de Dieu n'agissent pas en vue d'un gain (2) ; Élisée était venu à Damas pour faire ce que l'Éternel lui avait commandé, et non pour recevoir des présents. Hazaël se présenta donc devant le prophète, et il lui dit : « Ton fils Ben-Hadad, roi de Syrie, m'a envoyé vers toi pour te demander : Relèverai-je de cette maladie ? »

SOPHIE. — Pourquoi Hazaël, en parlant de Ben-Hadad à Élisée, dit-il : « Ton fils » ?

LA MÈRE. — C'était en signe de respect et de confiance. C'est ainsi, tu dois te le rappeler, qu'Élisée dit à Élie qui le quittait : « Mon père, mon père ! » et que Joram disait à Élisée : « Frapperai-je, mon père ? (3) » Élisée, ayant entendu Hazaël, répondit : « Va, dis-lui : Certainement, tu en relèveras. Mais l'Éternel m'a montré qu'il mourra certainement. »

(1) 1 Rois XIX, 15. — (2) 1 Pierre V, 2.

(3) 2 Rois II, 12 ; VI, 21.



SOPHIE. — Chère maman, cela me paraît étrange. Comment s'expliquer que Ben-Hadad se rétablirait, mais qu'il mourrait certainement ?

LA MÈRE. — Ce sont deux choses différentes, mon enfant. A la question de Ben-Hadad, Élisée répond affirmativement. Mais l'Éternel lui avait révélé qu'il mourrait, mais pas de la maladie dont il était atteint. Ayant parlé ainsi, l'homme de Dieu arrêta ses regards sur Hazaël si longtemps que celui-ci en fut confus, puis il pleura. Hazaël, étonné de voir les larmes de ce vénérable serviteur de Dieu, lui dit : « Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? » Et Élisée répondit : « Parce que je sais le mal que tu feras aux fils d'Israël. Tu mettras le feu à leurs villes fortes, et tu n'épargneras personne. » Élisée aimait son peuple ; c'est pourquoi il pleurait en voyant les calamités que ses péchés attiraient sur lui.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que cela me rappelle ? C'est quand le Seigneur Jésus pleurait sur Jérusalem en annonçant qu'elle serait détruite et que les Juifs seraient tués ou dispersés loin de leur pays (1) à cause du grand péché qu'ils avaient commis en le rejetant.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Le même amour que Jésus avait pour son peuple, le peuple élu de Dieu, brûlait dans le cœur de tous les serviteurs de Dieu. Nous le voyons chez Moïse, Jérémie, Daniel, Paul et d'autres (2). Ils déploraient son incrédulité obstinée ; ils prévoyaient sa ruine et les avertissaient, et ils priaient pour lui. Et nous, nous ne devons pas mépriser et haïr les pauvres Juifs, comme tant de personnes le font aujourd'hui ; mais il nous faut demander à Dieu de bénir sa Parole qui leur est pré-

(1) Luc XIX, 41-44.

(2) Lisez Exode XXXII, 11-14 ; Nombres XIV ; Jérémie IX, 1 ; Daniel IX ; Romains IX, 1-5.

sentée en bien des lieux, et de sauver ceux qui l'entendent. Et puis, comme Paul, nous pouvons nous réjouir à la pensée qu'un jour tout Israël sera sauvé (1). C'est la perspective glorieuse de la restauration future du peuple qui réjouissait aussi les prophètes (2).

SOPHIE. — Et que dit Hazaël en entendant les paroles de l'homme de Dieu ?

LA MÈRE. — Il en parut surpris et répondit : « Mais qui est ton serviteur, un chien, pour qu'il fasse cette grande chose ? » Il reconnaissait bien que dans la position subordonnée où il était, il n'avait pas la puissance d'accomplir ce qu'il appelle une grande chose. Alors le prophète lui révèle la pensée de l'Éternel, et lui dit : « L'Éternel m'a montré que tu seras roi sur la Syrie. » C'est ainsi qu'Élisée accomplit ce que l'Éternel avait dit à Élie : « Tu oindras Hazaël pour qu'il soit roi sur la Syrie. » Élisée ne versa pas de l'huile sur sa tête, comme c'était la coutume pour les rois d'Israël et de Juda. Cette onction indiquait leur consécration pour gouverner le peuple de Dieu. Pour un païen, la déclaration de l'Éternel qu'il serait roi, était comme l'onction. Voilà pourquoi Élisée était allé à Damas. Mais remarques-tu qu'Hazaël appelle une *grande chose* les maux qu'il devait faire souffrir aux Israélites ?

SOPHIE. — Oui, maman ; mais moi je trouve que c'était une chose mauvaise et terrible. C'est une chose affreuse de penser que tant d'hommes, et même de femmes et d'enfants, sont massacrés sans miséricorde. Quelle horrible chose que la guerre.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais les hommes regardent comme une chose grande et glorieuse qu'un

(1) Romains XI, 26.

(2) Voyez en particulier Jérémie XXXI.

roi ou un général remporte des victoires ou fait des conquêtes en tuant et faisant tuer beaucoup de gens. On le nomme un héros, et son nom est célébré dans tous les âges. Et qui a inventé les guerres et qui a poussé les hommes faits pour s'aimer, à s'entre-détruire? C'est Satan qui est meurtrier dès le commencement (1).

SOPHIE. — Hazaël ne fut-il pas bien surpris d'apprendre qu'il serait roi de Syrie?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, mais répondait peut-être à un secret désir de son cœur. Il pensait, sans doute, que ce serait bien beau d'être roi. Élisée ne lui avait pas dit quand et comment cela arriverait, mais Hazaël savait qu'il ne pouvait pas être roi avant que Ben-Hadad fût mort. Qu'aurait-il dû faire? Attendre patiemment que l'Éternel accomplit sa parole. Mais Hazaël ne voulait pas attendre, et, dans son méchant cœur, il forma le dessein de tuer son maître. Lorsqu'il revint vers lui, Ben-Hadad demanda : « Que t'a dit Élisée ? » Hazaël répondit : « Il m'a dit que certainement tu en relèveras, » mais il tut le reste des paroles du prophète.

SOPHIE. — Ben-Hadad dut être bien content d'apprendre qu'il se rétablirait et que peut-être le matin suivant il serait déjà mieux.

LA MÈRE. — Cela est certain. Un malade se réjouit quand le médecin lui dit qu'il recouvrera la santé. Mais le lendemain le méchant Hazaël, pour être roi le plus tôt possible, prit la couverture, la trempa dans l'eau et l'étendit sur la figure du roi incapable de se défendre ; Ben-Hadad ne put plus respirer et mourut par les mains du serviteur en qui il avait confiance.

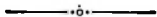
(1) Jean VIII, 44.

SOPHIE. — Quelle cruauté, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Et, chose triste à dire, il y a dans l'histoire bien des exemples de crimes semblables commis par l'ambition de régner. Hazaël devint donc roi de Syrie à la place de Ben-Hadad. Remarque bien qu'Hazaël n'avait aucune excuse pour son crime. L'Éternel lui avait simplement dit que Ben-Hadad mourrait et que lui serait roi de Syrie. La connaissance que Dieu a de toutes nos actions, ne nous excuse pas si nous faisons le mal. Hazaël bientôt réalisa la seconde partie de ce que le prophète lui avait dit. Il fit la guerre à Joram. La cause de la guerre fut comme autrefois, au temps d'Achab, la ville de Ramoth de Galaad. Hazaël voulait la reprendre, mais Joram, allié avec Achazia roi de Juda, qui était son parent, défendait cette ville. Il y eut une bataille dans un endroit nommé Rama ; le roi d'Israël y fut blessé, et alla se faire guérir dans son palais de Jizreël.

SOPHIE. — Le roi de Juda n'avait pas raison, n'est-ce pas, de s'allier avec Joram ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Il fit comme malheureusement avait fait son grand-père Josaphat. Mais Achazia avait pour mère Athalie, fille d'Achab, et comme Joram, il était idolâtre. Achazia vint à Jizreël voir Joram. Mais le jugement prononcé contre la maison d'Achab allait bientôt les atteindre l'un et l'autre avec leurs familles. Nous le verrons la prochaine fois, s'il plaît à Dieu.



### Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit

Je vous ai dit, chers jeunes amis, que la parole de Dieu établit, d'une manière claire et positive, la

divinité du Fils et celle de l'Esprit Saint. Nous allons voir les passages qui se rapportent à ce sujet.

Pour ce qui concerne le Seigneur Jésus, il est dit : « Au commencement était la Parole, et la Parole était auprès de Dieu, et la Parole était *Dieu*. » (Jean I, 1.) Et les versets suivants nous apprennent que la Parole est le Fils unique, Jésus-Christ. (Vers. 14, 17, 18.) Jésus est appelé « Emmanuel, *Dieu avec nous*. » (Matthieu I, 23.) Son nom signifie l'*Éternel* Sauveur. L'ange dit à Joseph : « Tu appelleras son nom *Jésus* (1), car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » (Matthieu I, 21.) Il est « le Christ, qui est sur toutes choses *Dieu* béni éternellement. » (Romains IX, 5.) Il est « *Dieu* manifesté en chair. » (1 Timothée III, 16.) « Quant au *Fils*, » il est dit : « Ton trône, ô *Dieu*, demeure aux siècles des siècles. » (Hébreux I, 8.) Il est aussi écrit du Fils qu'il est « le resplendissement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance ; » « l'image du Dieu invisible » (Hébreux I, 3 ; Colossiens I, 15) ; c'est ce qu'une créature ne saurait être. « En lui, » dit encore Paul, « habite toute la plénitude de la Dèité corporellement. » (Colossiens II, 9.) L'apôtre Jean nous dit aussi de Christ : « Il est le *Dieu* véritable et la vie éternelle. » (1 Jean V, 20.) Le Seigneur, l'Éternel des armées, le Roi qu'a vu Ésaïe, et dont les séraphins proclament la sainteté et la gloire, est le Seigneur Jésus, car l'évangile dit : « Ésaïe dit ces choses, quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui. » (Ésaïe VI, 1-7 ; Jean XII, 41.) Quand il vient dans le monde, c'est l'*Éternel*, c'est notre *Dieu* qui vient. (Ésaïe XL, 3 ; comparez avec Jean I, 23 et Luc III, 4-6.) Et lorsqu'il reviendra, ce sera « l'apparition de

(1) Forme grecque de l'hébreu Joshua.

la gloire de notre grand *Dieu* et Sauveur Jésus-Christ. » (Tite II, 13.)

Retenez bien, chers jeunes amis, tous ces passages qui donnent au Seigneur Jésus le nom de *Dieu*, car bien des hommes le Lui refusent. Beaucoup d'autres portions des Écritures démontrent la divinité et l'existence éternelle et immuable de Christ, en Lui attribuant les titres qui n'appartiennent qu'à Dieu. Ainsi l'Éternel parlant à Moïse lui avait donné la révélation de son Être immuable (1), en disant : « Je suis celui qui suis, » et le Seigneur, parlant aux Juifs, dit : « Avant qu'Abraham fût, JE SUIS. » (Exode III, 14; Jean VIII, 58.) De même aussi l'Éternel, le Roi d'Israël et son Rédempteur, l'Éternel des armées, dit, dans Ésaïe : « Je suis le premier et je suis le dernier; et hors moi, il n'y a pas de Dieu » (Ésaïe XLIV, 6); et Jésus, se présentant à Jean dans sa gloire comme l'Ancien des jours et en même temps le Fils de l'homme, dit à son disciple tombé comme mort à ses pieds : « Ne crains point; moi je suis le premier et le dernier, et le vivant. » (Apocalypse I, 17.) Le *Vivant*, Celui qui a la vie en lui-même et qui donne la vie, est aussi un titre donné à l'Éternel : « Le puits du Vivant qui se révèle. » (Genèse XVI, 14.) « L'Éternel Dieu est vérité, lui est le Dieu vivant. » (Jérémie X, 10.) Jésus-Christ est immuable, nous dit l'apôtre : « Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » (Hébreux XIII, 8.) Mais l'immutabilité n'appartient qu'à Dieu. Tout change et passe, Lui demeure ce qu'il a été et ce qu'il est. Et voici que, dans cette même épître aux Hébreux, le Psaume CII qui décrit l'immutabilité de Dieu est appliqué au Seigneur Jésus : « Toi, dans

(1) Immuable veut dire toujours le même, qui ne change pas.

les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieux sont les ouvrages de tes mains : eux, ils périront, mais toi, tu *demeures* ; et ils vieilliront tous comme un habit, et tu les plieras comme un vêtement, et ils seront changés, mais toi tu es le *Même*, et tes ans ne cesseront point. »

Telle est la grandeur divine de Jésus. Mais vous vous rappelez, mes jeunes amis, que dans maints passages que nous avons vus, le Seigneur Jésus est révélé comme Celui qui a créé toutes choses et qui les soutient par la parole de sa puissance. (Jean I, 3 ; Colossiens I, 16, 17 ; Hébreux I, 3.) A qui appartient-il de créer, sinon au Tout-Puissant ? Et à qui est la toute-puissance, sinon à Dieu seul ? Une créature, quelle qu'elle soit, ne peut pas produire quelque chose de rien. Christ est donc Dieu, puisqu'il a créé les mondes, et il est le Tout-Puissant. C'est le titre qu'il prend dans l'Apocalypse : « Moi, je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, et qui était, et qui vient, le Tout-Puissant. » (Apocalypse I, 8.) Et ces paroles s'appliquent bien au Seigneur Jésus, car Lui-même, à la fin de ce livre, dit : « Je viens bientôt, ... moi je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin. » (Apocalypse XXII, 12, 13, et aussi XXI, 6.) Remarquez aussi, mes jeunes amis, que ces dernières expressions supposent l'existence éternelle du Seigneur. Il est Celui qui vit aux siècles des siècles, le Vivant.

C'est cette même toute-puissance divine que Christ déployait quand il était sur la terre. De même qu'au premier jour de la création, il disait : « Que la lumière soit, et la lumière fut ; » de même il commandait par un mot au vent et à la mer de se calmer : « Fais silence, tais-toi ! Et il se fit un grand calme. » (Marc IV, 39.) « Je veux, sois net, » disait-

il au lépreux, et le lépreux était nettoyé. « Lève-toi, je te le dis, » ou bien : « Sors dehors, » et à cette seule parole, mais parole toute-puissante, les morts ressuscitaient. C'est parce qu'il avait en Lui cette puissance divine qu'il pouvait dire : « Abattez ce temple (son corps), et en trois jours je le relèverai » (Jean II, 19), et c'est par cette puissance qui n'appartient qu'à Dieu, mais que Lui possède, qu'il ressuscitera les justes et les injustes. (Jean V, 25, 29.)

C'est parce qu'il est Dieu qu'il pouvait pardonner les péchés (Marc II, 7-10) ; et c'est parce qu'il est Dieu qu'il a pu opérer le salut, car l'Éternel a dit : « Moi, moi, je suis l'Éternel, et hors moi, il n'y en a point qui sauve. » (Ésaïe XLIII, 11.) Et l'apôtre Pierre proclame, en parlant de Jésus : « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » (Actes IV, 12.) Ce nom glorieux, c'est celui de Jésus ou Joshua, l'Éternel Sauveur. Et c'est Lui, le Sauveur tout-puissant, qui va venir des cieux et « qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses. » (Philippiens III, 21.)

Retenez ferme, mes jeunes amis, l'enseignement de la parole de Dieu touchant la divinité de notre adorable Sauveur. « Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. » (Jean V, 23.) « Et si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » (Jean XII, 26.)

**Thomas dit à Jésus : MON SEIGNEUR ET MON DIEU !**





## L'Église ou l'Assemblée

*(Son histoire sur la terre)*

## LE PAPISME

LES INDULGENCES *(suite)*

Selon l'église romaine, plus on accomplissait de ces œuvres que nous avons mentionnées, plus on était *saint*, plus on était propre pour le ciel, et l'on en vint à croire qu'il existait des personnes qui allaient en sainteté au delà du nécessaire pour entrer dans le ciel. Comme si l'on pouvait être trop saint aux yeux de Dieu ! Combien cela est loin de ce que dit la parole de Dieu : « Que celui qui est saint soit sanctifié encore. » (Apocalypse XXII, 11.) Ce sont ces personnes-là que le pape canonise, c'est-à-dire déclare saintes, et place dans le ciel pour y être invoquées. Mais ce n'est pas tout. Ayant fait plus qu'il ne fallait pour être reçus dans le ciel, les saints ont laissé après eux un reste de mérites qui peuvent être appliqués à d'autres, dit l'église de Rome. C'est ce qu'elle appelle des mérites *surrogatoires*, mot qui veut dire au delà de ce que l'on peut exiger. Mais que dit le Seigneur Jésus ? « Quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, car ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait. » (Luc XVII, 10.)

Au XIII<sup>me</sup> siècle, un docteur de l'église de Rome, nommé Alexandre de Hales, et surnommé le docteur irrefragable, c'est-à-dire qu'on ne peut contredire, inventa une nouvelle doctrine. Il dit que Christ

avait fait bien plus qu'il n'était nécessaire pour le salut des hommes. Une seule goutte du sang qu'il a versé suffisait pour cela, et puisqu'il en a versé beaucoup, ajoutait ce docteur, il en reste pour l'Église un trésor de mérites que l'éternité ne saurait épuiser. C'est une doctrine qui n'a aucun fondement dans la parole de Dieu, et qui n'est que le produit des vains raisonnements et de la folle imagination de l'homme. Mais le pape Clément VII l'a déclarée article de foi, et l'Église romaine l'a acceptée comme telle. Ce trésor des mérites de Christ a été augmenté des mérites surrogatoires des saints, et la garde et l'administration en ont été confiées au pape, vicaire de Jésus-Christ sur la terre, dit l'Église romaine.

Que faire de ces mérites ? Moyennant des sommes à payer ou certaines pratiques à accomplir, l'Église les applique à chaque pécheur dans la mesure que ses péchés nécessitent, et c'est là ce que l'on nomme les *indulgences*. Les vivants peuvent aussi les acquérir pour abrégier, disent les docteurs romains, les peines qu'endurent les âmes dans le purgatoire. N'est-il pas triste, mes jeunes amis, de voir les âmes abusées, trompées, par de semblables enseignements ? Peut-on croire que les mérites d'une créature comme nous puissent nous être appliqués pour l'expiation de nos fautes ? Peut-on supposer que, d'une manière quelconque, on puisse acheter quelque chose des mérites de notre adorable Sauveur qui a offert une fois pour toutes le sacrifice qui expie tous nos péchés, et qui donne gratuitement le salut et la vie éternelle ? Et quelle prétention terrible de la part d'un homme de se dire le dispensateur de ce qui n'appartient qu'à Christ, de ce que Christ seul donne !

Les indulgences devinrent la source du trafic le plus honteux. Au moyen d'une somme d'argent payée

à l'église, on était dispensé de la repentance et des peines de la pénitence. On pouvait ainsi sans remords se livrer au péché. On alla jusqu'à établir une taxe des indulgences, qui indiquait ce qu'il fallait donner pour se racheter de tel ou tel péché, même du plus grossier. On accordait aussi des indulgences à l'accomplissement de tels ou tels actes que l'on faisait considérer comme méritoires. Ainsi une indulgence plénière, c'est-à-dire le pardon de tous les péchés commis, même les crimes les plus grands, avait été promise par le pape Urbain II à tous ceux qui prendraient part à la croisade, c'est-à-dire à l'expédition guerrière destinée à reprendre Jérusalem des mains des Turcs. Une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire, est accordée par le pape Pie VII à ceux qui, après la confession et la communion, récitent à genoux devant un crucifix une certaine prière.

Pour faire profiter du trésor des indulgences le plus grand nombre possible de personnes, le pape Boniface VIII, en l'an 1300, publia une bulle annonçant à l'église qu'un jubilé se célébrerait à Rome tous les cent ans, et qu'à tous ceux qui s'y rendraient, il serait accordé une indulgence plénière, l'absolution de tous leurs péchés. D'innombrables pèlerins se rendirent à Rome de toutes parts, non sans apporter à l'église de riches offrandes. Cent ans, c'était bien long. On plaça donc les jubilés, d'abord à cinquante ans, puis à trente-trois ans, et enfin à vingt-cinq ans d'intervalle. Et comme un grand nombre ne pouvaient facilement aller à Rome, on transporta sur différentes places de la chrétienté le jubilé et ses indulgences.

Ce trafic des choses saintes arriva au comble le plus honteux à l'époque de la Réformation. Le pape Léon X, homme léger et dissolu, avait besoin d'ar-

gent pour satisfaire à ses goûts dispendieux et à ses plaisirs. Pour s'en procurer, sous prétexte de vouloir achever la basilique de Saint-Pierre à Rome et de faire la guerre aux Turcs, il donna un nouvel essor à la vente des indulgences, dont les principaux marchés furent établis en Allemagne et en Suisse. Les scandales qui en résultèrent, l'indignation qu'ils soulevèrent, la manière grossière et impie dont agissaient ceux qui étaient préposés à cette vente, furent une des causes de la Réformation. Nous en reparlerons plus tard, s'il plaît au Seigneur.

De nos jours, l'église romaine applique toujours les indulgences, bien qu'en en ayant supprimé les abus les plus grossiers. Ainsi elle accorde des indulgences d'un certain nombre de jours ou d'années, à l'accomplissement de tels ou tels actes, par exemple à des pèlerinages, à des prières récitées devant certains autels, ou adressées à tel saint. Et ces indulgences sont appliquées soit à celui qui les acquiert ainsi pour lui épargner un certain temps de souffrances dans le purgatoire, soit à des personnes délogées en faveur desquelles ces actes sont accomplis.

J'ai placé devant vous, chers jeunes amis, l'ensemble de ce qui constitue le papisme, ce grand système de doctrines qui cache le vrai christianisme. Nous reprendrons, s'il plaît à Dieu, l'histoire même de l'Assemblée, mais auparavant, j'aurai à vous parler des moyens terribles inventés par l'église romaine pour tenir les âmes sous sa domination.

---

### Trois heures moins dix

Quand j'étais enfant, je lisais quelquefois ou j'entendais raconter l'histoire de jeunes garçons comme

moi qui avaient été convertis, et qui bientôt après mouraient. Je n'aimais pas ces récits, et j'étais très effrayé à la pensée d'être converti, de peur de mourir aussi. Je suppose que plus d'un de mes jeunes lecteurs a les mêmes sentiments, mais Dieu a eu à mon égard ses propres pensées, et il Lui a plu de me sauver quand j'étais jeune, et il y a de cela vingt et un ans, et je ne suis pas encore mort. Bien plus, Dieu m'a fait la grâce, dans ma faiblesse et du mieux que j'ai pu, de vivre pour Lui, de le servir et de m'efforcer de Lui plaire, me souvenant qu'il a donné son Fils bien-aimé, qui est mort pour moi sur la croix.

Vous voyez donc, chers jeunes amis, que tous ceux qui sont convertis de bonne heure, ne meurent pas immédiatement après.

Je veux maintenant vous raconter l'histoire d'un jeune garçon qui fut converti à l'âge de douze ans. On m'avait demandé de venir trois après-midi de dimanche de suite, pour adresser un appel aux jeunes garçons et aux jeunes filles d'une école du dimanche. Elle comptait environ quatre cents élèves. Le premier dimanche, tandis que je parlais de Jésus dont le sang précieux a été versé pour ôter les péchés de ceux qui croient en Lui, l'Esprit de Dieu rendit plusieurs de mes jeunes auditeurs anxieux quant au salut de leur âme, et désireux d'être lavés de tous leurs péchés dans le sang de Jésus. Cette après-midi plusieurs professèrent d'être sauvés, et il en fut de même les deux dimanches suivants.

Mon jeune ami W. R. était là la première fois que je parlai aux enfants. Il avait des parents pieux qui priaient pour lui ; mais il n'était pas converti, pas sauvé, et il ne désirait pas l'être. Il pensait que s'il l'était, il aurait à abandonner tous ses plaisirs, ses amusements, ses compagnons, et mènerait une vie

très misérable. Ainsi il s'en alla déterminé à ne pas venir à Jésus. Mais l'Esprit de Dieu travaillait dans sa conscience et dans son cœur, et le rendait très malheureux, en lui faisant sentir que, hors de Christ, il n'y a pas de vrai bonheur.

Le second dimanche, W. R. était présent à la réunion, et bien que plusieurs de mes jeunes auditeurs fussent émus jusqu'aux larmes et demandassent ce qu'il fallait faire pour être sauvés, lui restait en apparence tout à fait insensible. Mais en réalité il ne l'était pas ; seulement il écoutait les méchantes et trompeuses suggestions de Satan, et ainsi il passa encore une semaine en refusant de venir à Christ. Or tous ceux qui ne reçoivent pas le Seigneur ne peuvent qu'être malheureux, tandis que ceux qui le reçoivent sont très heureux. Eux seuls sont prêts, soit pour la seconde venue de Christ, soit pour la mort s'il tarde à venir.

La troisième après-midi de dimanche était arrivée, et je m'adressais pour la dernière fois à mes chers jeunes amis. W. R. était de nouveau présent. Et tandis que je parlais de l'amour de Dieu, de la valeur du sang de Jésus, et que je montrais combien le péché est odieux et haïssable, quelle félicité est celle de ceux qui sont sauvés, et combien il est terrible de vivre et de mourir sans Christ, W. R., comme il me l'a dit ensuite, sentit le fardeau de ses péchés peser si lourdement sur lui, qu'il lui semblait qu'il allait l'enfoncer à travers le plancher dans l'enfer. Dans sa détresse, il cria à Jésus d'enlever ce terrible poids de péchés non pardonnés, et à genoux il regarda simplement au Sauveur avec foi, et dans un instant, dit-il, le fardeau fut ôté, son âme trouva le repos et son cœur fut rempli de joie. Levant les yeux, il remarque que l'horloge marquait juste « trois heures moins dix. » Oui, à « trois heures

moins dix, » l'après-midi du second dimanche de mars de l'année 18... Dieu accorda à W. R. la grâce de savoir que tous ses péchés étaient pardonnés, que son âme était sauvée, et depuis ce moment il a trouvé le bonheur en Christ.

Il y a maintenant plus de douze ans que Dieu a sauvé W. R., et il vit encore : un jeune homme pieux, conséquent dans sa vie, travaillant pour le Seigneur qui l'a aimé et s'est donné Lui-même pour lui, et il a été le moyen dont Dieu s'est servi pour amener à Jésus plusieurs âmes précieuses parmi les jeunes et parmi les vieux. Il sait maintenant depuis longtemps que :

Cherchez autour de vous, courez toute la terre,  
Hors de Christ, le bonheur ne saurait se trouver.

Et maintenant, chers jeunes amis, ne voulez-vous pas aussi venir avec foi à Jésus, et trouver auprès de Lui le repos, la paix, la joie, le bonheur? Regardez à Lui par la foi, et vous serez sauvés pour toujours. Recevez-le comme le don que Dieu vous fait et en Lui vous aurez la vie éternelle. Donnez au Seigneur l'aurore, le midi et le déclin de vos jours, et alors, que vous viviez ou que vous mouriez, vous êtes au Seigneur et prêts soit pour déloger, soit pour sa seconde venue. Et s'il tarde et qu'il conserve votre vie et vous laisse dans ce monde, vous serez par sa grâce rendus capables de vivre et de travailler pour Lui.

Ah ! puissiez-vous dire comme W. R. : Tel jour, à telle heure, j'ai cru et j'ai été sauvé. Ce sera le jour de votre nouvelle naissance ; de votre entrée dans la vie éternelle.

## Réponses aux questions du mois de septembre

1<sup>o</sup> (Matthieu II, 11.) Les mages ouvrirent leurs *trésors*, et offrirent au petit enfant des dons. (VI, 19, 20, 21.) Ne vous amassez pas des *trésors* sur la terre. (XII, 35.) L'homme bon, du bon *trésor*, produit de bonnes choses, et l'homme mauvais, du mauvais *trésor*, produit de mauvaises choses. (XIII, 44.) Le royaume des cieux est semblable à un *trésor* caché dans un champ.

(XIII, 52.) Tout scribe disciple du royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui produit de son *trésor* des choses nouvelles et des choses vieilles.

(XIX, 21.) Le Seigneur dit au jeune homme riche : « Vends ce que tu as, et donne aux pauvres ; et tu auras un *trésor* dans le ciel. »

2<sup>o</sup> (Psaume CXXXV, 4.) « Jah s'est choisi Jacob, Israël pour son *trésor* particulier. »

3<sup>o</sup> (Luc XII, 33.) Dans les cieux : « Faites-vous des bourses qui ne vieillissent pas, un *trésor* qui ne défaille pas, dans les cieux. »

4<sup>o</sup> (XII, 34.) Notre cœur doit être où est notre *trésor*.

## Questions pour le mois d'octobre

1<sup>o</sup> Qu'était Matthieu qui a écrit le premier évangile ? Avait-il un autre nom ?

2<sup>o</sup> Quel est le publicain nommé dans un autre évangile ? Quels détails nous sont donnés sur sa personne et son caractère ?

3<sup>o</sup> Combien y a-t-il de femmes nommées dans la généalogie du Seigneur, dans l'évangile de Matthieu ; et où sont-elles mentionnées dans l'Ancien Testament ?

4<sup>o</sup> Trouvez quelques-uns des noms donnés au Seigneur dans l'évangile de Matthieu.



## Histoire du royaume d'Israël

---

JÉHU EST OINT COMME ROI

(2 Rois IX)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, que le roi Joram était allé à Jizreël pour se faire guérir des blessures qu'il avait reçues dans un combat contre les Syriens près de Ramoth de Galaad.

SOPHIE. — Oui, maman; et Achazia, le roi de Juda, était venu le voir.

LA MÈRE. — Pendant qu'ils se trouvaient ensemble, une autre scène se préparait. L'Éternel n'avait pas oublié la sentence qu'il avait prononcée contre Achab et sa maison et contre la méchante Jézabel, à cause de tous leurs péchés d'idolâtrie, du meurtre des prophètes et de celui de Naboth. Dieu est patient et retarde le moment de la vengeance du crime, mais le moment du jugement arrive, et il allait avoir lieu pour Joram et toute la maison d'Achab.

SOPHIE. — Mais, maman, Joram n'était pas coupable de ce qu'avaient fait Achab et Jézabel.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant; mais bien qu'il eût ôté la statue de Baal de sa maison (1), il n'y avait pas eu chez lui de repentance; il avait fait ce qui était mauvais aux yeux de l'Éternel et n'avait pas renoncé à l'idolâtrie. L'armée d'Israël occupait toujours Ramoth de Galaad et la défendait contre les Syriens. Il y avait à la tête de l'armée plusieurs chefs dont l'un était Jéhu, fils de Nimshi, qui probablement avait le commandement supérieur (2). Un

(1) 2 Rois III, 2, 3. — (2) Voyez le verset 11.

jour Élisée appela un des fils des prophètes et lui dit : « Prends cette fiole d'huile en ta main, et va-t'en à Ramoth de Galaad, où tu trouveras Jéhu, fils de Nimshi. Tu le feras lever du milieu de ses compagnons et tu le mèneras dans une chambre intérieure ; et tu prendras la fiole d'huile, et tu la verseras sur sa tête, et tu diras : Ainsi dit l'Éternel : Je l'oins roi sur Israël. Et tu ouvriras la porte, et tu l'enfuiras, et tu n'attendras pas. »

SOPHIE. — C'est ainsi que s'accomplit ce que l'Éternel avait dit à Élie, n'est-ce pas (1) ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Élie avait choisi Élisée, celui-ci avait déclaré à Hazaël qu'il serait roi de Syrie, et maintenant il envoie un messenger pour oindre Jéhu. Les paroles de l'Éternel s'accomplissaient. Mais le messenger avait encore d'autres paroles à dire à Jéhu, comme nous allons le voir. Il se rendit à Ramoth de Galaad et trouva les chefs de l'armée assis ensemble dehors. Et il dit à Jéhu : « Chef, j'ai une parole pour toi. » Jéhu n'avait pas remarqué que le jeune prophète s'adressait à lui, et il lui dit : « Pour qui de nous as-tu une parole ? » « Pour toi, chef, » répondit le messenger. Alors Jéhu le fit entrer dans la maison.

SOPHIE. — Le jeune prophète n'était-il pas bien intimidé en présence de ces chefs de l'armée ?

LA MÈRE. — Peut-être ; et cela d'autant plus que ces chefs le regardaient avec un certain mépris. Mais il était le messenger de quelqu'un qui était au-dessus des plus grands chefs de la terre, le messenger de l'Éternel. Ainsi il accomplit sa mission. Nous n'avons jamais lieu d'être craintifs, ni intimidés, quand nous rendons témoignage au Seigneur et que

(1) 1 Rois XIX, 15-17.

nous faisons sa volonté, quand même nous serions exposés aux moqueries du monde (1).

SOPHIE. — Et que dit le jeune prophète à Jéhu ?

LA MÈRE. — En premier lieu, il versa l'huile sur la tête de Jéhu, en lui disant : « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Je t'oins roi sur le peuple de l'Éternel, sur Israël. » Tu peux remarquer ici, Sophie, que, malgré tous ses péchés, Israël est reconnu encore comme le peuple de l'Éternel, et l'Éternel se nomme son Dieu.

SOPHIE. — Oui, maman, nous voyons en cela la bonté et la patience de l'Éternel. Mais je remarque aussi que le jeune prophète ne dit pas seulement les paroles d'Élisée ; il y ajoute.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais il parlait au nom de l'Éternel ; l'Esprit de l'Éternel l'animait ; il était la bouche de l'Éternel ; c'est pourquoi l'Écriture dit de lui : le jeune homme, le *jeune prophète*. Il dit encore à Jéhu : « Tu frapperas la maison d'Achab, ton seigneur ; et je vengerai, de la main de Jézabel, le sang de mes serviteurs les prophètes et le sang de tous les serviteurs de l'Éternel. Et toute la maison d'Achab périra ; et je retrancherai à Achab tous les mâles, l'homme lié et l'homme libre en Israël, ... et les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Jizreël, et il n'y aura personne qui l'enterre. » Le châtiment, tu te le rappelles, ne devait pas tomber sur Achab lui-même, parce qu'il s'était humilié (2). Le jeune prophète ayant délivré son message, ouvrit la porte et s'enfuit. Il n'avait rien à ajouter à ses paroles si solennelles.

SOPHIE. — C'était, en effet, un terrible message. Jéhu n'en fut-il pas étonné et saisi ?

LA MÈRE. — Cela plaçait Jéhu sous une grande

(1) Voyez 1 Pierre III, 15. — (2) 1 Rois XXI, 29.

responsabilité. Être roi sur le peuple de l'Éternel lui imposait l'obligation de servir l'Éternel et de détruire l'idolâtrie ; puis il était tenu d'exécuter le commandement de l'Éternel, son jugement sur la maison d'Achab. Jéhu le comprit bien ; il était un homme d'énergie, sincère dans sa conviction que l'Éternel était Dieu, car il avait été témoin du grand miracle opéré par Élie sur le Carmel, et il se montra fidèle à l'Éternel, sauf en un point, comme nous le verrons.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir ce que dirent les autres chefs, lorsqu'ils apprirent ce qui s'était passé dans la maison.

LA MÈRE. — « Jéhu sortit, » nous est-il dit, « vers les serviteurs de son seigneur, » ce qui montre qu'il occupait parmi eux une place de supériorité, et ils lui dirent : « Tout va-t-il bien ? Pourquoi ce fou est-il venu vers toi ? » Tu vois qu'ils méprisaient le jeune prophète, le messager de l'Éternel. Plus d'une fois nous lisons dans la parole de Dieu que des serviteurs de Dieu ont été traités de fous par des incrédules ou des hommes légers qui ne comprenaient pas l'importance de leur mission.

SOPHIE. — Je me rappelle en effet, maman, que Festus disait à l'apôtre Paul qu'il était hors de sens (1).

LA MÈRE. — Festus était un païen qui, de même que les philosophes athéniens, ne comprenait pas les grandes et précieuses vérités que Paul annonçait, car « l'homme animal (c'est-à-dire l'homme avec son intelligence naturelle) ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie » (2). Mais ce qui est plus triste, c'est que les parents du Seigneur Jésus disaient de Lui : « Il est

(1) Actes XXVI, 24.

(2) Actes XVII, 32 ; 1 Corinthiens II, 14.

hors de sens » (1). Ils ne comprenaient pas le dévouement si grand du Seigneur qui lui faisait oublier même de manger. Et une fois qu'il parlait de son amour pour ses brebis pour lesquelles il donnait sa vie, les Juifs avec mépris disaient : « Il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous » (2) ? Dieu, au contraire, nous dit de son fils bien-aimé : « Écoutez-le. » Il honore ainsi Jésus, et nous avons aussi à honorer le fils (3), comme nous honorons le Père. Mais revenons à l'histoire de Jéhu.

SOPHIE. — Je serai bien aise d'entendre sa réponse aux autres chefs.

LA MÈRE. — Il leur dit : « Vous connaissez l'homme et sa pensée. » Jéhu croyait que les chefs devineraient pourquoi un prophète était venu vers lui. Mais ils répondirent : « Mensonge ! » c'est-à-dire, nous ne le savons pas : « Dis-le nous donc. » Et Jéhu répondit : « Il m'a dit : Ainsi dit l'Éternel : Je t'ai oint roi sur Israël. »

SOPHIE. — Les chefs ne furent-ils pas jaloux de Jéhu ?

LA MÈRE. — Au contraire. Ils se hâtèrent de le proclamer roi à la vue de tous. Pour cela, ils se rendirent vers la citadelle à laquelle on montait par des degrés, sur lesquels chacun d'eux étendit son vêtement ; puis ils firent monter Jéhu jusqu'au haut des degrés, ils sonnèrent de la trompette pour rassembler les soldats et les habitants, et dirent : « Jéhu est roi ! » Maintenant Jéhu devait accomplir sa terrible mission envers la race coupable d'Achab. Il ne fallait pas que Joram fût averti de ce qui s'était passé, de peur qu'il ne vint avec une armée contre Jéhu. C'est pourquoi celui-ci dit aux chefs :

(1) Marc III, 20, 21. — (2) Jean X, 20.

(3) Matthieu XVII, 5 ; Jean V, 23.

« Si c'est votre pensée, que personne ne s'échappe de la ville et ne sorte pour aller raconter la nouvelle à Jizreël. » On ferma donc les portes de la ville, et Jéhu seul, suivi d'une troupe de soldats, monta sur son char et s'en alla à Jizreël.

SOPHIE. — Malheureux Joram ! Il ne se doutait pas que l'heure du châtiment était venue pour lui.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Les méchants ne se doutent pas que la colère de Dieu est suspendue sur leur tête. Ils disent : « Paix et sûreté, » et une destruction subite viendra sur eux, nous dit l'Écriture, et ils n'échapperont point (1). Le pauvre Joram l'éprouva. Il aurait eu le temps de se repentir, mais malgré les délivrances que l'Éternel lui avait accordées à maintes reprises, il n'avait pas marché droitement ; il avait fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel. Heureux ceux qui se sont tournés des idoles vers le Dieu vivant et vrai. C'est une vérité de tout temps.

SOPHIE. — Oui, maman ; et pour nous, nous attendons le Seigneur Jésus qui viendra nous prendre, et nous n'aurons rien à craindre de la colère de Dieu et du jugement (2).

LA MÈRE. — S'il plaît au Seigneur, nous verrons une autre fois ce qui se passa à Jizreël.



## Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit

J'ai à vous parler aujourd'hui, chers jeunes amis, de la troisième Personne de la Trinité. C'est ainsi que l'on désigne par un seul mot le mystère inson-

(1) 1 Thessaloniens V, 3.

(2) 1 Thessaloniens I, 9, 10.

dable de l'existence de trois Personnes dans l'unité d'un seul Dieu.

Plusieurs passages de l'Écriture nous montrent l'Esprit Saint comme une Personne divine. Il est l'énergie toute puissante qui agit dans tout acte créateur. Ainsi nous le voyons, lorsque la terre était désolation et vide, planer sur la face des eaux. (Genèse I, 2.) Élihu dit à Job : « L'Esprit de Dieu m'a fait » (Job XXXIII, 4), et le psalmiste proclame : « Tu envoies ton Esprit ; ils sont créés. » (Psaume CIV, 30.) Dans la vision des os secs rappelés à la vie, Ézéchiël prophétise en disant : « Esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces tués, et qu'ils vivent ; » puis le Seigneur, l'Éternel, explique la vision. Ces os secs sont le peuple d'Israël, maintenant dans la mort, mais que l'Esprit de Dieu réveillera et ranimera : « Je mettrai mon Esprit en vous, dit l'Éternel, et vous vivrez. » (Ézéchiël XXXVII, 9, 14.) C'est l'Esprit de Dieu qui opère la nouvelle naissance, créant dans le croyant une nouvelle nature. (Jean III, 5-8.) C'est l'Esprit de l'Éternel qui contestait avec les hommes rebelles au temps de Noé, et cet Esprit était aussi l'Esprit de Christ. (Genèse VI, 3 et 1 Pierre III, 18-20.) C'était l'Esprit de l'Éternel qui était en Moïse et Josué et qui animait les hommes forts qui délivraient Israël. Il était aussi sur les prophètes pour les faire parler ou pour leur montrer des visions de Dieu. (Nombres XI, 17, 29 ; XXVII, 18 ; Juges III, 10 ; XI, 29 ; XIV, 6 ; 2 Chroniques XX, 14 ; Michée III, 8 ; Ézéchiël XI, 24 ; Aggée II, 5.)

Ces passages de l'Ancien Testament nous font voir l'Esprit de Dieu comme une Personne agissante ; mais c'est dans le Nouveau Testament qu'il apparaît d'une manière distincte comme telle, exerçant son action sur les hommes et en eux. Nous appre-

nons d'abord que c'est lui qui forme en Marie le corps de l'enfant saint qui devait naître d'elle : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la sainte chose qui naîtra, sera appelée Fils de Dieu. » (Luc I, 35.) C'est l'Esprit Saint qui, de même qu'il agissait dans les prophètes, animait aussi les saints qui attendaient le Messie, comme Élisabeth, Zacharie, Siméon. (Luc I, 41, 42, 67 ; II, 25, 26.) Ensuite, comme nous l'avons vu, l'Esprit Saint descend sur Jésus à son baptême, et Jésus, rempli de l'Esprit Saint, est conduit par lui au désert pour être tenté par le diable. (Luc IV, 1.) Ensuite il commence son ministère « dans la puissance de l'Esprit. » (Luc IV, 14 ; Actes X, 38.) Tous ces passages nous montrent bien l'Esprit Saint comme une Personne qui agit et opère. C'était aussi par l'Esprit Saint que Jésus chassait les démons (Matthieu XII, 28) ; c'est par l'Esprit qu'il a été ressuscité (1 Pierre III, 18), et après sa résurrection, c'est par l'Esprit Saint qu'il donne ses ordres aux apôtres. (Actes I, 2.)

Mais le Seigneur avait promis à ses disciples de leur envoyer le Consolateur, l'Esprit de vérité, pour être avec eux éternellement. L'Esprit Saint devait remplacer pour eux et près d'eux Christ monté au ciel. C'était donc une autre Personne divine, mais non pas visible comme Christ l'avait été. Le monde avait vu Jésus, l'avait entendu, mais l'avait haï et rejeté. L'Esprit Saint, tout aussi réellement une Personne que Christ, ne pouvait être vu ni reçu par le monde : Il devait être avec les disciples et en eux. (Jean XIV, 16, 17.) Comme le Père avait donné Christ, ainsi il donnait l'Esprit Saint ; il l'envoyait (Jean XIV, 26), est-il dit ; or cela ne peut se dire que d'une Personne. Le Seigneur dit bien aussi qu'il l'enverra, mais comme l'explique l'apôtre Pierre, Christ reçoit



de la part du Père l'Esprit Saint promis, et l'envoie aux siens. (Jean XV, 26 ; XVI, 7 ; Actes II, 33.) Et ce qui nous fait voir encore que l'Esprit Saint est bien une Personne, c'est que le Seigneur dit que lorsqu'il sera venu, il enseignera les disciples, et leur rappellera les choses que Jésus a dites ; il les conduira dans la vérité, il leur annoncera les choses à venir. (Jean XIV, 26 ; XVI, 13.)

C'est dans les Actes surtout, où nous voyons s'accomplir ce que Jésus avait promis à ses disciples, qu'apparaît encore plus distinctement le fait que l'Esprit Saint est une Personne divine et que nous pouvons contempler son activité. Il descend sur les disciples le jour de la Pentecôte, « et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint. » Aussitôt sa présence en eux se manifeste par des miracles qu'il opère, par les dons qu'il confère, par le courage dont il anime ces hommes auparavant si lâches et timides, par la puissance qu'il communique à leurs paroles, par la vie sainte qu'il produit en ceux qui les reçoivent. (Actes II, 4 ; III, 6, 7 ; IV, 8 ; II, 42-47 ; IV, 32-37.) Là aussi le titre de Dieu lui est positivement donné. Ananias a menti à l'Esprit Saint qui était dans les apôtres et dans l'Assemblée, mais plus loin Pierre lui dit : « Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu. » (Actes V, 3, 4.)

Dans la suite du récit des Actes, l'Esprit Saint se montre avec une entière évidence comme une Personne distincte qui agit, envoie et conduit. Il dit à Antioche : « Mettez-moi à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle *je* les ai appelés, » et étant « envoyés par l'Esprit Saint, » ils partirent. (Actes XIII, 2, 4.) Lors du second voyage de Paul, lui et ses compagnons voulaient annoncer la Parole en Asie, mais ils en sont empêchés par l'Esprit Saint ; pensant alors se diriger vers la Bithynie, l'Esprit

de Jésus ne le leur permit pas. (Actes XVI, 6, 7.) Dans ces différentes occasions, nous voyons l'Esprit Saint agir comme une Personne. Il en est de même dans les épîtres, par exemple dans le douzième chapitre de la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, où nous lisons que c'est l'Esprit qui distribue les dons de grâce comme il lui plaît. (Versets 4, 11.)

J'aurais encore bien des choses à vous dire, mes jeunes amis, sur l'Esprit Saint, sur l'œuvre de cette troisième Personne de la Trinité dans les croyants et sur son action dans les cœurs, mais s'il plaît au Seigneur, ce sera pour une autre fois. Ce que je désire pour le présent, c'est que vous relisiez avec soin les passages cités, et que vous vous souveniez de cette grande vérité que la parole de Dieu nous enseigne, que l'Esprit Saint est une réelle Personne divine ; de même que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, l'Esprit aussi est Dieu.

---

## L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

---

### L'INQUISITION

*L'inquisition* était un tribunal ecclésiastique institué pour rechercher et punir les personnes coupables *d'hérésie*. Que faut-il entendre par ce mot ? Il signifie en réalité toute doctrine contraire à la parole de Dieu. Mais l'église romaine appelle de ce nom ce qui est opposé à ses enseignements et à ses pratiques. Ainsi, si quelqu'un niait que le pape eût le pouvoir de pardonner les péchés, ou s'il ne croyait

pas à la messe, ou au purgatoire, ou s'il rejetait quelqu'autre des traditions de l'église, il était regardé comme un hérétique digne de châtement.

Comment faut-il agir avec les hérétiques ? La parole de Dieu nous dit simplement qu'il faut les rejeter et n'avoir pas de communication avec eux (Tite III, 10 ; 2 Jean 10), et c'est ce que l'Église faisait au commencement. Mais quand elle se fut écartée de l'enseignement des Écritures, qu'elle y eut ajouté ses traditions et ses ordonnances, et qu'elle se fut érigée en dominatrice des consciences et des cœurs, elle en vint à dire qu'il fallait châtier les hérétiques qui ne voulaient pas renoncer à leurs erreurs, par la perte de leurs biens, par la prison, et enfin par le feu. Elle prétendait s'appuyer sur ce passage : « Contrains-les d'entrer. »

Déjà à la fin du IV<sup>m</sup>e siècle, un nommé Priscillien, chef d'une secte qui portait son nom, fut mis à mort avec quelques-uns de ses disciples pour crime d'hérésie, par l'ordre de l'empereur Maxime (1). Son principal accusateur était un évêque du nom d'Ithacius. Ambroise, de Milan, et d'autres jugèrent son action si indigne de sa charge d'évêque, qu'il fut excommunié et mourut en exil. Ainsi à cette époque, sévir contre les hérétiques était désapprouvé par ce qu'il y avait de meilleur dans l'Église. Nous avons cependant vu, par exemple, dans l'histoire de Chrysostôme et d'autres, avec quelle rigueur on traitait ceux qui ne suivaient pas les opinions religieuses des empereurs.

Au VI<sup>m</sup>e siècle, l'empereur Justinien édicta des pénalités contre les hérétiques, les Juifs et les apostats.

(1) Priscillien était un véritable hérétique. Sa doctrine se rapprochait de celle des Manichéens ; mais ce n'était pas une raison pour le faire mourir.

Mais c'étaient des officiers civils qui poursuivaient les délinquants. Les cas d'hérésie étaient portés devant les tribunaux ordinaires. Plus tard les évêques furent investis du droit d'examiner ceux qui étaient accusés d'hérésie. S'ils ne renonçaient pas à leurs erreurs, vraies ou prétendues, ils étaient livrés au pouvoir civil pour être punis ; mais la poursuite des hérétiques ne se faisait pas d'une manière générale, et l'on jugeait d'après les décisions des conciles.

Ce fut vers la fin du XII<sup>m</sup>e siècle que des mesures plus rigoureuses et plus générales furent prises pour rechercher et punir ceux que l'église de Rome appelait hérétiques, et ce fut à l'occasion de l'hérésie des Albigeois répandus en grand nombre dans le midi de la France et ailleurs. Nous en parlerons plus tard.

Le saint siège, comme on appelle le siège épiscopal de Rome, sentait son autorité menacée par les progrès de cette hérésie. Aussi le pape Alexandre, en 1163, convoqua un concile à Tours. Voici une de ses décisions : « A cause des hérésies existant à Toulouse et ailleurs, nous ordonnons aux évêques et à tous les prêtres du Seigneur demeurant dans ces lieux-là, de veiller, et, sous peine d'anathème, de défendre que, là où des partisans de ces hérésies sont connus, nul dans le pays n'ose leur donner asile, ni ne leur prête une aide quelconque. On ne doit avoir aucune relation avec ces personnes, ni pour vendre, ni pour acheter, afin que tout soulagement et toute marque d'humanité leur étant refusés, elles soient forcées d'abandonner l'erreur de leur vie. Et quiconque tentera de contrevenir à ce commandement, sera frappé d'anathème comme participant à leur iniquité. Quant aux hérétiques, s'ils sont pris, ils seront jetés en prison par les princes catholiques et privés de tous leurs biens. »

Voilà comment parlaient les évêques de Jésus-Christ chargés de paître les brebis ! Toute réunion des hérétiques était strictement défendue. On remarquera que non seulement les hérétiques étaient punis par la prison, mais que leurs biens étaient confisqués. Une part allait aux princes, une autre à l'église, et cela devint un terrible stimulant pour les hommes avides de porter des accusations contre les personnes riches.

Le pape Innocent III (de 1198 à 1216) déploya le plus grand zèle pour extirper tout ce qui était tenu pour hérésie. Il convoqua, en 1215, le quatrième concile de Latran, où furent passés de nouveaux et rigoureux décrets contre ceux qui diffusaient, non seulement des conciles généraux, mais de l'église de Rome. Les évêques devaient être les juges. Dans ce concile il fut décrété : « Les personnes notées seulement comme *suspectes* d'hérésie, à moins qu'elles n'aient pu se justifier elles-mêmes, seront frappées du glaive de l'anathème, et chacun devra les éviter. Si elles persistent pendant une année sous l'excommunication, elles seront condamnées comme hérétiques. » Ainsi se resserrait le filet destiné à prendre et à détruire les hérétiques. Bientôt le système prit sa forme définitive.

Au concile de Toulouse, en 1229, il fut décidé qu'une Inquisition permanente serait établie pour rechercher les hérétiques. Mais ce ne fut qu'en 1233, quand le pape Grégoire IX eut ôté aux évêques le pouvoir de punir ceux qui étaient coupables d'hérésie, et qu'il l'eut donné aux Dominicains, que l'Inquisition prit la forme d'un tribunal distinct. On le nomma le Saint-Office, et ses officiers furent appelés Inquisiteurs de la foi.

Avant d'aller plus loin, disons qui étaient les Dominicains. Un jeune prêtre espagnol, nommé Do-

minique de Guzman, né en 1170, se distinguait par son éloquence, sa piété, son ascétisme et son dévouement à la cause de l'église romaine. En vue de la défendre contre les hérétiques, il fonda à Toulouse l'ordre des frères prêcheurs qui, d'après lui, furent nommés Dominicains. Bien que Dominique prétendit qu'il ne fallait employer contre les hérétiques d'autres armes que la prière, la persuasion et l'exemple, il accepta la charge d'inquisiteur, et comme tel persécuta les Albigeois avec la plus grande cruauté. Son emblème était un chien portant dans sa gueule une torche enflammée et brûlant le monde. Emblème frappant de ce qu'il fut, car sa vie se passa à pourchasser les hérétiques et à les faire brûler. Il fut canonisé en 1234, et est ainsi un des saints que l'église romaine invoque et prie ! L'apôtre Paul disait : « Je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. » Dominique, lui, a passé sa vie à persécuter des chrétiens, et à cause de cela l'église de Rome a fait de lui un saint, et a inscrit son nom comme tel dans le calendrier. Mais à moins qu'avant sa mort il se soit repenti de ses cruautés, et n'ait imploré le pardon de Christ — ce que nous ignorons — son nom ne saurait être inscrit parmi les saints de Dieu. Les Dominicains sont vêtus d'une robe blanche avec un manteau et un capuchon noir. Ils s'engagent par serment à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour défendre l'église et le pape et pour détruire l'hérésie. Le pape leur donna son approbation et les nomma « les vraies lumières du monde, » tristes et terribles lumières que celles que projetaient les bûchers qu'ils allumèrent pour consumer de soi-disant hérétiques !

Bien que dans toutes les contrées de l'Europe occidentale, le fanatisme des prêtres romains ait fait brûler par le pouvoir civil ceux qu'ils disaient

hérétiques, l'établissement de l'Inquisition rencontra une forte opposition dans plusieurs États. C'est en Espagne et en Portugal, ainsi que dans les contrées qui étaient soumises à ces royaumes, que le terrible tribunal fut érigé d'une manière permanente et fonctionna avec une rigueur cruelle durant près de six cents ans, n'ayant été aboli qu'au commencement du siècle qui s'achève.

Nous dirons maintenant quelques mots sur l'organisation du Saint-Office et sur la manière dont il procédait. Dans chaque contrée où l'Inquisition était établie, il y avait un Inquisiteur général. C'était toujours quelque haut dignitaire ecclésiastique qui dépendait du pape seul. Ni roi, ni prince, ni gouverneur n'avait autorité sur lui. Il nommait d'autres inquisiteurs pour chaque province où leur œuvre devait être poursuivie. Au-dessous de ceux-ci il y avait de nombreux officiers, tous prêtres et généralement de l'ordre des Dominicains. C'étaient des conseillers, des secrétaires, des consultants, outre les *alguazils* qui étaient chargés d'exécuter les ordres de l'Inquisition, et les *familiers* ou serviteurs.

Toute personne attachée à l'Inquisition était liée par le serment le plus solennel à garder le secret sur ce qui se passait dans ses murailles. Tout témoin appelé devant les inquisiteurs, ainsi que tout prisonnier, devait prêter le même serment de ne jamais révéler ce qu'il y avait vu et entendu.

Partout où l'on soupçonnait qu'il y avait des personnes entachées d'hérésie, on envoyait des espions pour tâcher de les découvrir. On corrompait les serviteurs pour qu'ils déposassent contre leurs maîtres; on s'efforçait d'engager les amis à trahir ceux qui avaient confiance en eux; on encourageait même les enfants à dénoncer leurs parents au Saint-Office.

Tout garçon de 14 ans et toute fille de 12 ans

devaient jurer devant le prêtre, non seulement qu'ils abjureraient toute doctrine contraire à l'église de Rome, mais qu'ils feraient tout ce qui serait en leur pouvoir pour poursuivre et dénoncer ceux qu'ils sauraient tenir ces doctrines. Deux fois par an, on lisait dans toutes les églises un mandement ordonnant au peuple d'informer les inquisiteurs dans les six jours, des hérétiques qu'ils connaîtraient. Sinon ils pouvaient eux-mêmes être poursuivis comme tels.

Toute personne soupçonnée d'hérésie, qu'elle fût riche ou pauvre, de haute naissance ou simple paysan, prêtre ou laïque, pouvait s'attendre de jour ou de nuit à entendre la voix des alguazils : « Ouvrez, au nom du Saint-Office, » et être sommée de comparaître devant le redoutable tribunal avec bien peu ou point d'espoir de revoir sa demeure et sa famille.

Tenter de s'échapper était inutile, car on n'épargnait aucun moyen de saisir les fugitifs, et les agents de l'inquisition étaient partout ; d'ailleurs la fuite était considérée comme un aveu de culpabilité. Résister n'était pas moins impossible, car l'inquisition avait en main toute la force armée du royaume, et qui aurait osé aider quelqu'un contre les serviteurs des inquisiteurs ? C'était s'exposer au même châtiment que l'hérétique lui-même.

(A suivre)



« Dieu effacera-t-il mon péché de son livre ? »

Dans une école de jeunes filles que je connais, la maîtresse a un registre où sont inscrites, en regard des noms des élèves, les notes qu'elles ont méritées, soit pour leurs leçons, soit pour leur conduite. Ce registre a une grande importance aux yeux de la maîtresse et des élèves. En le voyant une fois,



il me rappela ces livres où Dieu écrit le récit de nos actions, de nos paroles et de nos pensées. Mes jeunes amis savent où ces livres sont mentionnés, qu'ils s'appliquent à en chercher les endroits. Et maintenant écoutez un récit qui s'y rapporte.

Un matin, dans l'école dont je parle, la maîtresse entendit quelques petites filles parler d'une faute dont une de leurs compagnes s'était rendue coupable. Elle se leva, toute peinée, et se dirigea vers le coin de la salle où était assise Élise, la fillette en question.

« Ce que j'entends dire de toi est-il bien vrai, » lui demanda-t-elle. Le visage de l'enfant se couvrit de rougeur; elle baissa la tête, mais ne répondit rien. « Élise, » continua la maîtresse, « je désire que tu me dises la vérité. Tu sais que Dieu te voit; il lit tout ce qu'il y a dans ton cœur. As-tu vraiment pris l'argent dans la poche de ta maman? »

« Oui, mademoiselle, » bégaya l'enfant. « Mais j'ai pensé que maman n'aurait pas besoin de l'argent, et j'avais envie d'acheter quelques gâteaux. »

« Ta maman est bonne; elle ne te l'aurait pas refusé. »

« Je le lui avais demandé avant de prendre l'argent, et elle avait dit qu'elle ne pouvait rien me donner ce matin. »

« Élise, » dit la maîtresse avec un grand sérieux, « non seulement tu l'es rendue coupable de vol, mais tu as désobéi à ta maman de propos délibéré. Quelle liste de fautes toute noire est écrite aujourd'hui contre toi dans le livre de Dieu! »

« Est-ce que Dieu a mis dans son livre tout ce que j'ai fait? » dit l'enfant avec surprise.

« Sans doute, Élise. »

« Oh! mademoiselle; je n'avais jamais pensé à cela. Que dois-je faire? Il ne voudra jamais effacer

mon péché à moins que je ne le dise à maman, et je ne puis pas le lui dire. »

« Mon enfant, si tu es réellement fâchée de ce que tu as fait, rien ne t'empêchera de le dire à ta maman. Va donc tout de suite, car quelque punition qu'elle t'inflige, ce ne sera que ce que son amour pour toi demande. »

L'après-midi arriva et Élise apparut dans la salle d'école avec un visage très malheureux.

« Eh bien, Élise, » dit la maîtresse, « j'espère que tu as tout dit à ta maman. »

« Non, mademoiselle, » répondit l'enfant. « J'ai essayé, mais les mots ne voulaient pas venir. Je savais qu'elle serait tellement fâchée contre moi. Oh ! comme je voudrais n'avoir jamais touché à ce qui ne m'appartenait pas ! »

« Ma pauvre enfant, tu moissonnes le fruit de ton péché, et tu ne seras pas heureuse avant que ta conscience soit à l'aise. Il faut que ta maman sache la chose par toi ou par moi. »

Lorsque la classe fut finie et que les enfants sortirent, Élise resta en arrière et attendit jusqu'à ce que la dernière retardataire eût fermé la porte. Alors elle s'approcha de la maîtresse et lui dit : « Mademoiselle, j'ai décidé de faire ce qui est bien ; j'irai maintenant tout avouer à maman. Et pensez-vous que Dieu effacera mon péché de son livre ? » Élise avait saisi la main de la maîtresse, et ses grands yeux noirs étaient fixés sur sa figure. « Ma pauvre enfant, » dit celle-ci, « dans quel trouble et quelle peine tu t'es jetée toi-même ! »

« Mais, » mademoiselle, répéta Élise qui pleurait amèrement, « vous ne m'avez pas répondu. Est-ce que Dieu effacera mon péché de son livre ? »

« Écoute ce que Dieu dit dans sa Parole, » répondit la maîtresse : « Venez maintenant, et plaidons en-

semble, dit l'Éternel : Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige ; s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine. » (Ésaïe I, 18.) « Quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés. » (Actes X, 43.) Ma chère enfant, confie-toi en Jésus. Son sang purifie de tout péché. Si tu crois vraiment, Dieu ne t'amènera pas en jugement à cause de tes péchés qui sont écrits dans son livre, mais il les effacera, et ton nom sera écrit dans le livre de vie de l'Agneau. »

Élise fut bien encouragée par les paroles de sa maîtresse. Elle courut immédiatement confesser à sa maman la faute qu'elle avait commise, en disant : « Je mérite la punition que tu voudras m'infliger. »

Cher jeune lecteur, si tu as commis envers tes maîtres ou tes parents quelque faute qu'ils ignorent, n'hésite pas un moment à aller la leur confesser. Tu ne peux être heureux sans cela. D'un autre côté, si jeune sois-tu, tu sais que tu as commis bien des fautes et que Dieu les a écrites dans son livre. As-tu cru en Jésus pour qu'elles soient effacées ? Ton nom est-il écrit dans le livre de vie ? Pense à la terreur qui remplira l'âme de ceux qui, avec leurs nombreux péchés, auront à paraître devant le grand trône blanc, quand les livres seront ouverts et que chacun sera jugé selon ses œuvres.

---

### Réponses aux questions du mois d'octobre

1<sup>o</sup> Matthieu était publicain (Matthieu IX, 9) et devint apôtre du Seigneur. Son autre nom était Lévi. (Luc V, 27.)

2<sup>o</sup> Le publicain nommé dans un autre évangile est Zachée. (Luc XIX, 1-10.) Il était petit de taille,

chef de publicains, riche, bienfaisant, hospitalier et juste. Mais il avait besoin d'être sauvé, et Jésus, qu'il avait reçu avec joie, lui apporta le salut.

3<sup>o</sup> Quatre femmes sont nommées dans la généalogie du Seigneur dans l'évangile de Matthieu : Thamar, la Cananéenne (Genèse XXXVIII, 6) ; Rachab, de Jéricho (Josué II, 1) ; Ruth, la Moabite, et celle qui avait été la femme d'Urie le Héthien, Bath-Shéba. (2 Samuel XI.)

4<sup>o</sup> Les noms donnés au Seigneur, dans l'évangile de Matthieu, sont : Jésus (I, 21) ; Emmanuel (I, 23) ; Christ (I, 16 ; XVI, 16 ; XXVI, 63) ; Fils bien-aimé de Dieu (III, 17) ; Fils du Dieu vivant (XVI, 16) ; Fils de Dieu (XXVI, 63) ; Fils de David (I, 1) ; Fils de l'homme (XVI, 13 ; XXVI, 64) ; Nazaréen (II, 23) ; Roi (XXI, 5) ; Roi des Juifs (II, 2 ; XXVII, 11, 38) ; Conducteur (II, 6.)

### Questions pour le mois de novembre

#### *Sur le livre et les livres*

1<sup>o</sup> Qui a demandé à Dieu d'être effacé de son livre ?

2<sup>o</sup> Qui doit être effacé du livre de l'Éternel ?

3<sup>o</sup> De qui est-il demandé qu'ils soient effacés du livre de vie ?

4<sup>o</sup> Quel privilège est accordé à celui qui est écrit dans le livre ?

Les réponses à ces questions se trouvent dans l'Exode, les Psaumes et Daniel.

Dans le Nouveau Testament.

5<sup>o</sup> Quel homme est nommé comme ayant, avec d'autres, son nom écrit dans le livre de vie ?

6<sup>o</sup> De qui est-il dit que le Seigneur n'effacera pas son nom du livre de vie ?

7<sup>o</sup> Que feront, dans un temps à venir, ceux dont le nom n'est pas écrit dans le livre de vie ? Et de qui est le livre de vie ?

8<sup>o</sup> Quelle sera la fin de ceux dont les noms ne sont pas dans le livre de vie ?

9<sup>o</sup> Citez les deux passages où il est dit que « les livres furent ouverts, » et dites ce qui suit l'ouverture des livres.

Cher jeune lecteur, où est écrit ton nom ?



### La foi d'un petit garçon

Savez-vous, mes enfants, ce que c'est que d'avoir la foi dans le Seigneur Jésus? C'est se confier en Lui de tout son cœur. C'est Lui abandonner notre âme pour qu'il la sauve, parce qu'il n'y a personne d'autre qui puisse la sauver. Je veux vous dire une petite histoire qui vous rendra la chose claire.

Une famille demeurait dans une maison près d'un bois. Par une nuit sombre ils étaient tous au lit et dormaient profondément, lorsque le feu éclata dans une des chambres. Le père fut réveillé par les cris : « Au feu, au feu ! » D'abord il ne savait pas ce que c'était, mais les cris devenaient toujours plus forts, et bientôt il y eut devant la maison une foule de

gens qui criaient : « Votre maison brûle, levez-vous et descendez, » tandis que d'autres frappaient à la porte. Le père sauta hors de son lit, et grand fut son effroi en voyant que toute sa maison était en flammes. Il rentra dans sa chambre, éveilla sa femme, prit son plus jeune enfant dans ses bras, et ils sortirent par une porte de derrière. L'ainé de ses garçons qui avait environ dix ans, couchait dans une autre partie de la maison, près de la chambre de la domestique.

En ne voyant pas son garçon, le père s'écria avec douleur : « Oh ! que ferai-je pour sauver mon pauvre enfant ? » Il ne se souciait pas de sa maison, de ses meubles et de tout ce que la maison contenait ; son cher fils seul occupait sa pensée. Il se frayait un chemin vers l'endroit où était son enfant, lorsqu'il rencontra la domestique qui se sauvait du milieu des flammes. « Où est Charles ? » lui cria le père. « Dans sa chambre, » dit la servante. Dans sa frayeur et son trouble, elle avait fui en oubliant l'enfant. Et maintenant les escaliers étaient en feu.

Le vent soufflait fort et activait l'incendie, le toit et les portes étaient tout rouges et brûlaient. Bientôt on aperçut à une fenêtre le pauvre Charles criant : « Papa, ô cher papa, comment faire pour sortir ? » Les flammes qui remplissaient la chambre permettaient de le voir, mais l'épaisse fumée l'empêchait d'apercevoir les gens qui étaient en bas. Mais il entendait leurs voix et criait : « Sauvez-moi, sauvez-moi ! »

« Me voici, mon garçon, » dit le père, et il étendit les bras pour recevoir Charles. « Me voici, n'aie pas peur. Laisse-toi tomber ; je suis sûr de te saisir. »

Charles rampa hors de la fenêtre, mais il s'y tint suspendu. Il savait qu'elle était bien au-dessus du sol, et il avait peur de la lâcher.

« Laisse-toi tomber, mon cher garçon, » lui cria le père.

« Oh ! je ne puis pas te voir, cher, cher papa. »

« Mais je suis là. Tu peux te fier à moi ; je te sauverai. »

« J'ai peur, papa ; je tomberai. »

« Lâchez la fenêtre et n'ayez pas peur, » criaient les gens, « pour sûr votre père vous recevra. »

Et les flammes gagnaient Charles : il les sentait. Il était sûr que s'il ne lâchait pas la fenêtre, il serait brûlé. Il savait que son père était fort, qu'il aimait son garçon, et qu'il attendait pour le sauver. Alors il retint sa respiration, lâcha l'appui de la fenêtre, et en un moment il fut dans les bras de son père. Charles était sauvé du feu, et il y eut une grande joie parmi tous ceux qui étaient présents.

Vous voyez, mes enfants, dans quel grand danger se trouvait le petit Charles. Il n'y avait pour lui qu'un seul moyen d'être sauvé du feu. C'était de se confier à son père qu'il ne voyait pas, mais dont il entendait la voix. Il savait que son père l'aimait et voulait le sauver, et il se laissa aller dans ses bras. Il eut foi en son père, et il fut sauvé. Vous voyez par là ce que c'est que la foi.

Ne savez-vous pas que vous êtes exposés à un danger plus grand que le petit Charles ? Quel danger ? direz-vous. C'est celui d'être perdus pour toujours, corps et âme. Et comment vous trouvez-vous dans ce danger ? C'est le péché qui vous y a placés. Combien nous sommes heureux que Dieu ait trouvé un moyen de nous y faire échapper ! Il a donné pour cela Jésus, son Fils bien-aimé. Et Jésus est venu dans ce monde pour chercher et sauver ce qui était perdu. Pour nous sauver, il est mort sur la croix, et Dieu dit dans sa Parole que si nous croyons en Jésus, nous sommes sauvés. Croire en Jésus, c'est

donc nous confier en Lui, comme Charles se confia à son père. Il n'y avait pour Charles que ce seul moyen de salut, il n'y en a pas pour vous d'autre que de vous confier en Jésus. Il est maintenant au ciel, ce bon Sauveur, et nous ne le voyons pas ; mais Lui nous voit, et il a ses bras ouverts pour vous recevoir, et il vous dit : « Venez à moi. » Ne voulez-vous pas venir, vous confiant en Lui, et être sauvés ?

On demandait une fois à une petite fille pourquoi elle aimait la Bible. Elle dit : « Parce qu'elle me dit que Jésus est mort pour sauver les pécheurs. »

« Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'il veut vous sauver ? »

Elle répondit : « Parce que Jésus prenait les enfants dans ses bras et disait : « Laissez les petits » enfants venir à moi, car à de tels est le royaume » des cieux. »

N'avait-elle pas raison ?

---

## Histoire du royaume d'Israël

---

### RÈGNE DE JÉHU

(2 Rois IX, X)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que nous verrions aujourd'hui ce qui se passa à Jizreël où était Joram. Jéhu était parti pour y aller. Était-ce loin de Ramoth de Galaad ?

LA MÈRE. — Il y avait environ soixante kilomètres et il fallait traverser le Jourdain. Mais rien ne pouvait arrêter l'impétueux Jéhu. Il se hâtait d'aller à Jizreël pour accomplir sa terrible mission, et bientôt il fut en vue de cette ville. Joram y était encore ma-



lade et alité à cause des blessures qu'il avait reçues ; sa mère Jézabel était avec lui, ainsi qu'Achazia, le roi de Juda. Tout à coup la sentinelle qui était en observation sur la tour de Jizreël, s'écria : « Je vois une troupe de gens ; » mais, à cause de la distance, elle ne pouvait reconnaître qui c'était. Joram ayant appris ce que la sentinelle annonçait, dit : « Qu'on envoie un cavalier à leur rencontre, et qu'il dise : Est-ce la paix ? »

SOPHIE. — Qu'est-ce que Joram voulait dire par là ?

LA MÈRE. — Il voulait savoir si cette troupe était amie ou ennemie. Mais quand Jéhu eut reçu le message de Joram, il répondit au cavalier : « Qu'as-tu à faire de la paix ? Passe derrière moi. » En effet Jéhu ne venait pas apporter la paix au malheureux Joram, bien au contraire ; mais il ne voulait pas que le roi sût d'avance dans quel but il venait, de peur qu'il ne cherchât à s'échapper. La sentinelle annonça que le messager ne revenait pas, et Joram envoya un second cavalier avec le même message. Jéhu lui répondit comme au premier et le fit aussi rester avec lui. La troupe avançait cependant vers la ville, et la sentinelle pouvait mieux distinguer qui ils étaient. Elle annonça que le cavalier ne revenait pas : « Il est venu jusqu'à eux, et ne revient pas, » dit-elle, et ajouta : « La manière dont ils sont conduits est celle de Jéhu ; car il avance avec furie. »

SOPHIE. — Jéhu était donc bien connu des guerriers d'Israël ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il avait déjà été un des principaux officiers du roi Achab, comme nous le verrons, et on connaissait son caractère énergique et impétueux.

SOPHIE. — Joram ne fut-il pas effrayé en apprenant que c'était Jéhu qui arrivait avec une troupe de soldats et les conduisait avec furie ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit ; mais Joram voulut s'assurer par lui-même des intentions de Jéhu et de la raison qui l'amenait à Jizreël. C'est pourquoi il fit atteler son char ; Achazia monta aussi sur le sien, et ils allèrent ensemble à la rencontre de Jéhu qu'ils trouvèrent dans le champ de Naboth. Tu te rappelles l'histoire de Naboth ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est cet homme qui ne voulut pas vendre sa vigne à Achab et que la méchante Jézabel fit tuer. Et le prophète Elie annonça qu'à cause de cela, les chiens mangeraient Jézabel. J'ai peur, maman, que ce terrible moment ne soit arrivé maintenant.

LA MÈRE. — En effet, il était venu. La parole de l'Éternel devait s'accomplir, mon enfant. Dieu tarde à exécuter la sentence de jugement pour donner aux méchants le temps de se repentir, mais David dit : « Si le méchant ne se retourne pas, Dieu aiguîsera son épée : il a bandé son arc, et l'a ajusté, et il a préparé contre lui des instruments de mort (1). » Jézabel ne s'était pas repentie, et son châtement était proche. Joram pouvait aussi se rappeler qu'il était sur le lieu du crime de sa mère Jézabel, et Dieu avait permis qu'il rencontrât Jéhu précisément en cet endroit. Quand il le vit, il lui dit : « Est-ce la paix, Jéhu ? » Mais comme il dut être effrayé, lorsque Jéhu, avec des regards courroucés, répondit : « Quelle paix, aussi longtemps que ta mère Jézabel continue à adorer ses idoles et à pratiquer ses enchantements ? » Il ne pouvait pas y avoir de paix entre l'Éternel et Joram et Jézabel qui, malgré les avertissements des prophètes, avaient continué leur méchant train de vie. Dieu a dit : « Il n'y a point de paix pour les méchants (2). »

(1) Psaume VII, 12, 13. — (2) Ésaïe LVII, 21.

SOPHIE. — Et que répondit Joram à ces paroles sévères ?

LA MÈRE. — Il comprit que Jéhu venait en ennemi, et, effrayé, il tourna bride et s'enfuit en criant à son neveu : « Trahison, Achazia ! » Mais c'était trop tard pour échapper ; le vengeur du sang était là, le jugement allait s'exécuter. Jéhu prit son arc, et de sa forte main, décocha sur le malheureux roi une flèche qui lui traversa le cœur. Joram s'affaissa dans son char et mourut.

SOPHIE. — Quelle terrible chose ! Joram ne pensait qu'à la paix, et il rencontra la mort.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il en sera de même dans un jour à venir. Les méchants diront : « Paix et sûreté, » oubliant Dieu et sa justice qui ne peut laisser le mal impuni, et une ruine subite tombera sur eux (1).

SOPHIE. — Mais ceux qui croient au Seigneur Jésus ne seront pas sur la terre, n'est-ce pas ? Il nous aura pris dans le ciel pour être toujours avec Lui.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; c'est là notre espérance. Nous ne viendrons pas en jugement, si nous croyons au Seigneur Jésus (2). Toutes les paroles de Dieu auront leur sûr accomplissement, soit pour le bonheur des saints, soit pour le jugement des méchants, et maintenant elles avaient leur plein effet sur la coupable famille d'Achab. Quand Joram fut tombé mort dans son char, Jéhu dit à son lieutenant Bidkar : « Prends-le et jette-le dans le champ de Naboth ; car souviens-toi que quand, moi et toi, nous étions en char tous les deux à la suite d'Achab, son père, l'Éternel prononça cet oracle contre lui : N'ai-je pas vu hier le sang de Naboth et le sang de ses fils, dit l'Éternel ? Et je te le rendrai dans ce champ-

(1) 1 Thessaloniens V, 3. — (2) Jean V, 24.

ci, dit l'Éternel. Et maintenant prends-le, et jette-le dans le champ, selon la parole de l'Éternel. » Et ainsi s'accomplit ce que l'Éternel avait dit que celui de la maison d'Achab qui mourrait aux champs, les oiseaux des cieux le mangeraient (1). Et de plus, les chiens purent aussi lécher le sang de Joram dans le champ de Naboth.

SOPHIE. — Et qu'arriva-t-il à Achazia ?

LA MÈRE. — Voyant que Joram avait été tué, il eut peur et s'enfuit. Mais Jéhu le poursuivit et donna ordre à ses hommes de le frapper de leurs armes. Achazia ne fut pas tué sur le coup, mais il était blessé à mort et expira à Méguido. Ses serviteurs transportèrent son corps à Jérusalem et l'enterrèrent dans son sépulcre, dans la ville de David.

SOPHIE. — Je pense, maman, que si Achazia était resté à Jérusalem, auprès du temple de l'Éternel et servant son Dieu, un mal semblable ne lui serait pas arrivé.

LA MÈRE. — Assurément, Sophie. Celui qui s'associe aux méchants doit s'attendre à être traité comme eux. « N'entre pas dans le sentier des méchants, et ne marche pas dans la voie des iniques, » dit Salomon (2). Il restait encore à Jizreël la plus méchante personne de toute la famille royale d'Israël.

SOPHIE. — Je sais qui tu veux dire. C'était Jézabel.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Non seulement elle était une idolâtre qui, malgré les miracles d'Élie et d'Élisée, ne s'était pas tournée vers l'Éternel, mais encore elle tuait les hommes de Dieu et entraîna Achab dans le mal, et elle voulait que tout Israël fût idolâtre comme elle.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que dans l'A-

(1) 1 Rois XIX, 19, 24.

(2) Proverbes IV, 14.

pocalypse, il est parlé d'une femme nommée aussi Jézabel. Elle était dans l'assemblée de Thyatire et était une méchante personne (1).

LA MÈRE. — Cette femme, Sophie, représente le grand système religieux qui, tout en se disant chrétien, agit comme autrefois la femme d'Achab. Il a établi dans son sein l'idolâtrie, a voulu dominer partout sur les consciences et a mis à mort une foule de témoins de Jésus. Mais Dieu le jugera, comme il a jugé Jézabel.

SOPHIE — Je sais, maman ; je l'ai lu dans l'histoire de l'Assemblée. Que fit Jéhu à la méchante Jézabel ? La tua-t-il aussi !

LA MÈRE. — Non, pas de ses mains ; mais la fin de Jézabel n'en fut pas moins terrible. Jéhu entra dans la ville de Jizreël, et Jézabel l'apprit. Elle savait aussi que Joram avait été tué par Jéhu.

SOPHIE. — N'eut-elle pas une grande frayeur ? Elle aurait dû s'enfuir.

LA MÈRE. — Cela n'aurait servi de rien, mon enfant. On ne peut échapper au jugement de Dieu (2). D'ailleurs Jézabel était une femme orgueilleuse et d'un esprit indomptable. Au lieu de s'effrayer, de fuir, ou de se lamenter de la mort de Joram, elle songea à se parer. Pour cela, elle mit du fard à ses yeux afin de les rendre plus brillants, puis elle orna sa tête, et quand Jéhu arriva devant le palais où elle était, elle se mit à la fenêtre et lui adressa ces paroles insultantes : « Est-ce là paix, Zimri, assassin de son seigneur ? » Te rappelles-tu l'histoire de Zimri ?

SOPHIE. — Oui, maman. Il avait tué Ela, le roi d'Israël, et s'était fait roi à sa place (3) ; mais il ne

(1) Apocalypse II, 20.

(2) « Et ils n'échapperont point. » (1 Thessaloniens V, 3.)

(3) 1 Rois XVI.

régna que sept jours. Omri, le père d'Achab, vint l'assiéger, et Zimri mit le feu à son palais et fut brûlé.

LA MÈRE. — Tu comprends que Jézabel en appelant Jéhu « Zimri, assassin de son seigneur, » voulait dire : « Tu ne vaux pas mieux que Zimri. Comme lui tu as assassiné ton seigneur. Crois-tu que tu auras ainsi la paix ? Non ; tu périras comme lui. »

SOPHIE. — Mais il y avait une différence. Zimri commit un crime, car Dieu ne lui avait pas dit de tuer Éla, tandis que l'Éternel avait commandé à Jéhu de détruire la maison d'Achab.

LA MÈRE. — Tu as raison. Et Jézabel aurait dû trembler en se souvenant de ce qu'Élie avait dit : « Les chiens mangeront Jézabel à l'avant-mur de Jizreel ; » et c'est là qu'elle se trouvait ! Mais les méchants ne croient pas la parole de Dieu ; ils s'aveuglent eux-mêmes, et pensent que Dieu les oubliera et que le châtiment ne les atteindra pas (1).

SOPHIE. — Jéhu ne fut-il pas bien fâché contre Jézabel ?

LA MÈRE. — Peut-être fut-il irrité de ses injures. Mais avant tout, il exécutait le jugement de Dieu, si terrible fût-il. Il leva les yeux vers la fenêtre et dit : « Qui est pour moi ? Qui ? » Et aussitôt deux ou trois serviteurs regardèrent vers lui. Et il dit : « Jetez-la en bas. »

SOPHIE. — Et ils osèrent précipiter ainsi leur reine ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Nous ignorons s'ils avaient dans le cœur des motifs de haine contre elle, mais ils obéirent à Jéhu. La malheureuse femme tomba, et son sang rejaillit contre la muraille et contre les chevaux de Jéhu qui la foulèrent aux pieds.

SOPHIE. — Quelle affreuse fin !

(1) Voyez Psaume XCIV, 5-7 ; X, 11.

LA MÈRE. — Jéhu entra dans le palais et y mangea et but. C'était en prendre possession. Tout à coup il se souvint que le corps de Jézabel était resté étendu là où elle avait trouvé la mort, et il dit à ses serviteurs : « Allez voir cette maudite, et enterrez-la, car elle est fille de roi. »

SOPHIE. — Mais Jéhu ne se rappelait-il pas que l'Éternel avait dit qu'elle serait mangée par des chiens ?

LA MÈRE. — Il l'avait sans doute oublié ; mais Dieu n'oublie pas ce qu'il a dit. Quand les serviteurs de Jéhu allèrent pour enterrer Jézabel, ils ne trouvèrent d'elle que quelques os, le crâne, les pieds et les paumes des mains : les chiens avaient dévoré le reste (1). Ils revinrent et le rapportèrent à leur maître qui alors se souvint de ce que Dieu avait prononcé quatorze ans auparavant, et il dit : « C'est ici la parole de l'Éternel qu'il a dite par son serviteur Élie, le Thishbite : Dans le champ de Jizreël les chiens mangeront la chair de Jézabel ; et le cadavre de Jézabel sera comme du fumier sur la face des champs, dans le champ de Jizreël, en sorte qu'on ne dira pas : C'est ici Jézabel. » C'est-à-dire que ses restes seront méconnaissables. Telle fut la fin de cette femme coupable d'avoir versé le sang des prophètes, et la fin de ce qui est désigné par son nom dans l'Apocalypse, ne sera pas moins terrible.

(1) En ce temps-là, comme encore maintenant, des bandes de chiens sans maître erraient dans les rues des villes, dévorant ce qu'ils trouvaient. De là vient que le chien était considéré comme un animal impur, en abomination à l'Éternel. (Deutéronome XXIII, 18.) C'était une grossière injure que de donner ce nom à un homme. Dans le langage figuré, l'expression « chiens » désigne des hommes impurs et profanes. (Philippiens III, 2 ; Matthieu VII, 6 ; Apocalypse XXII, 15.)

---

## L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

---

### L'INQUISITION (*suite*)

Lorsqu'un prisonnier était traduit devant le tribunal, on ne lui disait jamais de quoi il était accusé, mais on lui ordonnait de confesser ses opinions hérétiques, même s'il ne les avait jamais émises de vive voix à personne, et les avait gardées dans ses pensées. Pour l'amener à cette confession, on employait toutes sortes de moyens et de ruses. Ordinairement les juges prétendaient savoir tout ce qui le concernait, mais ils lui disaient que, s'il avouait, on userait d'indulgence envers lui. Quelquefois même on lui promettait le pardon s'il disait tout, promesse rarement, si même jamais tenue. Mentir dans l'intérêt de l'église n'est pas un péché pour les agents de Rome.

Si la persuasion ne réussissait pas, on employait la torture. Même si le prisonnier avait confessé sa foi, il y était souvent appliqué, afin que les souffrances lui fissent dénoncer ceux qui avaient les mêmes croyances que lui. Les tortures étaient affreuses, trop affreuses pour être décrites. Les membres étaient disloqués, les parties délicates du corps brûlées, etc. Les souffrances que les païens faisaient endurer aux chrétiens des premiers temps, ne dépassaient pas celles que le saint office infligeait à ceux qui comparaissaient devant lui. Le supplice se prolongeait jusqu'à ce que l'on eût obtenu les aveux désirés, ou jusqu'au moment où l'on craignait pour la vie de la victime. Combien de fidèles témoins de Christ, hommes et femmes, en Espagne et en d'autres contrées soumises à la cruelle Rome, ont enduré ces



souffrances avec une constance héroïque pour l'amour du Seigneur et de la vérité ! « Ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort. » (Apocalypse XII, 11.)

Si la torture n'avait pas amené le prisonnier à faire des aveux, on employait la ruse pour en tirer de lui. On plaçait dans la même cellule une personne soi-disant accusée aussi du crime d'hérésie. Celle-ci parlait contre l'église et l'inquisition et cherchait ainsi à obtenir de l'accusé quelque réponse à ses suggestions. Ou bien quelqu'un venait le voir sous prétexte de lui apporter des consolations. Il affirmait au prisonnier que s'il voulait s'ouvrir à lui, le secret serait bien gardé et qu'il userait de toute son influence pour le faire relâcher. Si le prisonnier ajoutait foi à ces paroles perfides, c'était son arrêt de mort. C'était toujours le même système de mensonge.

Lorsqu'on n'avait pas trouvé contre l'accusé des preuves suffisantes pour le condamner à la mort, ou s'il reconnaissait avoir tenu des doctrines contraires à l'église de Rome, mais qu'il s'en repentait, il était quelquefois pardonné. Mais sur 2000, avoue un historien papiste, à peine un ou deux furent entièrement absous. Jamais le pardon n'était accordé à ceux que le Seigneur avait employés comme serviteurs de sa Parole. D'ailleurs le pardon ne libérait pas les pénitents, comme on nommait ceux qui se repentaient. Ils subissaient un châtement plus ou moins rigoureux, plus ou moins prolongé. Ils étaient souvent enfermés pour la vie, soit dans les prisons de l'inquisition, soit, pour les femmes, dans des couvents. Parfois on les plongeait dans des cachots où jamais la lumière ne pénétrait, ou bien tels que le prisonnier ne pouvait s'y tenir ni debout, ni assis, ni couché.

Quant à ceux contre lesquels deux témoins pouvaient affirmer qu'ils leur avaient entendu proférer des paroles hérétiques, ou ceux qui confessaient tenir

des doctrines estimées telles et ne voulaient pas les rétracter, leur punition était la mort par le feu. Mais les inquisiteurs et leurs serviteurs ne prononçaient, ni n'exécutaient pas eux-mêmes la sentence. Non ; l'église de Rome a horreur du sang, dit-elle, et défend à ses prêtres de le verser. Quand donc le saint-office avait jugé qu'un homme était digne de mort, elle le livrait au bras séculier, c'est-à-dire aux magistrats civils, en recommandant avec hypocrisie de le traiter avec douceur et de ne pas toucher à sa vie. Mais ce n'était qu'une manière de parler, et les magistrats le savaient bien. Ils n'ignoraient pas qu'épargner quelqu'un que l'inquisition avait condamné, c'était se rendre suspects eux-mêmes, et s'exposer à la vengeance du terrible tribunal. Au contraire, s'ils faisaient brûler le condamné, ils gagnaient l'approbation des prêtres et obtenaient du pape le pardon de leurs péchés. Trois années d'indulgences étaient accordées à tous ceux qui assisteraient au supplice des hérétiques.

L'inquisition avait d'abord sévi en France contre les Albigeois. Elle agit ensuite en Espagne contre les Juifs et les Maures. Les Juifs étaient fort nombreux en Espagne et, sous la domination tolérante des Maures, avaient acquis de grandes richesses. Sous prétexte que les Juifs pervertissaient les chrétiens et qu'ils avaient profané les saintes hosties, mais en réalité pour s'emparer de leurs biens, le roi Ferdinand ordonna qu'ils se fissent chrétiens ou qu'ils quittassent le royaume. Plusieurs aimèrent mieux s'en aller et abandonner leurs maisons et leurs biens plutôt que de professer une religion qui, pour eux, était une idolâtrie. D'autres consentirent à être baptisés, mais ils haïssaient une religion qu'ils n'avaient embrassée que par crainte, et en secret continuaient à pratiquer leurs anciens rites. C'est

contre eux que l'inquisition usa de son pouvoir pour les rechercher et les punir. Des milliers furent brûlés ou subirent d'autres châtimens, et le roi et les inquisiteurs se partagèrent leurs richesses.

Les Maures étaient des Arabes mahométans qui, au VIII<sup>m</sup>e siècle, avaient envahi la plus grande partie de l'Espagne et y avaient fondé un royaume florissant. On montre encore des ruines, vestiges de leur ancienne splendeur. Peu à peu les princes chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Asturies, au nord du pays, reconquirent les provinces occupées par les Maures, et les refoulèrent en Afrique. Enfin Grenade, leur ville capitale, fut prise en 1492 par le roi Ferdinand et sa femme Isabelle, et leur domination prit entièrement fin. Leur dernier roi, Boabdil, alla vivre à Alpujarra dans la retraite. Il avait été stipulé qu'il pourrait rester en Espagne et que ceux de ses anciens sujets qui resteraient dans le pays, y auraient le libre exercice de leur religion. Au commencement, les Maures furent traités avec douceur. Un évêque, nommé Fray Hernando de Talavera, qui était un vrai chrétien, eut à cœur la conversion des Maures, et renonçant à une situation qui lui valait plus de richesses, il accepta d'être archevêque de Grenade. Il avait compris que le seul moyen d'amener les Maures au christianisme était de leur faire connaître Christ, et il se mit à l'œuvre dans ce but et traduisit pour eux la Bible en arabe. Par son esprit de douceur et sa vie irréprochable, il gagna l'affection des Maures qui l'écoutaient volontiers. Mais cette manière de répandre l'Évangile ne convenait pas aux autres évêques et aux conseillers du roi et de la reine. Fray Hernando dut leur céder et se retirer; on l'accusa même d'hérésie, mais il fut absous par le pape.

Sous la pression des prêtres qui leur persuadèrent

qu'il fallait purger le sol espagnol de tout ce qui n'était pas chrétien, le roi et la reine, malgré les traités, obligèrent l'ancien roi à quitter l'Espagne, et les Maures furent mis dans l'alternative d'être bannis ou de se faire baptiser. Des milliers furent expulsés, et d'autres milliers, gagnés par l'appât de riches récompenses, se laissèrent baptiser. Mais que valaient de semblables conversions ? Le nom de Christ n'en restait pas moins haï par ces soi-disant convertis qui gardaient en secret leurs anciennes coutumes religieuses. Le saint-office trouvait là de nombreuses occasions de sévir, quand on lui dénonçait ceux qui secrètement pratiquaient des rites musulmans, et les biens des condamnés revenaient encore au roi et aux inquisiteurs. Quel christianisme que le leur ! Le Seigneur Jésus avait dit à ses disciples : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, » et aussi « aimez vos ennemis. » Était-ce là ce que pratiquaient les membres du saint-office et ceux qui les assistaient ?

Mais, après les Juifs et les Maures, quand des âmes, lors de la Réformation, eurent été éclairées et converties au Seigneur par la parole de Dieu et les écrits des réformateurs, ce fut contre elles que l'inquisition tourna tous ses efforts. En effet, c'était un danger mortel pour l'église de Rome. Personne n'aurait songé à se faire Juif ou mahométan ; mais la parole de Dieu montrait les erreurs et les abus de l'église de Rome, et, saisie dans le cœur, elle faisait sortir les âmes fidèles et les séparait de ce système d'iniquité. Voilà ce que Rome et ses prêtres ne pouvaient tolérer, et elle mit tout en œuvre, les prisons, le fer et le feu, pour étouffer la vérité, en accablant et détruisant ceux qui en étaient les témoins. Elle l'avait fait en des temps précédents et en d'autres contrées, chaque fois que la vérité avait éclairé des

âmes et qu'elles l'avaient confessé ; mais c'est en Espagne et en Portugal que la persécution prit un caractère systématique. Dieu a inscrit dans son livre les noms des milliers qui ont souffert pour le nom de Christ de la part de celle que la parole de Dieu nous montre comme « enivrée du sang des saints, et du sang des témoins de Jésus. » (Apocalypse XVII, 6.) L'inquisition n'a été abolie en Espagne que dans les premières années du siècle qui va finir, mais l'esprit qui l'a inspirée a-t-il pris fin ? L'église de Rome a-t-elle reconnu son iniquité et s'en est-elle repentie ? Non ; elle ne change pas. Les circonstances du temps actuel ne lui permettent pas d'agir comme autrefois ; ses principes restent les mêmes. Jusqu'au jour de son jugement, elle sera celle dont il est dit : « Par la magie (tes séductions), toutes les nations ont été égarées. En elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre. » (Apocalypse XVIII, 24.) Dans le courant d'un siècle (le XVI<sup>me</sup>), en Espagne seulement, sous six différents grands inquisiteurs, plus de 20,000 personnes furent brûlées pour cause de religion, et plus de 225,000 condamnées à différentes peines ! Et toutes ces cruautés accumulées s'accomplissaient au nom de Celui qui s'est donné Lui-même pour le salut des hommes, et qui disait à Jean et à Jacques demandant à faire descendre le feu du ciel sur des hommes qui ne recevaient pas leur Maître : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés ! »



### Fin d'année et de siècle

Mes chers enfants, un mois encore  
 Et cette année aura pris fin,  
 Un nouveau siècle à son aurore  
 Aura vu son premier matin.

La verrons-nous cette nouvelle année?  
Écrivons-nous la date « mil neuf cents ? »  
Avant ce temps Jésus, sur la nuée,  
Peut revenir, mes chers enfants.

Car il a dit dans sa Parole sainte :  
« Je viens bientôt, attendez mon retour. »  
Heureux celui qui, joyeux et sans crainte,  
Peut dire : « Viens ! » d'un cœur rempli d'amour.

Mes chers enfants, pour ce jour d'espérance,  
Êtes-vous prêts ? Aimez-vous le Sauveur ?  
Alors en paix et pleins de confiance,  
Vous Lui direz : Oh ! viens Seigneur !

### Réponses aux questions du mois de novembre

1<sup>o</sup> Moïse, quand il intercédait pour Israël. (Exode XXXII, 32.)

2<sup>o</sup> Celui qui aura péché sera effacé du livre de l'Éternel. (Verset 33.)

3<sup>o</sup> Les méchants : « Qu'ils soient effacés du livre de vie. » (Psaume LXIX, 28.)

4<sup>o</sup> « Quiconque sera trouvé écrit dans le livre, » sera délivré. (Daniel XII, 1.)

5<sup>o</sup> Clément et d'autres compagnons d'œuvre de Paul, dont les noms sont écrits dans le livre de vie. (Philippiens IV, 3.)

6<sup>o</sup> Celui qui aura vaincu. (Apocalypse III, 5.)

7<sup>o</sup> Ils rendront hommage à la bête. (Apocalypse XIII, 8.) Le livre de vie est celui de l'Agneau immolé.

8<sup>o</sup> Si quelqu'un n'est pas trouvé écrit dans le livre de vie, il est jeté dans l'étang de feu.

9<sup>o</sup> Les livres furent ouverts, le jugement se tint et la bête fut brûlée. (Daniel VII, 10, 11.) Les livres furent ouverts et les morts furent jugés selon leurs œuvres. (Apocalypse XX, 12.)

### Questions pour le mois de décembre

1<sup>o</sup> Citez les passages où il est parlé de Marie de Béthanie et en quelles occasions. Dites ce qu'elle était.

2<sup>o</sup> Citez les passages où il est parlé de Marie de Magdala et en quelles occasions. Dites ce qu'elle était.

## TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
« Il est mort pour moi » . . . . .	15
Prière exaucée . . . . .	17
La Bible . . . . .	21
Dieu le Créateur . . . . .	49
Jésus appela auprès de Lui un petit enfant . . .	59
Les noms sous lesquels Dieu se fait connaître dans sa Parole . . . . .	72
« Mon père donne ; il ne vend pas » . . . . .	78
Dieu, sa nature et ses attributs . . . . .	87
Dieu est lumière . . . . .	102
Dieu est amour . . . . .	130
Dieu est saint et juste . . . . .	141
« Mon fils était perdu et il est retrouvé » . . . . .	117
« J'ai fait le plus nécessaire » . . . . .	118
L'eau de la vie . . . . .	138
Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit . . . . .	168, 188, 206
Pourriez-vous garder votre bouclier sans tache ? .	170
Sans argent et sans aucun prix . . . . .	178
Trois heures moins dix . . . . .	196
« Dieu effacera-t-il mon péché de son livre ? » .	216
La foi d'un petit garçon . . . . .	221
Questions et réponses . . . . .	19, 40, 59, 80, 100, 120, 140, 160, 180, 200, 219, 238
<b>L'Église ou l'Assemblée (suite de son histoire sur la terre) :</b>	
Le Papisme : L'extrême onction, l'ordre et le mariage	10
» Le culte de la Vierge . . . . .	35, 47, 68
» L'invocation des saints . . . . .	94
» Les reliques et le culte des images . . . . .	113, 135
» Le purgatoire . . . . .	154
» Les indulgences . . . . .	172, 193
» L'inquisition . . . . .	210, 232

Histoire du royaume d'Israël :	
Suite de l'histoire d'Élisée . . . . .	4
Histoire de Naaman, le Syrien . . . . .	24, 41
Histoire de Guéhazi . . . . .	61
Le fer qui surnage . . . . .	81
Les trois prières d'Élisée . . . . .	107
Le siège de Samarie . . . . .	122
La délivrance de Samarie, les quatre lépreux	146
La bonté de l'Éternel envers la Sunamite . .	161
Hazaël devient roi de Syrie . . . . .	182
Jéhu est oint comme roi . . . . .	201
Règne de Jéhu . . . . .	224

### Poésies

Nouvelle année . . . . .	3
A une mère déjà éprouvée et frappée d'une nouvelle et terrible épreuve . . . . .	39
Cantique . . . . .	58
Toute science de Dieu . . . . .	94
Puissance et bonté . . . . .	101
Jésus seul . . . . .	121
Le septième anniversaire . . . . .	181
Fin d'année et de siècle . . . . .	237
Strophes diverses . . . . .	59, 87, 134, 143, 175

